This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06926534 0

*GAN
Claye

V.2

* G/11

LA BIBLIOPHILIE EN 1893

CET OUVRAGE
A ÉTÉ TIRÉ
A TROIS CENTS EXEMPLAIRES
Sur papier de Hollande
TOUS NUMÉROTÉS A LA PRESSE
(220 seulement ont été mis dans le commerce)

—

N° 113

1408

D'EYLAC
(A. DE CLAYE)

LA BIBLIOPHILIE

EN

1893

II

PARIS
LIBRAIRIE A. ROUQUETTE
69-73, Passage Choiseul, 69-73

1894

MSW

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
259246B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1943 L

L'année dernière, en publiant un petit livre intitulé : La Bibliophilie en 1891-92, *je disais que ce volume aurait une suite si les amateurs au jugement desquels je le soumettais daignaient lui faire bon accueil.*

Mes espérances ont été dépassées. Ce modeste essai m'a valu des encouragements auxquels je réponds par l'expression de ma gratitude, et aussi en tenant ma promesse. Je dois des remerciements particuliers à MM. Georges Vicaire et J. Grand-Carteret, pour les articles qu'ils m'ont consacrés dans le Bulletin du Bibliophile *et dans la jeune revue* Le Livre et l'Image.

Deux critiques cependant m'ont été faites : on m'a reproché de ne pas parler de tous les livres qui paraissent et aussi d'avoir la louange trop facile pour ceux dont je rends compte.

Voici l'explication que j'ai à fournir : il n'entre pas dans mon cadre de parler de toutes les publications; je signale celles qui me semblent dignes d'être recommandées. S'il y a plutôt matière à blâmer qu'à approuver, je préfère m'abstenir.

Non pas que je prétende qu'en dehors des publications que je mentionne, rien ne mérite l'attention et les suffrages des bibliophiles : des livres de valeur peuvent m'échapper. Mais lorsque je me trouve en présence d'un livre manifestement manqué, je garde le silence. J'y perds, sans doute, l'occasion de décocher des traits malicieux. Je sacrifie ce facile avantage parce que je me dis que, bien souvent, cet effort non couronné de succès a coûté soit à l'éditeur, soit à l'artiste qui l'ont tenté et qui se sont trompés, autant qu'un effort heureux. Si j'ai entretenu les bibliophiles de tout ce qui a été publié, à ma connaissance, dans des conditions

véritablement dignes d'eux, je crois que mon but est rempli.

La plupart des articles groupés dans ce volume ont paru, comme ceux dont se composait le volume précédent, dans le Moniteur Universel, *sous la rubrique : « Tablettes du Bibliophile ». Quelques-uns cependant sont reproduits de revues spéciales qui ont bien voulu me donner l'hospitalité de leurs colonnes. La provenance est alors indiquée en note.*

On remarquera que la Chronique des ventes est, cette fois-ci, beaucoup plus développée. C'est d'abord que les ventes ont été très nombreuses et très importantes en 1893. C'est ensuite qu'au lieu de donner des listes de prix arides et toutes nues, comme on peut les trouver ailleurs, j'ai pensé qu'on me saurait gré de faire, quand il y a lieu et quand c'est possible, l'historique des exemplaires. Au moins pour les principaux, je me suis appliqué à retrouver par quelles mains ils avaient précédemment passé et quels prix ils avaient atteint dans les ventes plus ou moins anciennes. Ces recherches ont été parfois laborieuses : mais je serai suffisamment

rédimé de mes peines si les amateurs y trouvent leur profit.

Au bout d'un certain temps, en supposant qu'il me soit donné de continuer le même travail, ce qu'on pourrait appeler « l'état civil » d'un très grand nombre de livres précieux sera reconstitué et conservé.

Je me rends compte, d'ailleurs, que des tables bien faites vont devenir nécessaires pour qu'on puisse retirer de cette partie de ma publication les services qu'elle me semble appelée à rendre. Dès à présent, j'annonce que le volume de l'année prochaine contiendra des tables qui permettront de s'orienter au milieu des trois volumes dont l'ouvrage se composera alors.

A. DE CLAYE.
(D'EYLAC.)

ESSAIS ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

I

La première Edition des SATIRES *de Boileau.*

Boileau n'est pas coté, en bibliophilie, à sa juste valeur. Il ne l'était pas même à l'époque où les éditions originales des autres auteurs du XVIIe siècle bénéficiaient d'une faveur et parfois d'un engouement si extrêmes. On couvrait d'or, il y a quinze ans, les moindres pièces de Molière ou de Racine ; on s'occupait à peine des éditions des *Satires* de 1666, 1667, 1668, etc., éditions presque aussi rares cependant, et plus intéressantes en ce sens qu'on y relève de nombreuses variantes. Les amateurs se ruaient à l'assaut des curiosités biblio-

graphiques telles que l'édition de 1664 — non avouée par l'auteur — des *Maximes* de La Rochefoucauld ; mais je ne sache pas que la recherche d'une plaquette tout aussi difficile à trouver, celle où parurent plusieurs pièces de Boileau avant l'édition de 1666, donnée et avouée par lui, les ait passionnés.

Pourtant on ne pouvait pas ignorer que cette plaquette existât. Boileau lui-même l'avait signalée. On lit, en effet, dans sa préface de 1666, à laquelle il donna la forme d'un avertissement du libraire au lecteur, qu'il hésitait depuis longtemps à publier ses vers, mais qu'il a fini par s'y décider à « la vue de cette *monstrueuse* édition qui en a paru « depuis peu... »

Comment se fait-il que, depuis plus deux cents ans, cette mention si formelle n'ait pas éveillé l'attention des commentateurs de Boileau et que les bibliophiles ne se soient pas acharnés à la poursuite de l'« édition monstrueuse » ?

Brunet ne lui a consacré, dans son *Manuel*, que quelques lignes aussi vagues que sommaires. C'est seulement en 1888 qu'elle a été décrite *de visu* par M. Jules Le Petit dans son excellente *Bibliographie des Editions originales*.

Mais M. J. Le Petit a annoncé qu'il ne s'en tiendrait pas là ; il a promis de se livrer à une étude plus approfondie de l'« édition monstrueuse » et d'en

faire l'objet d'une sorte de monographie avec reproduction photographique des 32 pages dont se compose la plaquette. Je suis heureux d'informer mes lecteurs que cet engagement va être prochainement tenu.

Je ne veux pas déflorer le savant travail de mon confrère en bibliophilie et ami M. Le Petit. Je suis sûr qu'il épuisera le sujet. Je veux me borner à de rapides indications qui montreront à quel point ce sujet est curieux.

Un mot d'abord sur la rareté de l' « édition monstrueuse. » M. le Comte de Lignerolles ne la possédait pas ; n'est-ce pas tout dire ? Elle n'a jamais passé, à ma connaissance, dans les ventes publiques. Je n'en ai rencontré jusqu'ici que deux exemplaires. L'un fait partie de la riche collection de M. Dutuit ; il est superbe ; la reliure est moderne. L'autre, moins bien conservé, offre une particularité singulière : il est dans sa reliure primitive, en veau ; or, dans le même volume, en tête, se trouve l'édition originale avouée des *Satires*, celle qui contient la préface où Boileau qualifie si durement notre opuscule ! La reproduction que M. Le Petit va publier a été faite d'après cet exemplaire.

L' « édition monstrueuse » est, comme la bonne, datée de 1666, quoique Brossette ait dit, dans une note qui constitue le seul document ancien sur le sujet, qu'elle fut publiée en 1665. Il n'y a ni lieu

d'impression, ni marque ou nom de libraire, ni privilège. Mais la même note de Brossette relate qu'elle fut imprimée à Rouen, et l'examen des caractères confirme cette assertion.

Les pièces de vers sont au nombre de six, dans l'ordre suivant : le *Discours au Roi*; la satire I, intitulée ici : *Discours contre les mœurs de la ville de Paris*; la satire qui, dans toutes les éditions, est cotée septième; celle dédiée à l'abbé Le Vayer; celle sur la noblesse, dédiée à Dangeau; enfin celle adressée à Molière.

Le texte de toutes ces pièces offre des variantes avec le texte que l'auteur donna dans l'édition de Paris, 1666. Mais, tandis que ces variantes sont importantes dans le *Discours au Roi,* très importantes dans la satire I, assez notables dans la satire à Le Vayer, elles sont presque insignifiantes dans les trois autres pièces. On pourra s'en rendre compte en étudiant la reproduction de M. Le Petit. J'ajoute qu'il n'est pas besoin d'attendre jusque là. En effet, par une bizarrerie dont il est surprenant que nul commentateur de Boileau ne se soit avisé, — pas même le dernier et le plus savant, M. Brunetière, — le texte de l' « édition monstrueuse » est celui que les contrefacteurs hollandais copièrent dans les deux éditions successives (1667 et 1669) du *Recueil... de La Fontaine et de Boileau*, Amsterdam, Jean Verhoeven, livre rare, mais non pas introuvable.

Je viens de dire que les changements sont surtout notables dans la satire I. C'est ainsi qu'on y trouve, vers la fin, tout un passage qui n'existe dans aucune édition avouée. Le voici :

Qui pourrait aujourd'hui sans un juste mépris
Voir l'Italie en France et Rome dans Paris ?
Je sais bien mon devoir et ce qu'on doit à Rome
Pour avoir dans ses murs élevé ce grand homme
Dont le génie heureux, par un secret ressort,
Fait mouvoir tout l'Etat encore après sa mort :
Mais enfin je ne puis sans horreur et sans peine
Voir le Tibre à grands flots se mêler dans la Seine
Et traîner dans Paris ses Mômes, ses Farceurs,
Sa langue, ses poisons, ses ruines et ses mœurs,
Et chacun avec joie, en ce temps plein de vice,
Des crimes d'Italie enrichir sa malice.
Car un vice admirable en ce siècle tortu
N'est pas vice, ains plutôt est la même vertu.
Il en faut de nouveaux, et que leur âme impure
Dans ses sales horreurs outrage la nature
Et par un crime horrible, exécrable, odieux,
Mérite encor le feu qu'on vit tomber des Cieux
Quand ce Dieu foudroyant, que craint la terre et l'onde,
Vint venger la nature aux yeux de tout le monde.

Ces vers sont-ils de Boileau ? Incontestablement. Tous les annotateurs modernes les mentionnent ; ainsi, Aimé Martin dans l'édition Charpentier de 1845 : « Boileau a fait des vers contre les Italiens, « comme Juvénal en avait fait contre les Grecs. « *Ces vers ne furent pas livrés à l'impression* ; en

« voici quelques uns extraits du recueil du Père du « Marteau. » (Suit une citation tronquée.) Tandis que d'après ce commentateur, ces vers n'auraient pas été livrés à l'impression, on lit dans la belle édition donnée chez Hachette par M. Brunetière : « *Dans les premières éditions*, il y avait des vers « qu'il convient de reproduire ici, parce qu'ils « importent beaucoup à l'histoire des mœurs et de « la littérature aux environs de 1660 et même « de 1666. » (Suit la citation complète.) On voit que MM. Aimé Martin et Brunetière se sont trompés tous les deux, d'une manière différente : contrairement à l'assertion du premier, ces vers avaient été imprimés; mais ils ne le furent pas dans les « premières éditions »; ils ne le furent que dans l'édition clandestine où le Père du Marteau les trouva.

D'autres passages encore se rencontrent dans notre plaquette, et non ailleurs. Ici se pose la question : quelle est la valeur de l'édition « monstrueuse » ? A-t-elle été composée sur un manuscrit authentique, ou bien aurait-elle été imprimée d'après les souvenirs et les notes de telle ou telle des personnes devant qui Boileau avait lu ses vers? On sait qu'il était coutumier, même prodigue de ces lectures dès avant 1666. Il nous l'apprend dans la satire VII (Discours IIIe de notre recueil) :

..... Quelquefois je me force à les lire
Pour plaire à quelque ami que charme la satire,

Qui me flatte peut-être, et d'un air imposteur
Rit tout haut de l'ouvrage et tout bas de l'auteur.

A la question ainsi posée, je crois pouvoir répondre : l'édition « monstrueuse » a été donnée d'après un manuscrit authentique. Que Boileau ne l'ait pas revue, c'est sûr ; les fautes dont elle est remplie, les bévues même qu'on y remarque (voir la fin du Discours V) le prouvent jusqu'à l'évidence.

Mais la certitude que l'imprimeur clandestin a travaillé sur une copie venant réellement de Boileau me paraît résulter des constatations suivantes :

I. Trois des pièces, comme je l'ai dit, ne présentent pour ainsi dire pas de différences avec le texte connu de Boileau et reconnu par lui.

II. Dans les pièces où il y a des variantes, celles-ci ne portent *jamais* sur ces vers admirables, marqués comme des médailles, définitifs, qui abondent dans l'œuvre de Boileau. Règle générale : les vers de l'édition « monstrueuse » qui n'ont pas été conservés étaient des vers faibles ou franchement mauvais ; à leur place on lit dans l'édition reconnue des vers toujours meilleurs, mais laissant voir, pour la plupart, l'effort de l'ouvrier, le travail de la lime.

III. Enfin, il y a une dernière preuve, qui est décisive : dans un endroit, au moins, l'édition « monstrueuse » renferme une version que Boileau

ne conserva pas dans son édition avouée de 1666, et qui cependant était de lui, puisqu'il la reprit plus tard.

Au treizième vers du *Discours au Roi*, on lit dans l'édition « monstrueuse » :

Ainsi, sans m'*aveugler* d'une vaine manie...

Le même vers se trouve modifié comme suit dans l'édition vraie de 1666 :

Ainsi, sans me *flatter* d'une vaine manie...

Or, à partir de 1674, Boileau revint à la première rédaction.

De tout cela il résulte que l'édition « monstrueuse » nous donne un texte qui est bien réellement le texte primitif de Boileau; qu'elle est la véritable version originale de six satires; qu'elle est, par suite, aussi intéressante au point de vue littéraire que précieuse au point de vue du bibliophile, et qu'on ne saurait trop remercier M. Jules Le Petit de la mettre en pleine lumière.

II

Le premier texte de la Belle au Bois dormant (1)

On ne saurait dire des *Contes de Perrault* que, s'ils ont été écrits pour l'amusement des enfants,

(1) Cet article a paru dans le *Bulletin du Bibliophile*, livraison d'octobre 1893.

ils font la tranquillité des bibliographes. Ils donnent lieu, au contraire, à de nombreux et intéressants problèmes. Dans la *Bibliophilie en 1891-92*, j'ai abordé un de ces problèmes; j'ai démontré l'existence de deux éditions des *Contes*, l'une et l'autre données à Paris, en 1697, par le libraire Barbin. Mais une autre question se présente : avant d'avoir paru à Paris, les *Contes* de Perrault, — je parle des contes en prose, — n'avaient-ils pas vu le jour en Hollande, dans la publication par fascicules que le libraire Moetjens édita de 1694 à 1701, sous le titre : *Recueil de pièces curieuses tant en prose qu'en vers*, La Haye, 30 parties en 5 tomes ?

Posée pour la première fois par le savant libraire M. Potier, dans le catalogue de la vente Chaponay, il y a une trentaine d'années, cette question avait été jusqu'ici tranchée par l'affirmative. M. Ch. Giraud, notamment, et à sa suite tous les bibliographes, tous les rédacteurs de catalogues de ventes, considéraient comme un point acquis que ce *Recueil* contenait la véritable édition originale des *Contes*. Pourtant une contestation vient de s'élever. Une note placée sous le numéro 5821 du *Répertoire* récemment publié par la librairie Morgand discute et prétend nier, — à tort, je crois, — l'antériorité qu'on attribuait à l'édition de Moetjens. J'apprécie beaucoup le soin et l'érudition avec les-

quels sont rédigés les *Bulletins* et le *Répertoire* de la maison Morgand; on y trouve une foule de documents et de renseignements précieux. Je prie M. Morgand et son savant collaborateur, M. Edouard Rahir, de voir surtout, dans la controverse que j'engage, une preuve de l'importance que j'attache à tout ce qui émane d'eux. J'estime, en outre, que cette controverse, en dehors de la question bibliographique, ne paraîtra pas sans intérêt au point de vue littéraire.

Je vais prendre, si l'on veut bien, le conte de la *Belle au bois dormant*. Il se trouve dans un fascicule du Recueil de Moetjens daté de 1696; or, la première des éditions parisiennes ne parut chez Barbin que l'année suivante. Cette circonstance avait semblé décisive à M. Ch. Giraud, qui, dans sa préface de la réimpression des *Contes* faite en 1864 par l'Imprimerie Impériale, écrivait : « C'est « le texte pur de l'édition de 1697... C'est la véritable édition originale. » On va voir que M. Giraud se trompait en disant que c'était le même texte ; je noterai tout à l'heure des différences qui, d'ailleurs, fournissent un argument à l'appui de la conclusion de M. Giraud, bien loin de l'infirmer.

Mais d'abord disons comment s'y prend la note du *Répertoire Morgand* pour soutenir que le fascicule hollandais daté de 1696 est postérieur à l'édition parisienne de 1697. Voici : « Etant données

« les habitudes des contrefacteurs hollandais, nous « supposons qu'en possession des éditions pari- « siennes des *Contes*, Moetjens s'est empressé de les « réimprimer dans son *Recueil*... Quant au conte : « *La Belle au bois dormant*, inséré dans une partie « datée 1696, on peut admettre que Moetjens n'a « pas régulièrement daté les différentes parties de « son recueil. Ce qui nous confirmerait dans la « pensée d'une réimpression de ces *Contes*, ce sont « les nombreuses fautes et modifications qui s'y « trouvent. »

Il y a dans ces lignes une hypothèse et une affirmation.

L'hypothèse est que Moetjens aurait daté de 1696 un fascicule réellement imprimé en 1697 ; est-ce vraisemblable ? Fréquemment, sous nos yeux, on date du millésime à venir des publications qui paraissent dans les dernières semaines de l'année. Au XVIIe siècle, il en était déjà de même. Exemple : les *Pensées* de Pascal furent effectivement imprimées en 1669 et pourtant l'édition fut datée de 1670, sauf le fameux exemplaire de la Bibliothèque Nationale. A cette époque déjà on *antidatait ;* et Dieu sait si l'on a continué ! Il n'est guère d'exemple qu'on ait *postdaté*.

Mais examinons d'un peu plus près la question. En 1696 Moetjens publie un premier fascicule destiné à amorcer le tome V du *Recueil*. Au verso

du titre de ce fascicule, nous lisons la mention suivante : « Adrian Moetjens avertit qu'il donnera tous « les deux mois une partie du Recueil semblable « à celle-ci. » Vient ensuite un second fascicule, également daté de 1696 ; c'est celui qui contient la *Belle au Bois dormant*. Puis un troisième fascicule est mis en vente ; il porte encore la date de 1696. Donc, dans l'hypothèse du *Répertoire Morgand*, deux fascicules auraient été datés de façon à les faire paraître vieux dans leur pleine nouveauté. Je demande si c'est admissible ?

Examinons maintenant l'affirmation. On prétend trouver la preuve de la précipitation avec laquelle Moetjens aurait reproduit un exemplaire reçu de Paris dans les « nombreuses » fautes et dans les « modifications » que le texte hollandais présenterait.

Mais d'abord, je cherche sans les découvrir ces « nombreuses fautes ». Parfaitement imprimée, l'édition hollandaise de 1696 a été, au contraire, corrigée avec un soin qui exclut toute idée d'un travail hâtif, précipité.

Des modifications, oui, il y en a. Je vais signaler les principales, et le lecteur jugera si elles peuvent être le fait de typographes hollandais qui auraient été pressés, même bousculés, — pardon du mot, — au point de lire de travers le texte mis entre leurs mains.

Comparons dans les deux éditions le passage où le Prince vient de trouver le château de la belle demoiselle qui dort depuis cent ans dans le bois ; il s'est approché d'elle ; il a rompu le charme ; elle s'est réveillée ; ils causent : « Il y avait, dit le « bon Perrault, il y avait quatre heures qu'ils se « parlaient, et ils ne s'étaient pas encore dit la « moitié de ce qu'ils avaient à se dire. » Là s'arrête l'édition parisienne ; mais l'édition de Moetjens donne un aperçu des propos des deux jeunes gens ; je cite, car c'est à la fois curieux et inconnu :

« Quoi, belle Princesse, lui disait le Prince en la « regardant avec des yeux qui en disaient mille « fois plus que ses paroles, quoi, les destins favo- « rables m'ont fait naître pour vous servir ? Ces « beaux yeux ne se sont ouverts que pour moi, et « tous les Rois de la terre, avec toute leur puissance, « n'auraient pu faire ce que j'ai fait avec mon « amour ? — Oui, mon cher Prince, lui répondit « la Princesse, je sens bien à votre vue que nous « sommes faits l'un pour l'autre. C'est vous que je « voyais, que j'entretenais, que j'aimais pendant « mon sommeil. La Fée m'avait rempli l'imagina- « tion de votre image. Je savais bien que celui qui « devait me désenchanter serait plus beau que « l'amour et qu'il m'aimerait plus que lui-même, « et dès que vous avez paru, je n'ai pas eu de peine « à vous reconnaître. »

Ce développement faisait longueur ; mais croit-on qu'un ouvrier imprimeur de Hollande, ayant pour consigne de bâcler sa besogne, l'eût tiré de son fonds et écrit dans ce style ?

Tournons les feuillets et arrivons à la fin. La méchante Ogresse, mère du jeune Roi qui a épousé la Belle au Bois dormant, veut profiter de l'absence de son fils pour faire périr très vilainement sa bru et ses jeunes enfants avec elle. Le texte de l'édition de Paris, le seul qui ait été réimprimé depuis deux cents ans et que le public connaisse, est ainsi rédigé : « Elle (l'Ogresse) avait donné l'ordre « de les amener les mains liées derrière le dos. « Ils étaient là, et les bourreaux se préparaient « à les jeter dans la cuve, lorsque le Roi qu'on « n'attendait pas sitôt, entra dans la cour à cheval. » Bien entendu, il sauve les intéressantes victimes et dénoue la situation.

Mais prenons l'édition de Moetjens ; à la place des quelques phrases qui précèdent, nous rencontrons le passage suivant :

« Elle avait donné l'ordre de les amener les « mains liées derrière le dos. Ils étaient là, et les « bourreaux se préparaient à les jeter dans la cuve « lorsque la jeune Reine demanda qu'au moins on « lui laissât faire ses doléances, et l'Ogresse, toute « méchante qu'elle était, le voulut bien. « Hélas ! « hélas ! s'écria la pauvre Princesse, faut-il mourir

« si jeune ? Il est vrai qu'il y a assez longtemps « que je suis au monde ; mais j'ai dormi cent ans, « et cela me devrait-il être compté ? Que diras-tu, « que feras-tu, pauvre Prince, quand tu reviendras « et que ton pauvre petit Jour, qui est si aimable, « que ta petite Aurore, qui est si jolie, n'y seront « plus pour t'embrasser, quand je n'y serai plus « moi-même ? Si je pleure, ce sont tes larmes que « je verse ; tu nous vengeras, peut-être, hélas ! sur « toi-même ! Oui, misérables, qui obéissez à « une ogresse, le Roi vous fera tous mourir à petit « feu. » — L'ogresse qui entendit ces paroles, « qui passaient les doléances, transportée de « rage s'écria : « Bourreaux, qu'on m'obéisse, et « qu'on jette dans la cuve cette causeuse. » Ils « s'approchèrent aussitôt de la Reine et la prirent « par ses robes ; mais dans ce moment le Roi, « qu'on n'attendait pas sitôt, entra dans la cour à « cheval, etc. »

Comme le précédent, ce passage avait le défaut d'interrompre le récit, Perrault eut raison de le sacrifier ; mais n'est-il pas évident qu'avant de le supprimer, c'est lui-même qui l'avait écrit, et de sa meilleure plume ?

Jusqu'ici je viens de signaler des retranchements ; mais Perrault fit aussi des additions. Dans l'édition hollandaise, l'Ogresse informait simplement son maître d'hôtel qu'elle voulait manger ses petits-

enfants ; elle ne commandait pas la sauce, tandis que, dans l'édition parisienne, elle précise ce point important : « Je veux les manger à la sauce Robert. » Dira-t-on que le typographe hollandais oublia la sauce ? C'est impossible, car il en est question à trois reprises. Perrault ne s'était pas avisé tout d'abord de cet assaisonnement ; il l'ajouta après coup, et ce fut une heureuse inspiration, qui fait, depuis deux cents ans, la joie de ses petits lecteurs, et aussi des grands.

Je crois pouvoir conclure de tout ce qui précède que le *Recueil* de Moetjens nous donne, non pas une copie altérée, mais le premier texte de la *Belle au Bois dormant ;* et l'étude de ce texte est intéressante en ce qu'elle permet de suivre et de saisir sur le vif les méthodes de travail de Perrault.

Reste un dernier point : comment l'éditeur hollandais s'était-il procuré ce texte ? Peut-être Perrault le lui avait-il communiqué lui-même. C'était assez l'habitude de nos écrivains du grand siècle de se faire imprimer pour ainsi dire en cachette, avant de donner des éditions reconnues par eux. La Rochefoucauld, Boileau, d'autres encore, usèrent de ce procédé — ou de ce stratagème. Ils jugeaient ainsi de l'effet que produisait l'œuvre imprimée, et ils conservaient la faculté de corriger, même de désavouer, au besoin. Ajoutez, en ce qui concerne Perrault, que tout indique qu'il avait des relations

suivies avec Moetjens et qu'il appréciait la publicité dont le *Recueil* disposait à l'étranger.

Toutefois, ce n'est là qu'une supposition, et il est fort possible que Moetjens, qui appartenait à la classe peu scrupuleuse des contrefacteurs étrangers, ait publié la *Belle au Bois dormant* à l'insu de l'auteur. Ces contrefacteurs étaient à l'affût des ouvrages qui pouvaient rapporter un bénéfice. Qu'on veuille bien se rappeler qu'à cette époque les manuscrits devaient faire de longs et obligatoires séjours dans les bureaux où ils étaient lus avant d'être « autorisés » et de faire l'objet d'un « privilège ». Ainsi, pour les *Contes de Perrault*, c'est en vertu du *privilège* délivré le 28 octobre 1696 que le libraire Barbin fit paraître l'édition de 1697. Ce privilège fait foi que, le 28 octobre 1696, le manuscrit sortit du bureau ; mais quand y était-il entré ? Et qui nous dit que Moetjens n'avait pas des accointances dans les bureaux, qu'il ne s'entendait pas avec des commis pour que ceux-ci prissent des copies qui lui étaient transmises et lui permettaient de devancer les éditeurs français munis du privilège ?

Je propose cette explication qui me semble pouvoir éclaircir bien des questions bibliographiques soulevées autour des éditions hollandaises du XVIIe siècle.

LIVRES NOUVEAUX

COMPTES RENDUS

§ Ier. — PUBLICATIONS ARTISTIQUES

I

UN VOYAGE DE FIANÇAILLES AU XXe SIÈCLE, *texte et dessins par Robida; librairie Conquet.*

13 février 1893.

La librairie Conquet vient de nous donner une charmante et amusante plaquette : *Un Voyage de Fiançailles au XXe Siècle*. Les dessins, au nombre de 27, sont de Robida ; le texte aussi, d'ailleurs.

Quels jolis dessins, enlevés de verve, spirituels, pittoresques ! Je vous signale les aperçus sur les moyens de transport électrique au siècle prochain, *aéroyachts*, *aéronefs*, etc., etc. La plaquette a ce cachet artistique auquel se reconnaissent les productions sorties de la maison Conquet. L'impression a été confiée à M. Lahure, qui lui a donné tous ses soins. Bien entendu, c'est sur la presse à bras que cet ouvrage a été imprimé. Texte et vignettes ont été tirés séparément, ce qui a permis d'obtenir des colorations différentes dans la même page. C'est un raffinement qui mérite d'être remarqué par les amateurs et de leur plaire. L'édition se compose, en tout, de 300 exemplaires, et dans ce nombre figurent 200 exemplaires, sur Chine, qui n'ont pas été mis dans le commerce.

II

MARIETTE, *par Ludovic Halévy ; illustrations de Henry Somm ; librairie Conquet.*

Pour écrire une histoire aussi essentiellement parisienne que celle de *Mariette*, — est-ce bien une histoire, cette fantaisie brodée presque sans canevas ? — il fallait la plume parisienne de Ludovic Halévy ; et pour l'illustrer, il fallait le crayon non

moins parisien de Somm. Les vraiment beaux livres se reconnaissent à ce trait qu'auteur, illustrateur, éditeur semblent avoir été portés ensemble par une commune inspiration, sans effort apparent d'aucun côté. Aussi, cet in-octavo d'une quarantaine de pages, — moins qu'un livre, plus qu'une plaquette, — est-il admirablement réussi.

Il y a dans l'arrangement de l'illustration une idée neuve : les dessins sont jetés au milieu des marges, accompagnant le texte de sujets variés qui toujours le serrent de très près. Simultanément, on lit le récit et on voit les personnages. Ce ne sont pas des encadrements à l'ancienne mode, qui étaient eux-mêmes commandés par des lignes rigides ; ce n'est pas non plus le système moderne des figures *dans le texte*, qui mordent sur lui et, pour n'être pas gênées, le dérangent sans vergogne. Le dessinateur a eu pour programme de se contenter des marges, mais d'y déployer librement sa fantaisie. L'effet est très heureux. *Mariette*, avec son tirage réduit à 400 exemplaires, continue dignement la série de ces charmantes éditions Conquet, que les amateurs s'arrachent de plus en plus fiévreusement, et qu'ils ont bien raison de se disputer.

III

Le Roi Candaule, *par Théophile Gautier; illustrations de Paul Avril, Librairie Ferroud.*

Mai 1893.

Encore un très beau livre qui vient s'ajouter à la série des volumes de choix dont la bibliophilie est redevable à l'éditeur Ferroud.

M. Ferroud a une manière de procéder que je prise fort; et je ne suis pas seul de mon goût, le succès de ses publications l'atteste. Il prend des œuvres littéraires d'un mérite constaté et consacré. Il les choisit courtes, car le système des illustrations multipliées presque à chaque page conduirait, avec un ouvrage de dimensions considérables, à un prix de revient exorbitant. Il élimine les livres qui, au point de vue de l'édition d'art, sont rebattus. Assez de *Manon Lescaut*, dit-il, assez de *Paul et Virginie* ! Il a bien raison. On a abusé des reproductions et des imitations ; on a trop recommencé; il faut du nouveau. Son choix arrêté, M. Ferroud confie à des écrivains tels que MM. Anatole France ou Philippe Gille le soin de composer, sous le titre de préface, des notices documentées. Puis il cherche, pour l'illustration, l'artiste le mieux approprié au livre, le plus capable d'en comprendre l'esprit, le plus apte à traduire par le

crayon ce que l'auteur a exprimé par la plume... C'est là le côté essentiellement délicat et important du rôle de l'éditeur ; c'est en cela que M. Ferroud, jusqu'ici, a excellé.

Pour les deux charmantes nouvelles d'Alfred et de Paul de Musset qui s'appellent la *Mouche* et le *Dernier abbé*, il s'est adressé à Lalauze, et Lalauze a fait, dans le plus pur goût XVIIIe siècle, deux *suites* admirables. Pour *Hérodias*, de Flaubert, il a recouru à Rochegrosse, et les magistrales compositions de Rochegrosse, interprétées par le burin de Champollion, sont des chefs-d'œuvre merveilleusement adaptés au livre. Pour le *Roi Candaule*, de Théophile Gautier, il a fait appel à M. Paul Avril. Une fois de plus M. Ferroud a trouvé l'artiste indiqué par la nature de son talent. N'est-ce pas qu'à première vue c'est la chose du monde la plus simple de charger d'une tâche celui qui saura la remplir ? Il paraît toutefois que ce n'est pas si facile. M. Ferroud y réussit ; combien d'autres y ont échoué !

M. Paul Avril, le charmant et spirituel vignettiste à qui l'*Eventail*, de M. Uzanne, le *Point de lendemain* édité par Rouquette et bien d'autres ouvrages on dû leur succès, n'a plus besoin de fournir ses preuves. Disons-le cependant, il révèle, dans le *Roi Candaule*, des qualités de composition, de science, de solidité, qu'il n'avait pas eu encore l'occasion de déployer au même degré.

Il est pleinement entré dans son sujet. Il avait à illustrer les aventures de l'audacieux Gygès, de la belle Nyssia et du malheureux Candaule — malheureux par sa faute, — non pas telles que les narre Hérodote en quelques traits concis et secs, mais telles que les décrit Théophile Gautier en des pages colorées et pittoresques.

Victor Hugo admirait beaucoup ces pages : « Je « lis votre *Roi Candaule* avec bonheur, écrivait-il « en 1844 à son ami Théo. Vous prouvez, avec votre « merveilleuse puissance, que ce qu'ils appellent la « poésie romantique a tous les génies à la fois, le « génie grec comme les autres. » Était-ce vraiment le génie grec ? M. Anatole France, dans la préface que nous avons sous les yeux, remet les choses au point : « Théophile Gautier, écrit-il, « a fait sienne l'histoire de Gygès en y introduisant « un sentiment de la beauté plastique tout à fait « étranger à l'historien grec, et en y composant « des paysages, des architectures et des mobiliers « d'un goût que nous pouvons déjà préciser et « définir en disant que c'est le goût antique qui « commence à Quatremère de Quincy, à Ottfried « Müller, à l'architecte Hittorf, que Mazois vulgarisa « dans son *Palais de Scaurus* et qui aboutit, sous « Napoléon III, au genre Campana. Le *Roi Can-* « *daule*, du peintre Gérôme, que la photographie a « fait connaître, est un monument caractéristique

« de ce style, qui semblait tout grec dans sa nou-
« veauté, et que nous commençons à trouver mêlé
« de style Louis-Philippe et de style second Em-
« pire. Ce n'est pas ce mélange qui nous le rend
« moins intéressant. Plus archéologue, Théophile
« Gautier eût été moins aimable. »

Tout cela est très juste, et tout cela n'était pas pour simplifier la mission de M. Paul Avril. Il ne devait pas se confiner dans le pur style grec ; il ne devait pas non plus faire du romantisme exclusif, à la mode d'un Tony Johannot, par exemple ; il lui fallait marier les deux genres. J'indique une des difficultés qu'il rencontrait parce qu'on appréciera d'autant mieux la manière dont il l'a surmontée.

Il voudra bien accueillir, ainsi que M. Ferroud, mes félicitations, quoique ni l'un ni l'autre n'en aient besoin : l'édition est à peine livrée au public, et déjà les cinq cents exemplaires dont elle se compose sont presque entièrement enlevés.

Un autre suffrage encore est venu consacrer l'œuvre de M. Paul Avril : la suite de ses dessins originaux a été acquise en bloc par un de nos grands amateurs dont le jugement fait autorité à juste titre. Je m'en réjouis. Rien ne me paraît triste comme la dispersion des dessins originaux, résultat irrémédiable de la méthode adoptée par certains éditeurs qui tirent, s'il y a vingt compositions, par exemple, dans un livre, vingt exemplaires de grand

luxe, enrichis chacun d'un dessin. Et voilà une collection qui jamais plus ne sera reformée ! Voilà un ensemble dont les diverses pièces sont pour toujours disséminées !

Les beaux dessins de M. Paul Avril pour le *Roi Candaule* échapperont à ce sort lamentable. Ils sont placés et classés dans un cabinet de premier ordre (celui de M. Eug. Paillet), où rien n'est admis qui ne soit parfait.

IV

LE THÉATRE EN FRANCE, *de 1871 à 1892, par Albert Soubies ; illustrations de Gaucherel et Lalauze ; librairie Flammarion.*

Mai 1893.

Je signale un charmant petit livre dont le fond n'est pas de mon ressort, mais qui m'appartient par son exécution typographique et par son illustration. C'est intitulé : *Le Théâtre en France, de 1871 à 1892*, par M. Albert Soubies. Tout le monde connaît le si intéressant *Almanach des Spectacles* que M. Soubies a publié de 1874 à 1892 et dont la suite forme une collection de vingt tomes — quel-

ques-uns sont à présent introuvables. — Le regretté Jouaust éditait ces jolies volumes annuels, illustrés d'eaux-fortes par Lalauze et Gaucherel. Le présent ouvrage est, en quelque sorte, le résumé et le couronnement de cette collection. Sur la couverture, le nom de l'éditeur Flammarion a remplacé celui du pauvre M. Jouaust. Mais les soins apportés à l'impression et à la correction du texte sont les mêmes. La seule différence est dans l'abondance plus grande de l'illustration ; il n'y a pas moins de huit eaux-fortes, représentant les principaux artistes dramatiques de cette période de vingt ans, — *longum ævi spatium*. Quatre eaux-fortes sont dues à Gaucherel, elles sont excellentes ; quatre autres sont dues à Lalauze, et l'on y reconnaît du premier coup d'œil la facture supérieure du maître.

Ce volume, en même temps qu'il termine l'ancienne série de l'*Almanach des Spectacles*, doit servir d'amorce à une nouvelle collection. Je suis heureux d'en informer, non seulement les amateurs de théâtre qui apprécient depuis longtemps la compétence de M. Soubies, mais aussi les bibliophiles dont les suffrages sont acquis à ces charmants et artistiques petits volumes (1).

(1) Postérieurement à la publication de ce compte-rendu, l'ouvrage de M. A. Soubies a été couronné par l'Académie française.

V

PARIS QUI CONSOMME, *par Emile Goudeau, illustrations de Pierre Vidal; imprimé pour Henri Béraldi.*

Juillet 1893.

Le mot « consommation » est susceptible d'acceptions diverses. Interrogez les professionnels de l'économie politique, ils vous diront : « Consommer, c'est détruire par l'usage. » Ne vous attendez pas, toutefois, à trouver dans le livre dont je viens parler de savantes, lourdes et fastidieuses statistiques ayant pour objet de dénombrer, calculer, supputer, peser et apprécier tout ce que Paris absorbe et dévore, tout ce dont il fait usage et tout ce qu'il détruit. On a écrit là-dessus d'énormes ouvrages ; on a écrit aussi un roman : *Le Ventre de Paris*.

Mais le mot a un autre sens : « Rassemblez cent « mille Français, écrit M. H. Béraldi dans la préface « de notre volume ; offrez-leur *une consommation*, et « cent mille cris, variés quant à l'espèce, unique « quant au genre, vous répondront : « Une demi- « tasse ! — Un mazagran ! — Un bock ! — Un verre « eud'vin ! — Une fine ! — Un meulé ! — Un amer ! « — Un perroquet ! — Une cerise à l'eau-de-vie ! — « Une glace vanille-fraise ! — Un coktail ! — Un « punch au kirsch ! etc., etc. » De telle sorte qu'à la définition des économistes on peut et on doit en

substituer une autre, que M. H. Béraldi a burinée en ces termes : « Consommer, c'est s'introduire dans « l'appareil digestif, par manière de plaisir et sans « nécessité absolument démontrée, une substance « quelconque, plus particulièrement liquide, et de « préférence dans un établissement public. »

Observateur inventif, annotateur consciencieux des modes qui passent, des impressions qui fuient, des traits qui donnent à l'époque et à la société où nous vivons leur physionomie propre, M. Béraldi s'est rendu compte qu'une promenade à travers lesdits établissements publics fournirait une moisson de documents pittoresques sur les mœurs de notre âge. Il s'est adressé à un artiste et à un littérateur. Il a commencé par l'artiste, et lui a dit : « Ce qu'est Paris consommant, Vidal, montrez-le ! » Et Vidal, d'un crayon sûr et alerte, a pris des « instantanés ». Puis le littérateur, M. Goudeau, a été chargé d'approprier à cette série de dessins d'après nature des commentaires qui les expliquent. Et de cette association est sorti un livre qui fait honneur à l'écrivain comme à l'artiste, mais dont l'auteur véritable, en somme, est le distingué amateur qui en a conçu l'idée, en a donné le plan, en a inspiré et surveillé l'exécution.

C'est le Paris actuel pris sur le vif : le Paris élégant qui « consomme » dans le cabaret en vogue ; le Paris ouvrier qui « consomme » chez le mastro-

quet du coin ; le Paris miséreux qui « consomme » sur les bancs des boulevards extérieurs, à proximité d'une fontaine Wallace; le Paris adonné au sport qui « consomme » dans le bar anglo-américain ou sur la pelouse du champ de courses... Et les brasseries ! Et les buffets des grands magasins ! Et la Tour Eiffel ! Et les estaminets des « derniers adieux » aux abords des cimetières !

Le dessinateur nous conduit partout; il voit tout et il rend tout avec une verve qui s'allie à la plus rigoureuse exactitude. Non moins vivants, ou vécus, sont les croquis à la plume de M. Goudeau. Texte et illustrations sont adaptés l'un à l'autre, sans que l'effort soit jamais visible, sans que les points de suture apparaissent.

Les aquarelles de Vidal ont été reproduites en couleur avec une merveilleuse fidélité par M. Gillot.

Le texte de M. Goudeau a été imprimé avec un soin et une perfection dignes de tous les éloges, par M. Chamerot.

Le tirage a été limité à 138 exemplaires, pas un de plus, pas un de moins. Du premier coup, ce très beau livre est devenu un livre d'une insigne rareté.

Déjà l'année dernière, en attachant son nom à la publication de *Paysages parisiens* illustrés par Lepère, M. H. Béraldi avait montré ce que peut

l'initiative d'un amateur osant entreprendre, à lui seul, des œuvres analogues à celles que de grandes sociétés, telles que la *Société des Amis des Livres*, ont souvent peine à mener à bien. Il avait pleinement réussi l'an passé, et aujourd'hui il peut inscrire à son actif un second et éclatant succès.

Il y trouve de hautes jouissances personnelles. Il est devenu, lui-même l'a dit, « un blasé, à qui les figures avant la lettre, les tirages hors texte et même les eaux-fortes ne suffisent plus ; il lui faut désormais l'absinthe pure des dessins originaux ; que dis-je? le vitriol des livres exécutés pour et par lui ».

Transformé en éditeur, un éditeur qui est un Mécène, il peut savourer cette absinthe et absorber ce vitriol. Simultanément il enrichit la bibliophilie de chefs-d'œuvre ; il stimule et il encourage les artistes ; il conquiert des titres à la reconnaissance de tous ceux que la noble passion du livre, à sa suite et à son exemple, fait vibrer.

VI

Le Myosotis, *par Hégésippe Moreau; illustrations de Robaudi; librairie Conquet.*

22 juillet 1893.

Voilà plusieurs années déjà que la librairie Conquet, si chère aux amateurs de beaux livres mo-

dernes, n'attachait plus son nom à de grandes publications. Certes, elle n'était pas inactive. On voit bien des choses par le temps qui court ; mais on ne voit pas, on n'a jamais vu Conquet s'adonner au repos. Que voulez-vous ? Ce n'est pas dans son tempérament. Coup sur coup il faisait paraître de charmantes plaquettes, dont plusieurs ont été mentionnées ici. Toutefois ces plaquettes n'étaient... que des plaquettes. L'éditeur des *Mémoires de Grammont* et de tant d'autres ouvrages de premier ordre renonçait-il donc à faire désormais de grands livres ? Quand on lui posait cette question, il répondait par un hochement de tête et un sourire qui invitaient les amateurs à ne pas désespérer. Le fait est qu'il préparait lentement, patiemment, en y mettant des soins minutieux, une des œuvres les plus considérables de sa carrière déjà si remplie.

L'œuvre vient de paraître. Elle a pour titre : *le Myosotis*, par Hégésippe Moreau. Elle est ornée de compositions de Robaudi, gravées par Clément Bellenger.

Singulière destinée que celle d'Hégésippe Moreau ! Ne possédant rien en propre, pas même son nom, il vit misérablement, il meurt à vingt-huit ans, au moment précis où son talent commençait à être apprécié, où l'espoir lui devenait permis. A peine a-t-il quitté pour la tombe son lit d'hôpital, qu'une légende se forme autour de lui ; il est illustre. C'est

le triste lot de certains poètes comme de certains peintres, de ne pas pouvoir gagner leur vie... tant qu'ils ne sont pas morts.

En ce qui concerne Hégésippe Moreau, il avait été de son vivant plus encore inconnu que méconnu ; ensuite, il fut surfait. Comme le dit M. André Theuriet dans la préface si distinguée qu'il a écrite pour l'édition Conquet, il fut de mode de lui attribuer des vertus et des mérite posthumes qui n'avaient jamais été les siens. L'œuvre qu'il a laissée est, en très grande partie, celle d'un novice qui cherchait encore sa voie, dont la personnalité ne se dégageait que lentement, qui en était à la période des tâtonnements, des imitations, des pastiches. Il imita surtout Béranger, et parfois d'une façon bien agaçante ; on voudrait pouvoir supprimer du recueil telles pièces qui sonnent cruellement faux..... Malgré tout, il y avait un poète en lui. Lui-même l'a écrit : « Dieu m'est témoin que je suis un vrai poète. » Ses *Contes en prose* et quelques centaines de vers en tête desquels il faut placer l'élégie à « la Voulzie » — une perle — resteront dans notre littérature et suffisent pour lui assurer un rang parmi les auteurs qui doivent entrer, artistement édités, dans les bibliothèques choisies.

Déjà, il y a deux ans, Rouquette avait chargé M. Félix Oudart d'illustrer les *Contes en prose* ; c'est un fort joli livre.

Les mêmes *Contes* ouvrent le volume de Conquet, mais ils sont suivis, cette fois, de tous les vers dont la réunion parut en 1838, l'année même de la mort du pauvre poète, sous le titre de *Myosotis*.

L'artiste d'un grand talent auquel Conquet a fait appel, M. Robaudi, s'est placé résolument en face de son sujet ; le caractère de ses compositions très soignées, très gracieuses, souvent très savantes, est absolument approprié au caractère de l'œuvre d'Hégésippe Moreau : c'est du pur 1838. Pour compléter l'illusion, ces dessins sont gravés sur bois, comme à l'époque. Le moindre mérite de Conquet n'est pas de remettre en honneur la gravure artistique sur bois, que l'eau-forte tendait à éliminer trop complètement depuis un certain temps.

La gravure du *Myosotis*, exécutée par Clément Bellenger, est très bonne dans l'ensemble ; elle est excellente dans plusieurs parties.

Il y a, en tout, cent trente-quatre compositions ; le chiffre est énorme et cependant Robaudi n'a pas laissé percer de lassitude ; on n'a pas de faiblesses à signaler. La plupart de ses vignettes forment de véritables tableaux, d'un charme exquis et d'une poésie intense, dans une note archaïque pleine de saveur.

L'impression a été confiée à la maison Chamerot ; c'est tout dire. Quant à la mise en pages et aux mille détails qui relèvent de l'éditeur, de son goût,

de sa compétence, Conquet n'en est plus à fournir ses preuves ; il est passé maître dans le métier. Le *Myosotis* maintiendra sa renommée à la hauteur où l'ont placée les mieux réussies parmi ses publications antérieures.

VII

LE PETIT CHIEN DE LA MARQUISE, *par Théophile Gautier ; illustrations de Louis Morin ; librairie Conquet.*

Nous sommes, si le lecteur y consent, au petit lever de la jolie comtesse Eliante ; le duc Alcindor y étale les grâces d'un habillement qui est le suprême du goût ; un marquis a apporté les nouveautés du jour ; il vient de faire lecture d'un conte intitulé *le Petit Chien de la marquise,* et cette lecture a intéressé nos personnages parce qu'il y était question d'eux : « C'est d'une extravagance « admirable, déclare Eliante ; l'ouvrage me paraît « avoir un mérite hors du commun ; quel est l'au- « teur ? — Théophile Gautier. » Le duc Alcindor, « qui est un sot, prend un air dégoûté : « Ce n'est « pas un homme né. — Il n'empêche, réplique « Eliante, que ces espèces savent attraper le ton « de la bonne compagnie... Fanchonnette, achève « de m'accommoder. »

Le fait est que cette nouvelle de Théophile Gautier est un merveilleux pastiche des petits romans qu'on écrivait pour la « bonne compagnie » et qui étaient censés la décrire dans la seconde moitié du dernier siècle. L'œuvre était faite pour tenter les illustrateurs et elle méritait les honneurs d'une édition d'art. Elle n'avait guère attiré l'attention jusqu'ici. Tout ce qu'on sait d'elle, comme le constate la préface de M. Maurice Tourneux, c'est qu'elle fut publiée en décembre 1835 dans le *Figaro*, que dirigeait alors Alphonse Karr. On était en pleine période romantique ; *Notre-Dame de Paris* donnait le ton à la jeune école. N'est-il pas curieux de voir qu'un des chefs les plus brillants, les plus passionnés de cette école s'exerçait et s'amusait, presque en cachette, à ciseler une sorte de bibelot Pompadour ?

C'est pimpant, c'est musqué, c'est délicieusement faux, comme il convient quand on veut faire du vrai dix-huitième siècle. Seulement, par endroits, des touches suffisamment discrètes avisent le lecteur que ce pastiche est une pochade ; de telle sorte qu'on y trouve ce qui manquait le plus aux faiseurs à la mode du temps de Mesdames de Pompadour et du Barry : de la gaieté.

M. Louis Morin, l'habile et fin dessinateur à qui l'éditeur Conquet s'est adressé pour l'illustration de cette plaquette, l'a ornée de compositions abso-

lument exquises. Depuis le titre et le faux-titre, entourés d'encadrements rocaille qui rappellent les plus riches décors de Trianon, jusqu'au moindre cul-de-lampe, en passant par les neuf dessins placés en tête des neuf chapitres, cette illustration fidèlement calquée sur le texte, est précieuse comme lui, amusante comme lui. Eisen ou Marillier n'y auraient pas mis plus d'esprit ; et par surcroît, c'est gai.

Je félicite sans réserve l'artiste, l'éditeur et aussi l'imprimeur, M. Lahure, qui a donné tous ses soins à la mise en pages. Au demeurant, le suffrage unanime des amateurs les a déjà récompensés.

Sur les cinq cents exemplaires dont se compose l'édition, il y en a cent cinquante où les dessins ont été « rehaussés » à l'aquarelle, sous la direction de M. Louis Morin lui-même. Déjà ce procédé avait été employé pour certains exemplaires de la *Mariette* que la même librairie Conquet a récemment publiée avec des dessins d'Henri Somm. Le succès avait été très vif. Il est certain qu'aucun procédé de typographie ou de gravure, pas même le procédé dit au « patron », ne saurait donner l'effet de ces enluminures à la main qui, au moyen de quelques coups de pinceau, procurent aux dessins une vie et un éclat étonnants.

VIII

La Cigue, *par Emile Augier; illustrations de G. Dubufe; librairie Calmann Lévy.*

La librairie Calmann Lévy continue la publication des pièces de théâtre d'Emile Augier, d'après le plan dont je me rappelle avoir, l'année dernière, fait connaître la donnée générale et montré l'intérêt.

L'*Aventurière* avait ouvert la série; la *Ciguë* vient de suivre, également ornée de compositions de M. Guillaume Dubufe, gravées par A. Morse. Les entête et les culs-de lampe qui précèdent et terminent chaque acte, de même que les ornements de la dédicace et de la liste des personnages, sont dignes de tous éloges. Le frontispice allégorique est un peu froid; c'est le défaut du genre. Une grande planche représente M. Got dans le rôle de Pâris; elle est excellente et ne laisse qu'un seul regret, c'est qu'elle ne soit pas accompagnée de plusieurs autres. Le tirage de l'édition a été limité à trois cents exemplaires numérotés, dont cinquante sur Japon.

IX

1. LES TROIS MOUSQUETAIRES, *par Alexandre Dumas, illustrations de Maurice Leloir, édition Calmann Lévy.* — 2. LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE, *par le même; illustrations de J. Le Blant, édition Em. Testard.*

Décembre 1893.

Tout pour Alexandre Dumas, le père! Parmi les beaux livres que voit éclore cette fin d'année, et au premier rang des plus beaux, en voici deux qui portent son nom : *Les Trois Mousquetaires* et *Le Chevalier de Maison-Rouge*. Des éditeurs désireux de publier des livres d'un grand mérite artistique se sont rencontrés, sans concert préalable, pour aller tout droit à ces œuvres-là. Qu'en dira-t-on dans les cénacles où il était de mode de professer pour le grand « amuseur » un dédain superbe? Son genre, affirmait-on, était définitivement condamné; un nouveau genre, conforme au progrès, l'avait remplacé. Quel genre? Ici l'entente cessait; suivant les uns, l'avenir appartenait au roman naturaliste; suivant d'autres, au roman psychologique...; car il y a des gens qui s'imaginent, deux cent quinze ans après l'apparition de *La Princesse de Clèves*, que le roman psychologique est une création moderne. Et une cohue romantisante,

outrant les défauts des chefs d'école, qui ont du talent, nous servait des contrefaçons de l'*Assommoir*, ou bien, sous prétexte d'analyse, nous offrait on ne sait quelles mixtures hybrides, ennuyeuses comme des traités didactiques, et superficielles, comme des récits d'imagination... Avec ces procédés, il était inévitable qu'une réaction se produisît en faveur des *Trois Mousquetaires*. Il me semble que ça y est.

Les trois Mousquetaires ! Le livre qui, par excellence, charme et distrait, empoigne et amuse. Qui dénombrera les lecteurs dont il a fait la joie? Pourtant, il n'avait jamais eu les honneurs d'une édition de luxe. Sans doute, l'étendue de l'entreprise et ses difficultés avaient arrêté les éditeurs, de même que les artistes. Enfin, la maison Calmann Lévy vient de tenter la partie; grâce au concours de l'éminent aquarelliste et vignettiste, Maurice Leloir, elle l'a gagnée.

Les dessins de Maurice Leloir, tous placés dans le texte, sont au nombre de 250; il n'en fallait pas moins pour que l'illustration ne semblât pas trop maigre. Un grand écueil était la monotonie ; toujours des mousquetaires et des épées dégainées ! Mais il y a dans ces compositions tant de vie, tant de mouvement, tant d'éclat, que le lecteur ne ressent pas plus de fatigue que l'artiste ne paraît en avoir éprouvé lui-même. Les costumes, les décors

historiques sont d'une exactitude parfaite. Les types ont été admirablement saisis ; ils sont admirablement soutenus d'un bout à l'autre. Bien clairsemés sont les points faibles qu'on pourrait signaler dans cette immense série de dessins, et si je voulais citer les morceaux hors ligne, à quelle énumération ne serais-je pas entraîné !

Aux éloges que mérite M. Maurice Leloir, il n'est que juste d'associer le distingué graveur, M. J. Huyot. Il s'était déjà fait connaître par des travaux de premier ordre ; cette fois, il s'est surpassé lui-même. Je ne connais pas de gravures sur bois mieux enlevées que celle-là, plus puissantes, d'une coloration plus chaude et plus vraie. C'est la perfection du genre.

L'impression a été exécutée par MM. Chamerot et Renouard. La mise en pages présentait, à raison des nombreuses figures dans le texte et de la nature même de ce texte où les dialogues très coupés sont fréquents, de grandes difficultés qui ont été, le plus souvent, heureusement surmontées. Mais pourquoi toutes les figures ne sont-elles pas « à l'échelle » ? De loin en loin, l'œil est désagréablement surpris en rencontrant des personnages plus petits que ceux auxquels il était habitué et qu'il attendait. C'est une erreur qu'il eût été possible d'éviter. On n'avait garde d'y tomber au siècle dernier. Si je la relève, c'est parce que les qualités de l'ouvrage sont

si supérieures et parce que l'ensemble est si près d'être irréprochable, que la moindre tache paraît d'autant plus fâcheuse.

Pour apprécier complètement la beauté de l'illustration, il faut l'admirer dans les exemplaires sur chine, surtout dans ceux qui sont enrichis de tirages à part. Mais pardon, je parle des exemplaires sur chine, limités au chiffre de cent cinquante, comme si l'on pouvait s'en procurer. Ils ont été souscrits en bloc par la librairie Conquet; ils sont dès à présent placés jusqu'au dernier. C'est un succès éclatant et pleinement justifié.

Je passe à l'autre œuvre maîtresse d'Alexandre Dumas, *le Chevalier de Maison-Rouge*, — un roman non moins célèbre que le précédent et qui n'avait jamais été, lui non plus, publié jusqu'à présent dans des conditions de grand luxe. En confiant à M. Julien Le Blant le soin de l'illustrer, l'éditeur Emile Testard a fait le choix le plus judicieux. Le Blant connaît à fond l'époque révolutionnaire, et il excelle, le pinceau ou le crayon à la main, à reproduire ses scènes, à faire revivre ses physionomies. Quelles merveilleuses compositions, notamment, ne faisait-il pas, il y a quelques années, pour les *Cahiers du capitaine Coignet*, publiés par la maison Hachette ! Malheureusement ces composi-

tions, au lieu d'être gravées à l'eau-forte ou sur bois, ont été reproduites par des procédés économiques et défectueux. C'est encore Le Blant qui a illustré la belle édition des *Chouans*, de Balzac, éditée, comme le livre dont je parle, par la maison Testard. Les collections Jouaust, à leur tour, comptent quelques jolis volumes décorés par lui, — ainsi le *Chevalier des Touches*, de Barbey d'Aurevilly.

Tout désignait donc Le Blant pour cette nouvelle et importante tâche ; il s'en est acquitté avec autant de talent que de conscience. Je suis heureux de m'associer aux éloges mérités qu'un juge compétent, M. G. Larroumet, lui a décernés dans l'intéressante préface écrite pour l'ouvrage. Ses 175 dessins dans le texte ont été habilement et très finement gravés par Léveillé ; peut-être seulement le ton général est-il un peu gris. Indépendamment de ces dessins, la publication comporte dix eaux-fortes hors texte, gravées par Géry-Bichard. Ces planches, qui rehaussent singulièrement l'ensemble artistique du livre, sont toutes excellentes, et plusieurs sont absolument remarquables, par exemple celles qui ont pour sujet : « La Bouquetière », l' « Enfant royal », l' « Echafaud ». Ce sont de véritables tableaux dont l'effet est saisissant, dont tous les détails sont curieusement observés, dont la couleur a été rendue par l'aquafortiste avec une intensité extrême.

Les deux volumes ont été imprimés par Charles Hérissey, d'Evreux. Cet imprimeur est déjà bien connu des bibliophiles ; il a attaché son nom à des travaux d'une valeur rare, il a conquis l'estime des amateurs par la sûreté et la pureté de son goût. Il n'a jamais mieux réussi que cette fois.

Cent dix exemplaires sur les mille dont se compose l'édition ont été tirés sur japon ou sur chine, avec des suites spéciales d'épreuves. Le tirage sur chine a été souscrit par la librairie Ferroud. Ainsi qu'il est advenu pour les exemplaires de luxe des *Trois Mousquetaires*, ces exemplaires sur chine sont dès à présent placés ; et ici encore je puis, en concluant par des félicitations à l'éditeur M. Testard, dire que c'est un succès légitime, un succès qui durera.

X

PAR LES SENTIERS, *par Maurice Taconet ; illustrations de Rudaux et Léandre ; librairie Rouquette.*

J'avoue un faible pour les auteurs bibliophiles. L'espèce est rare. Qu'on prenne l'immense majorité des écrivains de ce temps consacrés par le succès : ils permettent aux éditeurs de publier luxueusement leurs œuvres, ils daignent ne pas s'opposer

à ce que d'autres dépensent de l'argent ; mais c'est tout. La plupart d'entre eux ne contribuent pas autrement aux éditions d'art ; souvent même ils ne s'y intéressent pas autrement.

Les hommes de lettres du siècle dernier étaient, quand ils le pouvaient, plus secourables aux artistes. Ils visaient à prendre les lecteurs par les yeux. Dorat surtout ne reculait devant aucun sacrifice. Il n'en fut pas toujours récompensé de son vivant ; Grimm rapporte qu'un matin, chez son libraire, en sa présence, un acheteur demanda les *Baisers*, paya, puis découpa soigneusement les ravissantes vignettes d'Eisen : « Gardez les vers, dit-il au marchand ; j'ai pris tout ce qu'il y a de bon dans l'ouvrage. » C'était dur ; et pourtant Dorat avait été bien inspiré en faisant appel au concours d'Eisen, plus tard de Marillier. La suite devait le justifier. Ses œuvres occupent une place d'honneur dans les vitrines des bibliophiles. Sans les illustrations, qui donc s'en souviendrait ?

Je prie l'auteur du volume dont j'ai à parler de me pardonner ce radotage de vieux bibliomane. Je le prie surtout de n'y pas chercher des intentions qui n'y sont pas. Personne, assurément, ne prendra des ciseaux, cette fois, pour retrancher le texte. Les récits sans prétention de M. Maurice Taconet sont trop faciles et trop agréables à lire, en outre ils sont trop honnêtes pour qu'on leur fasse un si

mauvais parti. Mais il a tenu à relever leur intérêt par de charmantes, de délicieuses images. S'il ressemble donc à Dorat, c'est seulement par le beau côté, suivant le vieux précepte.

Il s'est adressé à deux dessinateurs d'un talent éprouvé, Ed. Rudaux et Ch. Léandre. Le premier a gravé lui-même ses compositions à l'eau-forte; celles de Ch. Léandre ont été gravées par Lamotte. Le livre est ainsi décorée de 52 en-têtes, culs-de-lampe, figures dans le texte, dont la plupart sont des bijoux.

Ces artistes d'ailleurs n'en sont plus à fournir leurs preuves. Il y a juste un an, paraissait chez Calmann Lévy *Pêcheur d'Islande*, avec des gravures de Rudaux qui sont remarquables. Précédemment, Rudaux avait illustré pour Conquet de charmants petits volumes, notamment une *Sylvie* qui est classée parmi les publications les mieux réussies de notre temps. Je tiens à citer encore la *Mare au Diable*, de George Sand, éditée par Quantin. Si la maison Quantin n'avait publié que des livres de cette valeur ! Rudaux y déploya des qualités de premier ordre.

Léandre aussi tient parmi nos illustrateurs contemporains une place distinguée. Son crayon est alerte, gai, spirituel; on sait de quelle façon il a, l'année dernière, fixé le type de *Monsieur Cardinal* dans l'édition Testard.

Ces artistes étaient bien ceux qui convenaient pour les simples et aimables histoires de M. Maurice Taconet, tantôt gaies, tantôt émues, toujours de bon ton et susceptibles d'être mises entre toutes les mains, ce qui n'est pas, à mon avis, le moindre des mérites. Le livre se trouve chez Rouquette ; qu'on aille l'y voir ; je suis sûr qu'on désirera l'emporter.

§ II. OUVRAGES
ET
PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

I

LES RELIEURS FRANÇAIS, *par M. Ernest Thoinan; librairie Paul Huard et Guillemin.*

Avril 1893.

L'important ouvrage que M. Ernest Thoinan, l'érudit bien connu, vient de publier ne fait double emploi avec aucun des travaux antérieurs auxquels l'art de la reliure a donné lieu. Il les complète tous par des recherches nouvelles et des aperçus originaux dont le mérite lui appartient en propre.

Rien d'intéressant comme la première partie de ce livre, consacrée aux origines, au développement, au fonctionnement de la « communauté » des relieurs de Paris, depuis le XIVe siècle jusqu'à la Révolution. M. Thoinan a patiemment compulsé les vieilles chartes et les documents des archives; il a éclairci des points obscurs; il a fait des décou-

vertes importantes pour l'histoire de la reliure, et il a, en même temps, écrit une page de l'histoire du vieux Paris ; il apporte même une utile contribution aux controverses économiques. S'y serait-on attendu ? Pourtant, c'est ainsi.

Grâce à lui, nous suivons pas à pas, durant l'espace de près de quatre siècles, les progrès et les crises d'une de ces corporations du temps passé autour desquelles tant de polémiques se sont élevées. Une pensée religieuse dominait l'institution : à la « communauté » des libraires, imprimeurs et relieurs, — les trois professions avaient été associées primitivement, — était annexée une confrérie placée sous le patronage de saint Jean l'Évangéliste. Dépendant de l'Université, la communauté jouissait de sa protection. Cette organisation rapprochait les classes, sans les confondre ; elle provoquait des échanges de bons procédés et de services qui assuraient la paix sociale : en 1647, le jeune roi Louis XIV vint rendre le pain bénit aux confrères de Saint-Jean dans leur chapelle de l'église des Mathurins. Les règlements veillaient à l'honnête et consciencieuse exécution du travail ; non seulement il était interdit de relier des livres prohibés, mais il était prescrit « de coudre les « cahiers des livres, au plus à deux cahiers, avec « ficelle et *vrais nerfs*, et de les *endosser* avec du « parchemin et non du papier. »

Voilà pour les avantages. Il y avait, par contre, des inconvénients ; et ceux-ci allèrent toujours en augmentant. Les monopoles ont pour résultat ordinaire de susciter des prétentions rivales qui s'exaspèrent par la lutte. Ce fut d'abord entre « confrères » que des conflits éclatèrent, entraînant à leur suite d'interminables et inextricables procédures judiciaires : procès entre relieurs et « batteurs d'or » ; procès entre libraires et relieurs, ceux-là revendiquant le droit de couvrir les livres édités par eux, ceux-ci invoquant le droit de vendre les livres qu'ils avaient reliés... Et les recours devant le conseil d'État se succédèrent, et les mémoires s'accumulèrent, et il fallut, en 1686, ériger le corps des relieurs en communauté distincte. Mais la source des difficultés n'en fut pas tarie pour cela.

Les prétoires ne cessèrent pas de retentir des plaidoieries entre métiers qui, mutuellement, s'accusaient d'usurper. Il y eut, notamment, l'instance qui aboutit à un arrêt du 27 août 1760, aux termes duquel les « doreurs sur cuir » furent autorisés à faire les couvertures d'*Almanachs*, sans pouvoir y coudre les cahiers imprimés, et les relieurs furent avertis d'avoir à « n'incruster aucunes glaces » dans les couvertures qu'ils feraient eux-mêmes.

Un de ces procès fut signalé par un incident : « Les miroitiers apportèrent à la Cour force preuves « justificatives des travaux qu'ils prétendaient être

« de leur domaine, en autres une chaise de garde-
« robe en forme de gros volumes superposés avec
« l'inscription dorée : *Histoire des Pays-Bas*, qui
« causa l'hilarité générale. »

Ajoutez à tout cela la tendance égoïste des bénéficiaires du monopole à s'en réserver les profits. Au siècle dernier, la maîtrise en reliure n'était guère accessible, en fait, qu'aux seuls fils et gendres de maîtres. On signale même des périodes où la communauté fit défense de recevoir des apprentis... Viciée par de tels abus et devenue à ce point oppressive, l'antique institution ne pouvait plus vivre ; elle fut détruite par la Révolution. Là s'arrête l'exposé historique de M. Thoinan, auquel nous renvoyons, en renouvelant l'assurance qu'on ne regrettera pas le temps donné à la lecture de ces pages claires, instructives, attrayantes, définitives.

Dans une seconde partie, l'auteur étudie les divers styles de reliure, depuis l'âge des manuscrits jusqu'à la fin du siècle dernier, l'année 1800 marquant le point *terminus* de ses recherches. De nombreux spécimens de reliures et de fers à graver sont reproduits dans le texte afin de l'éclairer et de faciliter l'intelligence des explications. M. Thoinan fait preuve, dans toutes ses appréciations, de la plus sérieuse compétence et d'un goût aussi sûr que son érudition est étendue.

La troisième partie — la plus considérable — est une biographie critique et anecdotique de tous les praticiens de la reliure, dont les noms sont arrivés jusqu'à nous, comme aussi de tous les écrivains, artistes, savants, qui ont traité de cet art. C'est une sorte de dictionnaire, où les noms sont classés par ordre alphabétique. Déjà cette méthode avait été employée par d'autres, notamment par M. Léon Gruel dans son beau *Manuel de l'amateur de reliures*. Mais le travail de M. Thoinan est plus complet que tout ce qui avait paru jusqu'à l'heure. Certaines de ces monographies sont de véritables traités. Je dois mentionner notamment celles où il est parlé des Ève, de Duseuil, de la dynastie des Padeloup, de celle des Derome, de Lemonnier, etc., etc.

Je me permets, sur un point, d'être en dissentiment avec M. Thoinan. Il ne m'en voudra pas de le relever ; ce sera une preuve, à ses yeux, de l'importance que j'attache à tout ce qui sort de sa plume.

Il s'agit de Florimond Badier. Beaucoup de gens ne s'en doutent pas, mais il y a une « question Florimond Badier », qui a déjà fait couler des flots d'encre. Elle est née de la découverte sur deux reliures, dont l'une est à la Bibliothèque nationale et dont l'autre passa à la vente Destailleur, en 1891, de la signature en toutes lettres : Florimond Badier.

Ces reliures sont ornées d'une très riche décoration, aux petits fers pointillés, dans le style qu'on attribuait depuis deux siècles au fameux relieur-doreur du temps de Louis XIII, Le Gascon.

« Voilà, s'écrièrent aussitôt quelques personnes « trop pressées, le vrai nom de cet artiste qui « n'était connu jusqu'ici que par un sobriquet tiré « de sa province d'origine... »; et l'on faisait remarquer, à l'appui, que le prénom de Florimond sent sa Garonne d'une lieue.

Malheureusement, un examen plus sérieux fit constater que Le Gascon était déjà « maître » en 1622, tandis que Badier n'obtint la maîtrise qu'en 1645.

Soit, reprit-on alors; Le Gascon et Florimond Badier sont deux maîtres distincts; toujours est-il que la plupart des reliures dont on faisait honneur au premier, surtout les plus belles, notamment celles aux armes de Séguier, de Mazarin, de Fouquet..., doivent être restituées au pauvre Badier.

Émise d'abord par M. Léon Gruel, cette thèse a été combattue par MM. Marius Michel dans leurs publications si artistiques sur la reliure; elle l'a été aussi par les savants rédacteurs du catalogue Destailleur, MM. Morgand et E. Rahir. Elle vient d'être reprise très vivement, même un peu violemment, par M. Thoinan. J'avoue que les arguments de M. Thoinan, y compris celui tiré d'une petite tête de

profil qui serait, d'après lui, la marque exclusive de Badier, ne m'ont pas convaincu.

En dépit de toutes les « petites têtes », les deux reliures que nous connaissons signées Florimond Badier sont d'une qualité très inférieure à celle des reliures qu'il est d'usage et de tradition d'attribuer à Le Gascon. La reliure qui a été vendue chez M. Destailleur était lourdement dorée. Plus riche, celle qui figure à la Bibliothèque nationale est plus défectueuse encore ; tranchons le mot, avec son étalage d'ornements hétérogènes, avec son luxe tapageur et de mauvais goût, elle est mauvaise.

Dès lors, la question Florimond Badier se pose tout simplement en ces termes : de ce que certaines reliures très inférieures portent son nom, faut-il conclure que les excellentes reliures du même temps sont de lui ? Non seulement cette conclusion ne me paraît pas s'imposer, mais c'est plutôt le contraire qui me semble évident. On n'expliquera jamais pourquoi Badier, après avoir signé avec ostentation des œuvres plus que médiocres, n'aurait jamais ensuite, dans le cours de sa carrière, trouvé la possibilité de signer quelques-unes des œuvres de vraie valeur qui seraient sorties de ses mains.

Je m'arrête. Les lecteurs que ces sortes de questions laissent indifférents trouveront que j'ai déjà abusé ; quant aux autres, j'en ai dit assez pour leur inspirer le désir de faire connaissance avec l'ou-

vrage de M. Thoinan. Qu'ils cèdent à ce désir, et je suis sûr qu'ils me sauront gré de leur avoir signalé *Les Relieurs français* comme un livre nécessaire à tout bibliophile (1).

II

LE LIVRE ET L'IMAGE, *revue mensuelle dirigée par M. J. Grand-Carteret, librairie Rondeau.*

24 mars 1893.

J'ai le plaisir d'annoncer aux bibliophiles une nouvelle publication périodique qui s'adresse à eux et qui mérite leur attention. Le 10 mars a paru le premier numéro de la revue *le Livre et l'Image.* M. J. Grand-Carteret, dont j'ai eu souvent déjà à citer le nom et à signaler les travaux, en est le directeur. M. Émile Rondeau (ancienne librairie Fontaine) en est l'éditeur.

Le plan est large et vaste. Tandis que le vieux *Bulletin du Bibliophile*, de la maison Techener, se confine dans le domaine de l'érudition bibliographique, où il fait autorité à bon droit, *le Livre et*

(1) Depuis la publication de cet article, le *Bulletin* Morgand (n° de novembre 1893, p. 227) a consacré à la « question Florimond Badier » une intéressante note, dont les conclusions sont conformes aux miennes. J'y trouve, en outre la remarque suivante, qui est décisive : « La question des têtes au pointillé ne signifie rien ; M. Thoinan ne « les admet chez Badier qu'en 1645, et déjà, en 1639, on les voit « figurer sur des reliures de l'*Anacréon* publié par de Rancé. Badier, « pour imiter de plus près son modèle, aura fait graver ce fer. »

l'Image s'occupera, dans le présent comme dans le passé, de la curiosité grande ou petite ; le côté pittoresque des choses l'attirera, comme aussi leur côté *graphique*, auquel M. Grand-Carteret tient tout spécialement.

Le premier numéro de mars débute par une causerie brillamment enlevée de M. Grand-Carteret, sur « les collectionneurs et les étapes de la collection ». Autrefois, le *curieux*, dans le sens précis et moderne du mot, n'existait pas ; il n'y avait que des *amateurs*, lesquels se vouaient à la recherche exclusive du beau. Maintenant, tout le monde collectionne et tout se collectionne, « porcelaines « et timbres-postes, armures et pipes, tapisseries « des Gobelins et chaussures anciennes... » M. Grand-Carteret applaudit à ces pratiques nouvelles : que de documents précieux pour l'histoire, dit-il, seront ainsi assemblés !

C'est vrai, mais sous le bénéfice d'une réserve. Les siècles antérieurs avaient tort de ne rien conserver en fait de bibelots, de menus objets, de brinborions d'actualité ; tout conserver est un autre abus. Voyez plutôt : il y a deux catégories de personnes qui ne retrouvent pas, au bout d'un certain temps, les lettres qu'elles auraient besoin de consulter : d'une part, ce sont les personnes qui jettent au panier tout ce qu'elles reçoivent ; d'autre part, ce sont celles qui ne détruisent rien ; bientôt, en

effet, l'amoncellement est tel qu'il défie et décourage les recherches. Collectionner, c'est choisir. Et c'est pourquoi nous ne voudrions pas que *le Livre et l'Image* se donnât l'air de s'intéresser à tout. Nous voudrions, au contraire, que la nouvelle revue, réservant ses colonnes pour ce qui est vraiment digne d'attention, réagît contre la tendance de certains « curieux » contemporains à s'absorber dans les infiniment petits.

Nous demandons qu'on n'exhume pas trop de petites caricatures, ou de petites *brochurettes*, ou de petits débris du temps jadis. Si l'on découvre quelque document de valeur, tant mieux ; la rencontre est alors de prix. Mais les trois quarts du temps, si ces dessins ou ces écrits ont été totalement oubliés, c'est qu'ils méritaient de l'être. La prudence veut qu'on parte de là, afin d'éviter les erreurs d'optique...

Je signale ces écueils, parce que je suis convaincu que la revue *le Livre et l'Image* saura les éviter et que je suis assez persuadé de son utilité et des services qu'elle peut rendre pour désirer qu'elle ne donne lieu à aucune critique. Elle ne cherchera pas ce qu'on appelle la « petite bête » ; elle mettra son honneur à devenir pour les amateurs un guide consciencieux et compétent, un répertoire de renseignements, un *vade mecum* indispensable. La liste de ses collaborateurs garantit qu'elle peut rem-

plir ce programme. Elle saura ne s'inféoder à aucune coterie ; M. Grand-Carteret le promet et il tiendra sa parole. Dans ces conditions, elle réussira. Le soin que mettra M. Rondeau à assurer une exécution irréprochable sera aussi un des facteurs du succès que je prévois. L'impression typographique est bonne. Nous demandons seulement que la partie consacrée aux chroniques, aux articles bibliographiques, etc., ne soit pas composée en trop petit texte. Quant aux reproductions de gravures et dessins, elles seront, si nous en jugeons par celles du premier numéro, dignes d'éloges (1).

III

DESSINS, GOUACHES, ESTAMPES ET TABLEAUX DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, *par M. Gustave Bourcard ; librairie Morgand.*

Avril 1893.

Voici un guide de l'amateur d'estampes qui est appelé à devenir le pendant du manuel connu sous le nom de *Guide Cohen*. On ne saurait s'occuper de

(1) Près de douze numéros du *Livre et de l'Image* se sont succédés depuis que j'ai écrit cette appréciation de la première heure, basée sur l'examen du premier numéro. Les espérances que le début autorisait ont été largement réalisées. La revue a fait sa trouée, elle a conquis sa place. Elle a publié des travaux d'une érudition très sûre ; elle a su être, en même temps, artistique, humoristique, pittoresque. La variété de la rédaction n'a eu d'égale que la variété de l'illustration. La collection forme un ouvrage aussi beau qu'intéressant.

livres illustrés du siècle dernier sans avoir sous la main, sans consulter à tout instant le « Cohen ». Semblablement, il ne sera plus désormais possible de collectionner les dessins ou gravures de la même époque sans posséder l'ouvrage de M. Bourcard. Les néophytes y trouveront les renseignements qui leur manquent; les spécialistes blanchis sous le harnois apprécieront, de leur côté, l'avantage d'avoir un répertoire clairement disposé où ils pourront rafraîchir leurs souvenirs et contrôler les connaissances déjà acquises.

M. Bourcard a eu le mérite d'éviter plusieurs écueils qui se dressaient devant lui. Une première difficulté consistait dans le partage à faire entre les œuvres qu'il y avait lieu de décrire et celles qui devaient être négligées. Tout décrire était impossible ; plusieurs gros volumes n'y eussent pas suffi. Notre auteur a fort judicieusement fait son choix. Tout ce qui mérite vraiment l'attention des amateurs, depuis les œuvres capitales des maîtres qui s'appelèrent Moreau le Jeune, Fragonard, Lavereince, Baudouin, Debucourt, etc., jusqu'aux planches de moindre importance qui présentent pourtant un intérêt, y est passé en revue. — Autre écueil : quiconque a de vagues notions d'iconographie sait qu'en fait de gravures, l'*état* est tout. La valeur de la même pièce variera dans d'énormes proportions suivant qu'elle est à l'*état* d'eau-forte pure, ou

d'avant-lettre, etc. Ce que tout le monde ne sait pas, c'est que les *états* sont parfois presque illimités : « Témoin, écrit M. Bourcard, le *Saint Georges* de « Raphaël gravé par le regretté et admirable artiste « C.-F. Gaillard, qui n'en compte pas moins de 33 ! » Si les trente-trois états sont une exception qui montre à quel point Gaillard poussait le souci de la perfection à atteindre, il n'était pas rare qu'au siècle dernier les artistes modifiassent sept et huit fois leurs planches. Fallait-il indiquer par le menu chacun de ces changements ? Ici encore, l'auteur risquait d'être entraîné au-delà des bornes raisonnables. Mais il a su procéder avec tact, évitant les détails trop méticuleux et indiquant néanmoins toutes les particularités dont la mention est utile. Il a mis à contribution les travaux de ses prédécesseurs dans la carrière, notamment les études si remarquables de MM. Emmanuel Bocher et Roger Portalis sur quelques-uns des maîtres du siècle dernier — les principaux. Il les a complétés en relevant les prix obtenus dans les ventes publiques depuis 1876 jusqu'en 1892. Il fait ainsi ressortir que les belles productions des graveurs et *taille-douciers* de notre école du dix-huitième siècle ne cessent pas d'être de plus en plus recherchées. Entendons-nous, ce sont les épreuves de choix, les pièces parfaites qui excitent les convoitises. M. Bourcard termine avec infiniment de raison par le conseil de repousser

impitoyablement les pièces défectueuses « à quelque prix qu'elles soient offertes ». Mais prenez les cours des morceaux de premier ordre il y a quinze ans ; comparez-les avec ceux d'aujourd'hui, et vous verrez qu'ils ont haussé.

Que serait-ce donc si l'on faisait porter la comparaison sur les prix d'il y a quarante ou cinquante ans ! La *Promenade publique*, de Debucourt, valait alors 5 francs, avant la lettre ; elle a été vendue, en cet état, 5.700 francs en 1889, 6.300 francs en 1890 ! C'est peut-être, à vrai dire, l'estampe en couleurs la plus haut cotée ; mais pour beaucoup d'autres la progression a été énorme. On signale une tendance à la baisse sur les eaux-fortes ; en ce qui concerne, au contraire, les gravures en couleurs, les prix se maintiennent.

Se maintiendront-ils toujours ? Un grand maître en ces matières, M. Henri Béraldi, paraît en douter. Il écrivait, l'année dernière, à la page 120 de son bel ouvrage *Estampes et livres :* « Chaque objet de « curiosité passe, au point de vue de la valeur, par « quatre périodes successives : le calme, la hausse, « le surmenage, la retombée... Les estampes en cou- « leurs sont en plein dans le grand surmenage ; il « n'y a qu'à attendre la retombée. »

Plus optimiste, M. Bourcard se refuse à admettre la possibilité d'un *krach* sur ces charmantes œuvres d'art qu'il connaît si bien, qu'il décrit si soigneuse-

ment, dont il est si amoureusement occupé... Le fait est que, s'il était nécessaire de leur recruter de nouveaux amateurs, son livre y contribuerait efficacement par les facilités nouvelles qu'il offre aux collectionneurs désireux de s'instruire et par l'enthousiasme communicatif qui déborde à chaque ligne, sans préjudice des droits d'une critique éclairée.

IV

Le Répertoire de la Librairie Morgand

Juin 1893.

Ceci n'est qu'un catalogue. On me permettra d'en parler cependant ; ce catalogue est une œuvre considérable, pleine de mérite et aussi d'intérêt.

On sait que la librairie Morgand publie à des intervalles rapprochés un *Bulletin* orné de reproductions et fac-similés. La collection de ces bulletins forme déjà cinq superbes volumes que les bibliographes consultent fréquemment et qui sont nécessaires à tout bibliophile. Mais comme l'abondance et les développements de ces bulletins rendent, au bout d'un certain temps, les recherches difficiles, M. Morgand publie de dix ans en dix ans un *Répertoire* ou inventaire général de tous les livres précieux et rares accumulés dans ses magasins. Le *Répertoire* paru en 1882 formait un volume

de 700 pages environ et énumérait 4.375 numéros. Celui de 1893 forme deux volumes qui comptent ensemble plus de 1.300 pages. Le nombre des ouvrages décrits s'élèvent au chiffre de 8.571. Si l'on additionnait les prix, on aboutirait à un total bien voisin de deux millions de francs.

Le classement est méthodique ; les notices sont admirablement rédigées ; des soins méticuleux ont été pris pour éviter les moindres erreurs, voire les *coquilles ;* des tables parfaitement dressées et très complètes permettent au lecteur de s'orienter. En un mot, ce travail fait le plus grand honneur à M. Morgand et aux savants collaborateurs qui l'entourent, au premier rang desquels il n'est que juste de citer M. Édouard Rahir.

Ce qu'il y a de richesses décrites dans ce *Répertoire* est véritablement inouï. On y voit par exemple, seize Grolier, dont plusieurs sont de premier ordre. C'est plus que n'en possèdent de grandes bibliothèques nationales ou royales. J'ai compté, — sans y avoir grand mérite, car les tables fournissent toutes ces indications, — six volumes provenant de Henri II, onze de Henri III, dix de Marie-Antoinette, trois Canevarius, deux Maioli, etc., etc. Quelle que soit la catégorie de livres qui ait vos préférences, que vous cherchiez le vieux ou le moderne, que nos anciens poètes et nos grands classiques vous attirent, ou bien que vous profes-

siez un faible pour les romantiques et les belles éditions contemporaines, vous trouverez dans le *Répertoire* de quoi rêver et commettre d'innombrables péchés d'envie. Le péché d'envie est celui du bibliophile : il voudrait tout posséder ; hélas ! il est condamné à voir ses collections toujours courtes par quelque endroit ; il ne peut pas savourer de jouissances parfaites.

Naturellement, les livres remarquables, extraordinairement rares ou exceptionnellement beaux, dont M. Morgand offre un si grand choix, sont cotés à des prix élevés. Mais ces prix sont-ils excessifs ? J'ai été plusieurs fois, au cours des dernières ventes publiques, témoin du fait suivant : des livres achetés peu de mois auparavant chez M. Morgand ont été adjugés plus cher qu'ils n'avaient été payés.

Je suis témoin d'un autre fait : j'ai vu M. Morgand acquérir à l'hôtel Drouot, il y a quelques années, des exemplaires que je retrouve dans le *Répertoire* marqués à des prix inférieurs au prix d'acquisition.

Ces sortes de livres appartiennent à la classe des éditions originales du dix-septième siècle. Après avoir été l'objet d'un engouement exagéré, ces éditions originales sont victimes d'une réaction que j'ai plusieurs fois signalée. M. Morgand, quelle que soit la puissance des moyens dont il dispose, n'a pas cru devoir ou pouvoir se mettre en travers

du courant ; il en a pris son parti carrément, héroïquement ; et la décision à laquelle il s'est résigné est d'une grande importance, car il est un des régulateurs du marché des livres à Paris et même en Europe.

Qu'on regarde, par exemple, le numéro 4.322 du *Répertoire :* c'est une collection complète des pièces de Molière en éditions originales, absolument complète, car on y trouve même le *Sganarelle* de 1660 et la *Psiché* de 1671 ; toutes les pièces d'ailleurs sont dans un état parfait de reliure et de conservation. Naguère, cette collection était cotée 30.000 fr.; elle n'est plus maintenant marquée que 15.000 fr. Le rabais est le même sur une foule d'autres livres.

Eh bien ! mon avis très formel est que les amateurs doivent profiter de ces rabais sans plus attendre. Ils s'exposeraient à des déconvenues s'ils différaient dans l'espoir que la baisse s'accentuera encore : déjà cette baisse dépasse la proportion raisonnable.

Tous les jours, à la Bourse, il arrive qu'on hésite à prendre de bonnes valeurs, accidentellement dépréciées, aux cours les plus bas ; puis on voit les acheteurs, désolés d'avoir manqué la minute psychologique, se ruer sur elles quand elles remontent.

Les éditions originales de nos grands auteurs sont et seront toujours en bibliophilie de « bonnes

valeurs ». Au risque de rabâcher, je maintiens que, là où elles ne sont pas, il peut y avoir une vitrine de « bibelots », mais il n'y a pas de bibliothèque digne d'un lettré délicat ; et qui dit un bibliophile dit un lettré.

Ces éditions avaient été surmenées, et c'est pourquoi les jeunes générations d'amateurs, dégoûtées par des prix abusifs, s'en étaient écartées. Redevenues abordables, elles vont être recherchées de nouveau. Qu'on se dépêche !

V

LES ILLUSTRATIONS DES CONTES DE LA FONTAINE, *par M. Hédé-Haüy ; librairie Rouquette et chez Roblin, marchand d'estampes.*

Septembre 1893.

Il y a un an, je rendais compte à cette place de l'intéressant ouvrage que M. le docteur A. Després a consacré aux illustrations des *Fables* de la Fontaine. Le livre que j'annonce aujourd'hui fait suite à cet ouvrage. L'iconographie des *Fables* étant définitivement établie, M. Hédé-Haüy a entrepris de nous donner celle des *Contes*. Ce n'était pas une œuvre de moindre difficulté. Je ne sache pas qu'il y ait dans notre littérature, — sauf peut-être le

théâtre de Molière, — de livres qui aient été depuis deux siècles et qui continuent de nos jours encore à être aussi souvent illustrés que les *Fables* et les *Contes* de l'immortel *bonhomme*.

Certes, les *Contes* ne s'adressent pas aux mêmes lecteurs que les *Fables*. Pardon, je me reprends : les *Fables* s'adressent à tous les lecteurs ; elles charment à tous les âges, elles instruisent dans tous les milieux, elles seront admirées dans tous les temps. Les *Contes*, au contraire, devraient être retirés de la circulation courante. Quoique je fasse ici de la bibliophilie, non de la morale, je ne puis m'empêcher de protester contre ces éditions populaires qui, pour un prix minime, les mettent à la portée de lecteurs dont le moindre souci est d'en savourer les beautés purement littéraires. Voilà ce qui devrait être interdit, et ce qui, pourtant, est toléré. Le danger n'est pas dans les éditions rares, précieuses et artistiques qui ne sollicitent que les bibliophiles et se vendent de gros prix. Notre auteur, M. Hédé-Haüy, ne s'occupe que de ces éditions-là.

Il les décrit d'une façon très consciencieuse ; il a réuni, à l'usage des amateurs, tous les renseignements qu'il fallait chercher dans une foule d'ouvrages spéciaux ; il y a joint des renseignements nouveaux, qui témoignent de sa profonde connaissance du sujet. Je signale, en particulier,

ce qu'il dit (pages 27-29) d'une édition mal connue et plus mal décrite jusqu'à présent, qui parut en 1762 et qui fut le premier essai de la célèbre édition dite des *Fermiers-Généraux*.

Les *Contes* furent publiés avec figures, pour la première fois, en 1685 ; le libraire était Henry Desbordes, d'Amsterdam ; l'illustrateur était Romain de Hooge. Que d'études il faut pour discerner et reconnaître le vrai premier tirage de ces figures ! Elles donnèrent lieu à trois tirages successifs, dans cette même année 1685 ; puis elles furent indéfiniment reproduites, copiées, contrefaites... Grâce aux indications de M. Hédé-Haüy, on peut se reconnaître sans peine au milieu de ces impressions ou réimpressions de valeur inégale. Et ce qu'il a fait pour cette édition hollandaise, il l'a fait de même pour toutes les éditions qui se sont succédé jusqu'à celle que Fraipont a illustrée en 1892. Naturellement, il s'est étendu de préférence sur les œuvres capitales, celles des grands artistes qui s'appelaient, au siècle dernier, Eisen, Fragonard, Duplessi-Bertaut, Desrais. Non-seulement toutes les éditions sont soigneusement décrites, mais le volume contient une seconde partie qui, sous le titre d'*Iconographie,* énumère les suites de gravures publiées à part et les pièces détachées, eaux-fortes, gravures en couleur, lithographies, etc., etc., que de patientes recherches ont permis à l'auteur de découvrir.

Ce traité est exclusivement technique. M. Hédé-Haüy n'a pas cherché à l'égayer d'ornements étrangers. Il aurait pu l'enrichir d'anecdotes, raconter l'histoire et les péripéties de certains exemplaires célèbres, relever dans les ventes les prix les plus caractéristiques. Il s'en est abstenu, ne voulant pas, dit-il, faire double emploi avec le *Guide Cohen* qui fournit, sous ce rapport, pour tous les livres à figures du siècle dernier, des renseignements complets. Il en résulte que la lecture de son ouvrage est un peu aride. Mais c'est une mine où l'on peut puiser abondamment et en toute sûreté.

VI

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE DU BARON JAMES DE ROTHSCHILD, *par M. Emile Picot ; librairie Morgand.*

Septembre 1893.

Le tome III de cette importante publication vient de paraître à la librairie Morgand. Le premier volume avait paru en 1884, le second en 1887. L'ouvrage n'est pas encore complet ; un quatrième volume, nécessité par les accroissements que la bibliothèque de feu M. le baron J. de Rothschild

a reçus dans ces dernières années, est en préparation ; il contiendra des tables, très étendues, qui permettront aux amateurs de retirer de cet immense travail tout le profit qu'ils y doivent trouver.

Notre siècle a vu disperser plus de grandes bibliothèques qu'il n'en a vu former. J'entends par « grandes bibliothèques » celles qui comprennent à la fois toutes les catégories et toutes les classes de livres pouvant intéresser les bibliophiles. Au dix-huitième siècle, un comte d'Hoym et un duc de la Vallière réunissaient ainsi presque tout ce qui méritait de tenter à leur époque un amateur éclairé. D'autres collectionneurs marchaient brillamment sur leurs traces. Les fils continuaient assez habituellement les bibliothèques commencées par les pères. Les vastes hôtels de Paris ou de Versailles, les immenses châteaux de province offraient des espaces propices à l'amoncellement des livres. C'était un luxe princier que les grands seigneurs pouvaient se payer ; ils se donnaient même souvent le luxe d'un bibliothécaire spécial. J'ajoute enfin qu'il y avait moins de livres qu'à présent.

Mais de nos jours, ni les logements, ni les fortunes ne se prêtent à ces développements, ou débordements bibliophiliques. Tenez compte, en outre, que le goût est devenu éclectique et que

chaque année voit éclore des livres en grand nombre : demandez plutôt à la Bibliothèque Nationale ! Le débutant dans la carrière est effrayé à la pensée de ce qu'il faudrait dépenser et amasser pour jeter simplement les bases d'une bibliothèque proprement dite. Il s'écrie, comme le grognard de la garde à Warterloo : « Ils sont trop ! » Et alors chacun se confine dans une spécialité : celui-ci recherchera les éditions originales; celui-là cultivera les livres à figures ; un troisième « ne fera que le moderne » ; un quatrième se tiendra aux reliures historiques... Autant d'efforts intéressants, mais forcément limités et surtout, hélas ! de courte durée : quand les collectionneurs ne se défont pas eux-mêmes de leurs « cabinets », leurs héritiers se chargent de ce soin...

Honneur donc et trois fois honneur aux vaillants qui entreprirent, dans ces conditions ingrates, de fonder des bibliothèques ! L'histoire de la bibliophilie au dix-neuvième siècle se devra de conserver leurs noms. Au premier rang, c'est-à-dire au rang qui lui appartient à tous les titres, elle inscrira le nom glorieux de Monseigneur le duc d'Aumale. Les noms de La Bédoyère, d'Ambroise Firmin-Didot, du comte de Lignerolles, — dont la vente va avoir lieu, — viendront ensuite. Une place particulière sera réservée à feu M. le baron James de Rothschild.

Il mourut prématurément, en 1881, à peine âgé de trente-sept ans ; mais il laissa derrière lui une précieuse bibliothèque, que des continuateurs dignes de lui ne cessent pas d'enrichir. Il y mit beaucoup d'argent, — cela lui était facile, — mais il y mit encore plus de goût et de science vraie que d'argent. La préface si intéressante que M. Émile Picot a placée en tête du catalogue nous montre qu'il y avait en M. de Rothschild, derrière le financier, un érudit consommé, un chercheur passionné, un connaisseur raffiné ; elle nous montre qu'il y avait aussi un homme capable d'inspirer de chaudes amitiés. L'étude même du catalogue atteste, par le choix des livres rassemblés, que les éloges de la préface sont justifiés.

M. de Rothschild avait naturellement des préférences. Il avait surtout étudié et il connaissait à fond nos vieux poètes. On sait qu'il entreprit, pour la « Société des anciens textes », la publication du *Mistère du Viel Testament*. En fait de plaquettes gothiques et de poètes du seizième siècle, il avait réuni une collection qui défie toute comparaison. De ces époques lointaines, il appréciait également les beaux manuscrits, les livres ornés de figures sur bois, les pièces historiques presque introuvables. Il ne recherchait pas moins les éditions originales des grands auteurs du dix-septième siècle ; il les possédait presque toutes en exemplaires de choix.

Les ouvrages à figures du siècle dernier ne l'attiraient peut-être pas au même degré ; et cependant il avait réuni les principaux ; il avait aussi des suites de dessins originaux ; citons seulement, pour ne mentionner que des merveilles, les dessins de Boucher pour le *Molière* de 1734 et ceux de Marillier pour les *Fables* de Dorat. Il ne négligeait même pas, enfin, les éditions originales modernes et contemporaines.

Tout ce qui concernait le livre l'intéressait. Il était un fervent de la reliure ; le grand relieur de notre âge, Trautz-Bauzonnet, l'avait pour client, pour visiteur assidu et pour ami. Chez M. de Rothschild se trouvent sept reliures en mosaïques de l'artiste, sur les 22 qu'il exécuta. Et les reliures anciennes ! M. de Rothschild les goûtait mieux que personne. Elles se pressaient chez lui, les unes s'honorant des marques historiques qu'elles portaient, d'autres se faisant valoir par elles-mêmes, par leur exécution parfaite, par le luxe de leurs décors. Il y avait, et il y a toujours, dans l'hôtel de l'avenue Friedland, deux salons qui sont des musées : dans l'un de ces salons, les reliures modernes, aux ors éclatants, se détachent sur d'anciennes boiseries ; dans l'autre, qui reproduit la bibliothèque de Versailles, les vieilles reliures, aux tons adoucis, ressortent sur un fond blanc.

Le possesseur de ces merveilles consacrait ses heures de loisir à les décrire, en vue d'un catalogue dont il projetait la publication. La mort interrompit son travail; mais l'œuvre a été reprise par M. Émile Picot. Qui pouvait mieux la conduire à bon terme, cette œuvre de science et de patience, que l'auteur de la *Bibliographie Cornélienne* et de tant d'autres traités qui font autorité?

Les volumes maintenant publiés, au nombre de trois, contiennent la description de plus de 2.700 numéros. Les notices descriptives occupent souvent des pages entières, parfois plusieurs pages. Toutes les particularités sont relevées; toutes les indications utiles sont relatées. Je cherche à quel catalogue celui-ci peut être comparé, et je ne trouve que le fameux catalogue de la bibliothèque Spencer, rédigé par Dibdin en six gros volumes, qui parurent de 1814 à 1822; actuellement ces six volumes se vendent trois cents francs et davantage.

Rien n'est négligé ni épargné pour que le catalogue Rothschild soit aussi digne, dans la forme, des suffrages des bibliophiles qu'il l'est par le fond. La collaboration d'un érudit tel que M. Picot et d'un éditeur tel que M. Morgand donne tout ce qu'il était permis d'en attendre.

De très nombreuses reproductions de textes, de gravures, de reliures, effectuées avec le soin que la maison Danel, de Lille, apporte aux travaux de

ce genre, font de ce monument bibliographique une véritable œuvre d'art. Quiconque aime les livres doit avoir sous la main, pour le consulter comme un guide sûr et impeccable, ce bel ouvrage où tant de beaux livres sont analysés.

VII

MANUEL DE L'AMATEUR DE LIVRES PUBLIÉS OU RÉIMPRIMÉS AU XIXe SIÈCLE, *par M. Georges Vicaire*; *libraire Rouquette.*

La nouvelle œuvre que le savant bibliographe M. Georges Vicaire entreprend sous le titre qui précède est immense; elle est plus difficile encore qu'étendue; mais l'utilité en dépassera les difficultés.

Les amateurs de livres anciens possèdent tous les moyens désirables de s'instruire. Sans parler des monographies, ils ont le *Brunet*, ce précieux répertoire où ils n'ont qu'à puiser; ils ont, s'ils cherchent particulièrement les livres à figures du siècle dernier, le *Guide Cohen*... Mais les amateurs de livres modernes et contemporains, ces amateurs qui, de plus en plus, s'appellent Légion, où se renseigneront-ils? Brunet et ses continuateurs, MM. P. Deschamps et G. Brunet,

étaient visiblement des bibliographes épris du vieux, professant pour lui un culte légitime, mais exclusif, dédaignant les choses modernes, si même ils ne les méprisaient pas. D'ailleurs, la dernière édition du *Manuel* de Brunet a paru en 1860-65 ; le *Supplément* fut publié en 1878-80 ; on y chercherait donc vainement des indications sur la production des quinzes dernières années. Or, quelque doive être le jugement de l'avenir sur notre époque, il est certain que ce temps-ci a vu déployer une activité intense et accomplir des efforts considérables, qu'on a cherché dans tous les sens et dans toutes les voies ; à mon avis, on a souvent réussi.

Je sais bien qu'il y a la *Bibliographie* de M. Brivois, un ouvrage excellent qui parut chez Rouquette et Conquet en 1883. Mais, c'est un ouvrage spécial. M. Brivois ne s'est guère occupé — comme le titre en informe les lecteurs, — que des livres à gravures sur bois. Ajoutez que cette *Bibliographie* est totalement épuisée. Donc, à part quelques sentiers frayés, l'amateur de livres du XIXe siècle errait à l'abandon, sans guide, dans des chemins non jalonnés. Il risquait à tout moment de s'y égarer, et les libraires avec lui.

M. Georges Vicaire s'est proposé de venir au secours de ces amateurs en détresse ; il leur tend une main amie, que les libraires saisiront à leur tour. Le rôle qu'il va remplir est celui du pilote

dont l'assistance permet d'éviter les écueils. Notez que bien des navigateurs s'écarteraient de certains parages s'ils ne savaient pouvoir compter sur l'aide des pilotes. Les facilités que M. Georges Vicaire est en train de fournir pour s'orienter et se diriger à travers les livres modernes augmenteront encore le nombre des bibliophiles qui s'adonnent à leur recherche.

Son *Manuel* est disposé, comme le *Brunet*, selon l'ordre alphabétique des noms d'auteurs ou des titres de livres anonymes. Une des plus grosses pierres d'achoppement était le choix à faire, la ligne de démarcation à établir entre les livres dignes d'être décrits pour les bibliophiles et... les autres livres. J'ai sous les yeux, fin décembre 1893, les 150 premières colonnes du premier fascicule ; c'est à peu près la lettre A ; il me semble que le choix a été fait de la façon la plus judicieuse. Je cherche, sans les trouver, quels sont les ouvrages omis qui auraient dû être signalés, quels sont les ouvrages retenus par l'auteur qu'il aurait pu négliger. Il ne fallait rien moins que la vaste érudition de M. G. Vicaire et son goût très sûr pour se mouvoir ainsi au milieu de cette colossale accumulation d'imprimés. Songez donc ! Son cadre comporte l'examen de tous les livres qui ont paru dans des conditions dignes de l'attention des bibliophiles, depuis 1800 jusqu'au 1er janvier 1894.

On se rend compte combien de documents seront par là conservés pour l'avenir et à quel point l'auteur aura travaillé pour l'histoire soit littéraire, soit artistique, de notre âge.

Les descriptions bibliographiques sont sobres, mais complètes, et surtout parfaitement exactes. Elles sont accompagnées de notes sur les prix cotés en librairie ou atteints dans les ventes. Pour ces notes, le concours de MM. Rouquette père et fils, ces libraires entre les mains de qui tant de livres ont passé, a été extrêmement précieux à M. G. Vicaire.

Le texte est imprimé sur deux colonnes, avec l'élégance et la correction qui distinguent les œuvres sorties des presses de M. J. Pigelet, un imprimeur dont il m'est difficile de dire ici, dans ce livre dont l'exécution typographique lui est confiée, tout le bien que je pense et qu'il mérite.

Le tirage est limité à mille exemplaires. C'est assez dire qu'on fera sagement de se précautionner à l'avance et de souscrire dès à présent, sans plus attendre. Étant donnés les services que l'ouvrage est appelé à rendre, il n'est pas douteux que l'édition ne soit promptement enlevée.

CHRONIQUE DU LIVRE

I

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LES VENTES DE 1893 (1)

La campagne de 1893 comptera parmi les plus remplies au point de vue des ventes de livres.

Quel géomètre calculera les mètres cubes de volumes qui ont défilé sous le marteau des commissaires-priseurs? Parmi ces ventes, quelques-unes méritent particulièrement l'attention, tant par leur importance qu'à raison de leur physionomie variée qui provoque des rapprochements et des observations.

(1) Cet article a paru dans la Revue *Le Livre et l'Image*, numéro du 10 avril 1893.

La plus considérable de toutes a été celle de la collection du comte de Mosbourg. Elle comprenait la plupart des livres extraordinaires qui avaient, durant les quinze dernières années, atteint dans les ventes les prix les plus énormes. M. de Mosbourg apprenait-il qu'un livre précieux excitait l'envie de plusieurs amateurs? Vite, il prenait ses mesures pour en demeurer adjudicataire; il savourait le double plaisir de le posséder et d'en avoir privé ses confrères. Le meilleur des hommes est capable de devenir féroce en bibliophilie. Un autre client assidu des ventes était l'excellent M. de Champ-Repus, mais un client d'une espèce différente: celui-ci guettait les occasions avantageuses. Il *misait* sur les « articles » qui lui paraissaient se vendre bon marché. Aussi les exemplaires n'étaient-ils pas toujours de premier choix. Les commissaires-priseurs ne connaissaient guère M. Bouret. Cet amateur ne cherchait que les livres à figures, surtout les livres contemporains. Il se procurait au fur et à mesure de leur publication des exemplaires de grand luxe; il les faisait orner de dessins originaux. Volontiers il suivait les conseils du libraire attitré des « modernes » et des « jeunes », Conquet; et les conseils de Conquet se sont trouvés bons. Comme M. de Fresne eût fait une moue dédaigneuse, à peine tempérée par sa politesse native, s'il avait vu la collection de M.

Bouret ! Notez que M. Bouret eût peut-être laissé échapper d'irrévérencieux bâillements s'il avait été condamné à visiter celle de M. de Fresne. Car le comte de Fresne n'admettait pas que des livres dignes d'intérêt eussent paru postérieurement au XVIIIe siècle ; et même ce n'était pas sans un peu de rougeur au front qu'il faisait au goût ambiant la concession d'ouvrir sa vitrine à quelques productions illustrées du temps de Louis XV. Les poètes de la Renaissance, les classiques du grand siècle, voilà ce qu'il comprenait, voilà ce qu'il aimait d'un amour jaloux et exclusif. Et il ne les voulait que reliés par Trautz-Bauzonnet. L'exclusivisme n'était pas le fait de M. Daniel Héron ; il achetait tout : anciens, modernes, bouquins de quatre sous et exemplaires superbes. Signe particulier : il professait le culte de l'in-folio.

Le hasard a voulu que ces cinq bibliothèques si parfaitement disparates subissent dans le même trimestre, le feu des enchères. Les catalogues ont été rédigés, pour les collections de Mosbourg et de Fresne, par M. Porquet ; pour celle de M. de Champ-Repus, par M. Claudin ; pour celle de M. Bouret, par M. Durel ; enfin pour la collection Daniel Héron; par M. Th. Belin, dont c'était le début comme expert. On pouvait craindre qu'une telle accumulation de livres rares et précieux, jetés à la fois sur le marché, n'eût pour résultat

d'avilir les cours. Eh bien! les cours dans l'ensemble, n'ont pas été avilis. Le produit total de ces cinq ventes a atteint presque le million. Il s'est trouvé des libraires, et derrière eux des amateurs, pour tout absorber. Qui donc parlait du *krach* des beaux livres? Qui donc jetait le cri sinistre: La bibliophilie se meurt! la bibliophilie est morte! Mais je pose en fait qu'à aucun moment ces bibliothèques réunies ne se fussent mieux vendues. A la vérité, certaines catégories de livres ont baissé de valeur; mais la valeur de certaines autres a augmenté, et il y a des catégories entières, — celles qu'avait assemblées M. Bouret notamment, — dont il faut dire non-seulement qu'elles étaient méconnues, mais qu'elles étaient inconnues naguère. La rencontre des cinq ventes qui nous occupent est une occasion rare d'examiner ce qui, dans le domaine bibliophilique, se maintient, ce qui monte, ce qui descend, en un mot quels courants se dessinent, d'où ils viennent, où ils vont... On a fait de savants traités sur les courants sous-marins; on ne se borne pas dans ces traités à constater leur action; on y cherche leurs causes, on y détermine leur direction. Je voudrais faire rapidement une étude de ce genre sur les courants bibliophiliques; je voudrais, si l'expression n'était ridiculement prétentieuse, dégager la philosophie des dernières ventes.

Tout d'abord, les exemplaires de très grand prix, de très haute curiosité, continuent à être vivement disputés. On opposera que la succession de M. de Mosbourg a perdu des sommes qui ne sont pas négligeables sur des livres qu'il avait achetés à des prix variant entre cinq mille et vingt mille francs. Mais je prie de remarquer que souvent c'était son intervention qui avait fait monter ces livres à des prix excessifs et impossibles à maintenir. M. de Mosbourg a manqué à sa propre vente, c'est certain. Prenons le livre sur lequel la perte a été le plus considérable : l'*Entrée de Henri II à Paris*, 1549 (n° 285 du catalogue), magnifique exemplaire sur *papier fort*, dans son vélin blanc primitif, aux armes et au chiffre de J. Aug. de Thou. En 1891, à la vente Destailleur, il avait été adjugé 20.200 francs ; le 7 février dernier, il n'a pas dépassé 13.000 francs. Mais remontez à une époque qui n'est pas antédiluvienne : en 1882, à la vente Beckford, il avait été vendu 11.750 francs. Concluez ! Un des nombreux inconvénients du *surmenage* est de fausser les idées : le jour où il cesse, on est tenté de croire à un effondrement de la valeur ; pas du tout, c'est la valeur réelle qui se retrouve.

C'est comme pour ce bouquin fameux, le *Pastissier français*, édition elzévirienne de 1655, dont le principal mérite, en définitive, est de manquer à la plupart des collections d'elzéviers, tant l'édition

fut salie, gâtée et perdue dans les cuisines avant que ses rares débris ne fussent recueillis dans les cabinets d'amateurs. M. de Champ-Repus en avait un exemplaire qu'il avait payé de gré à gré 5.000 francs, et qui avait été précédemment adjugé 4.500 francs dans la vente Lebeuf de Mongermont, en 1876. L'exemplaire a fait 3.020 francs le 25 janvier dernier. Franchement, n'est-ce pas encore un prix ? C'est comme pour les reliures mosaïques de Trautz-Bauzonnet ; sans doute le prix de 16.100 francs, payé par M. de Mosbourg à la vente Béhague de 1880, pour celle qui recouvrait l'*Eschole de Salerne*, édition elzévirienne de 1651, n'a plus été retrouvé ; mais l'exemplaire ne s'en est pas moins vendu 10.060 francs. De même, à la vente de Fresne, la reliure du même genre qui ornait un petit Coquillard de 1532 a fait monter l'exemplaire au prix de 9.000 francs. Ce sont des sommes, il me semble. Et si les éditions originales du XVIIe siècle ne trouvaient plus d'amateurs, les héritiers de M. de Fresne auraient-ils retiré 5.000 francs de celle des *Contes de Perrault* ? Il est vrai que l'exemplaire était presque unique. J'ai eu l'occasion d'établir les différences qui le distinguent de ceux d'une seconde édition donnée la même année, 1697, par le même libraire, Claude Barbin. Je renvoie, pour l'étude de cette question, à la *Bibliophilie en* 1891-1892, pages 11-12.

Les *provenances* sont aussi recherchées qu'aux meilleurs temps. Prenez le numéro 26 du catalogue Mosbourg : c'est une édition quelconque des *Provinciales* que Mme de Chamillart fit habiller par Boyet, vers 1700, d'une admirable reliure doublée, à ses armes : en 1881, à la vente Ganay, ce bijou avait été vendu 10.000 francs ; il a fait l'autre jour 9.250 francs ; il est maintenant classé dans la si riche vitrine de M. le comte de Sauvage. N° 177 du même catalogue, c'est *Daphnis et Chloé*, 1718, exemplaire du Régent, dans une reliure mosaïque de Padeloup. L'exemplaire est célèbre ; découvert il y a quelque quinze ans, on peut dire qu'il fut *lancé* par M. Quentin-Bauchart, l'érudit et fin bibliophile ; à sa vente de 1881, il atteignit 17.500 francs. Puis une réaction se produisit : « C'est « cher, avait dit un autre bibliophile ; si cher que « ce soit, pourtant, je l'estimerais quelques mille « francs en plus s'il avait pour quelques cent « francs de graisse en moins. » Le mot fit fortune, mais ne fit pas celle du *Daphnis et Chloé*, qui, trois ans après, n'était plus revendu que 10.650 (vente D. C. 1885). Chez M. de Mosbourg, il est remonté à 12.500 francs. Encore et toujours chez M. de Mosbourg, il y avait, nos 268 et 269, deux exemplaires de l'*Histoire des Variations*, édition originale, l'un aux armes de Bossuet lui-même, l'autre aux armes de la « Grande Mademoiselle » ; ils ont été

vendus 5.100 et 5.200 francs, plus cher que M. de Mosbourg ne les avait payés. Je me demande ce que vaudrait, à ce compte, l'incomparable exemplaire que possède M. de Villeneuve, également aux armes de Bossuet, chargé d'annotations de la main de l'auteur et contenant, en forme de tome III, la *Défense* du livre ? Il y avait encore, n° 277, un *Procope* de Maioli ; il a fait 5.300 francs, presque le même prix que chez Firmin-Didot en 1879. Veut-on toute notre pensée ? Il y a sur les *provenances* un engouement parfois excessif. Exemple, le numéro 231 du même catalogue Mosbourg, l'*Origine des Puces*, une plaquette qui a pour elle d'être grivoise, mais qui n'est ni artistique, ni rare. L'exemplaire était aux armes de Mme de Pompadour. Suivez la progression : en 1876, vente Lebeuf de Montgermont, il avait atteint 1.150 francs ; chez M. Quentin-Bauchart, en 1881, 1.410 francs ; l'autre jour, il s'est vendu 2.384 francs ! Et vive le *bibelot* ! Si le bibelot est unique, on ne s'arrête plus, il n'y a plus de limites. La *Guirlande de Julie*, manuscrit de Jarry ; — non pas le spendide manuscrit in-4, orné de fleurs et de guirlandes, qui est chez Mme la duchesse d'Uzès, mais le second, sans ornement, de format in-8, — avait été payé environ 16.000 francs par M. de Mosbourg ; il a trouvé acquéreur à 19.000 !

Les grands livres illustrés du siècle dernier se maintiennent dans les hauts cours. Le *Monument*

du Costume, dont M. de Mosbourg aura joui bien peu temps, car il l'avait acquis l'année dernière à la vente Muller au prix de 10.200 francs, s'est vendu 9000 francs. Chez M. de Champ-Repus, n° 150, un exemplaire, en belle condition mais non pas extraordinaire, des *Chansons de Laborde*, maroquin ancien, a atteint 3.260 francs; jadis, à l'une des premières ventes Quentin-Bauchart, il n'avait valu que 800 francs.

Et les livres illustrés modernes ! La vente Bouret nous a fait assister à leur apothéose. On verra plus loin les prix obtenus dans les trois vacations de cette vente. Nous notons seulement ici que les belles éditions de Jouaust, Conquet, Ferroud, Launette, etc., sont sorties victorieuses et grandies de cette épreuve ; qu'il en a été de même pour les publications de la *Sociétés des Amis des Livres*, qui valent, couramment, aujourd'hui le double et le triple de leurs prix originaires ; enfin, que là où des dessins originaux ont été ajoutés, l'empressement des amateurs devient de la *furia*.

On le voit, des amateurs existent pour tout ce qui est beau, ou intéressant, ou curieux. Dans la vente Héron, un recueil de miniatures persanes a trouvé preneur à 1.000 francs; un recueil de miniatures indiennes, à 1.785. Les bibliophiles de la vieille école auraient passé à côté de ces *numéros*

singuliers sans se détourner ; il y a maintenant des bibliophiles pour se les disputer. Le goût s'est élargi.

En même temps qu'il s'est élargi, le goût s'est épuré.

Ce qui est complètement delaissé, ce qui est tombé à plat, c'est l'exemplaire offrant une tare quelconque, ce qu'on appelle un *cheveu* dans l'argot du métier. On était moins difficile naguère, et cela se comprenait. Tous les bibliophiles, ou presque tous, recherchaient un nombre limité d'ouvrages constamment les mêmes. Un amateur ne jouissait de l'estime de ses confrères et de la sienne propre que s'il possédait sur ses rayons le *Pastissier français* déjà cité, ou le *Molière* de 1666, ou tels et tels autres livres réputés indispensables. De ces livres, il n'existait pas autant d'exemplaires en condition parfaite que d'amateurs. D'où la conséquence que les exemplaires médiocres étaient eux-mêmes d'une défaite certaine. Faute de grives..., on sait la suite du dicton. Salis, rapiécés, en partie refaits au besoin, les exemplaires se vendaient moins cher, mais se vendaient cependant. Les économistes appellent cela : la loi de l'offre et de la demande. On n'en est plus là : la même transformation que pour les ameublements s'est pro-

duite en bibliophilie. Les mobiliers de salon, jadis, étaient uniformes, et il fallait bien, si un fauteuil était moins frais que les autres, le prendre tel qu'il était. Vous voyez maintenant des meubles de toutes paroisses se côtoyer dans un salon ; au moins faut-il que chaque pièce soit parfaite. Il n'y a plus de « livres nécessaires » pour nos collectionneurs ; ce qui est de rigueur à leurs yeux, c'est que les livres soient irréprochables. Dans la liste des prix de la vente Champ-Repus, par exemple, ou de la vente Héron, on s'étonne à première vue de la somme minime inscrite en regard d'ouvrages dont les titres évoquent l'idée d'une valeur considérable : l'explication est là.

Une autre cause, très importante, est venue diminuer la valeur de beaucoup d'exemplaires : la génération qui nous a précédés ne goûtait que les reliures modernes ; nous préférons au contraire que les livres soient dans la reliure de leur temps. Je n'hésite pas à affirmer que nous avons raison.

Ce n'est pas que je refuse à nos prédécesseurs dans la carrière le bénéfice des circonstances atténuantes. Qu'on se reporte à quarante ou soixante ans en arrière : rien de ce qui était vieux, ou presque rien, n'était apprécié. Seul le bibliophile

faisait exception : il aimait les vieux livres ; toutefois, par une sorte de transaction entre son goût et et le mauvais goût régnant, il les habillait de vêtements tout neufs. Oh ! le martyrologe des reliures antiques durant cette période ! Qui dira combien d'actes de vendalisme furent alors perpétrés ! Sans sortir de la collection de Mosbourg, on y trouvait, sous le numéro 103, le seul exemplaire connu de l'édition de 1483 du *Chevalier délibéré* d'Olivier de la Marche : rareté, beauté de l'exemplaire, beauté de l'édition et des figures richement coloriées, tout se réunissait pour en faire un livre de premier ordre. Il s'est d'ailleurs vendu 13.520 francs, au lieu de 16.200 chez le marquis de Ganay. Trautz l'avait revêtu d'une magnifique reliure en maroquin vert, doublé de maroquin rouge, compartiments, arabesques, dorure au pointillé et le reste. Maintenant, allez jusqu'au bout de la notice consacrée à l'exemplaire par le rédacteur du catalogue, M. Porquet, vous apprendrez qu'il appartint au comte d'Hoym, après avoir été chez Colbert ; que chez le comte d'Hoym il était recouvert de veau fauve, à ses armes ; que cette reliure, il y a quelques trente ans, fut *cassée* pour être remplacée par celle qui vient d'être décrite ; qu'on prit soin seulement d'adapter à l'intérieur de la nouvelle reliure l'écusson du comte d'Hoym apposé sur les plats extérieurs de l'ancienne... Eh bien ! c'est là une faute sans nom

qu'aucun amateur contemporain n'aurait commise et qu'aucun n'excuse. Casser une reliure aux armes d'Hoym ! Mais c'est de la sauvagerie ! Même à défaut de l'illustre provenance qui rendait celle-ci sacrée, la plus médiocre couverture, quand elle est ancienne, surtout quand elle date de l'époque du livre, a des mérites et présente un charme que rien ne saurait égaler.

Entre l'extérieur des livres et le dedans, entre la reliure et la littérature, il y a comme un lien mystérieux, comme une répercussion curieuse à observer. La littérature du début de la Renaissance se distingue par le sentiment de la beauté plastique : c'est l'âge où d'admirables artistes, dont les noms sont restés inconnus, exécutaient pour les Grolier, pour les Maioli, chez nous et en Italie, des reliures merveilleuses de goût et d'élégance, dont le Titien ne dédaignait pas, à ce que rapporte la tradition, de fournir les dessins. Puis la France assiste à l'éclosion poétique de la Pléïade : les Eve composent des reliures d'une ornementation exubérante, vraiment accommodée au lyrisme abondant d'un Baïf, au génie d'un Ronsard. Puis Malherbe vient : Corneille fait jouer le *Cid :* Le Gascon orne leurs œuvres de reliures plus régulières, plus sobres déjà, mais encore éblouissantes au regard. Voici le grand siècle : c'est du Seuil, c'est Boyet qui relient le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, les

tragédies de Racine, l'*Art poétique* de Boileau : la décoration est un peu froide, mais combien noble, et correcte, et pure, et de bon aloi ! Au siècle suivant, c'est la décadence : décadence des lettres, décadence de la reliure. Certes, les Padeloup, les Derome, les Le Monnier, et tant d'autres sont d'admirables décorateurs, d'une merveilleuse habileté de main ; rien de plus élégant que leurs dentelles *à l'oiseau* ; c'est joli, c'est chatoyant ; mais le corps d'ouvrage n'a plus la solidité de l'âge précédent. La couture sur nerfs tend à être délaissée ; on se met à *grecquer*. Padeloup fut le François Boucher de son art ; Derome en fut le Fragonard ; leurs reliures sont bien celles qui convenaient aux romans de Voltaire, aux poèmes de Dorat ou de Gentil-Bernard... Je pourrais continuer, et, à propos des Romantiques, parler des reliures « à la cathédrale » ; mais la digression est déjà trop longue ; j'en demande pardon, et je formule ma conclusion : la plus enviable bibliothèque serait celle qui comprendrait non pas une interminable suite de maroquins tout neufs, étincelants de dorures, fussent-ils signés de Trautz, mais tous les grands auteurs dans les reliures de leur temps.

La reliure du temps ! Sans parler des autres avantages, elle a celui d'être par elle-même une garantie d'authenticité. Car il faut bien le dire : principalement dans la classe des éditions origi-

nales classiques, qui furent l'objet d'un engouement poussé si loin, bien des exemplaires ont été artificiellement fabriqués, parfois audacieusement *truqués* durant les quarante dernières années. Des industriels plus ou moins scrupuleux s'étaient adonnés au métier de *faire* des exemplaires. Ils ne s'adressaient pas aux relieurs de premier vol ; en particulier Trautz, soit qu'il fût trop cher pour leur bourse, soit qu'étant déjà absorbé par les grands amateurs ses clients, il leur fermât sa porte, Trautz, dis-je, ne travaillait pas pour eux. Aussi vous remarquerez que, dans la débâcle des reliures exécutées entre 1840 et 1880, celles de Trautz résistent et se maintiennent. Sans doute, leur exécution est supérieure ; mais, en outre, il y a la raison que j'indique. Au contraire, les reliures signées de tels ou tels noms secondaires sont suspectes de couvrir très souvent une marchandise frelatée. On les trouve généralement, je le répète, sur des éditions originales de classiques ; ces exemplaires-là s'effondrent dans les ventes.

Que les jeunes amateurs, que les débutants pour qui j'écris, — n'ayant pas la prétention de rien apprendre à ceux qui sont mes maîtres, — pèsent toutes ces considérations ; mais qu'ils ne soient pas dupes des apparences, qu'ils ne s'imaginent pas que les éditions originales des poètes du XVIe siècle ou des classiques du XVIIe sont devenus des livres indi-

gnes de les attirer. Les prix véritablement abusifs auxquels ces éditions originales avaient été cotées, les avaient détournés de leur recherche. Ils doivent y revenir maintenant que les prix sont redevenus raisonnables. Ils choisiront soigneusement les exemplaires ; ils tiendront le plus grand compte de la *condition ;* mais ils se souviendront qu'il n'y a pas de vraie bibliothèque là où ne sont pas, à une place d'honneur, les principales, au moins, de ces œuvres capitales, éternellement belles et jeunes, orgueil des siècles passés et gloire des lettres françaises.

II

Vente Marigues de Champ-Repus.

24 et 25 janvier 1893.

Le catalogue de la bibliothèque de feu M. Marigues de Champs-Repus comprenait trois cents articles ; c'était une intéressante collection, composée d'une façon qui indiquait par elle-même la date de sa formation. Eclectique, M. de Champ-Repus l'était ; le savant libraire M. Claudin, qui a fait sa vente, l'affirme dans la préface placée en tête du catalogue. Il n'avait pas toujours été éclectique ; il

avait débuté par le culte exclusif de l'elzévier... Mais ensuite son goût s'était élargi. Il parlait volontiers de sa « seconde manière » ; de bonne foi, il se croyait revenu de tous les préjugés ; il s'imaginait aimer tous les livres dignes d'intérêt. Or, notez que sa collection ne comprenait pas un seul volume de l'époque romantique ; que, si elle renfermait deux ou trois spécimens des belles publications illustrées de notre époque, c'était tout ; qu'à peine y relevait-on quelques *provenances*, c'est-à-dire des ouvrages à reliures ou à particularités historiques...

Que voulez-vous ? M. de Champ-Repus était essentiellement le bibliophile de la période comprise entre 1870 et 1880. Période féconde, en somme, et qui réhabilita nombre de genres inconnus ou mal connus auparavant. M. de Champ-Repus rechercha avec ardeur les impressions gothiques, les livres à gravures sur bois, les poètes du seizième siècle, les éditions originales des classiques du dix-septième, les livres à figures du siècle dernier... Jusqu'en 1880 on ne soupçonnait guère autre chose, on dédaignait le surplus, et l'amateur qui cultivait à la fois ces diverses séries passait pour être universel.

M. de Champ-Repus possédait plusieurs très beaux livres. Tous les exemplaires de sa bibliothèque n'étaient pas d'une qualité également supérieure. Le catalogue rédigé par M. Claudin indiquait les défectuosités d'une façon très cons-

ciencieuse. Les adjudications les plus intéressantes ont été les suivantes :

N° 8. — *Heures de Toul,* imprimées par Simon Vostre vers 1515; sur vélin : 896 francs.

N° 9. — *Heures de Notre-Dame,* de Pierre Gringore, vers 1526; petit in-4 gothique, maroquin rouge (Duru): 375 francs. Cet exemplaire contenait la curieuse figure du « Couronnement d'épines » où, d'après M. Picot, Gringore se serait représenté lui-même subissant les avanies des acteurs italiens que François Ier avait attirés en France et qui jouissaient de toute la faveur de la cour.

N° 39. — *Ars Moriendi,* édition de Nuremberg, vers 1504 : 581 francs.

N° 50. — *Le Pastissier Français,* Louis et Daniel Elzevier, Amsterdam, 1655; belle reliure doublée de Trautz-Bauzonnet : 3.020 francs. La question de savoir comment se comporterait, au feu des enchères, ce petit livre excitait vivement la curiosité. L'exemplaire avait déjà figuré à la vente Lebeuf de Montgermont, en 1876; il avait trouvé alors acquéreur au prix de 4.550 francs. M. de Champ-Repus ne l'avait acquis qu'un peu plus tard et il l'avait, paraît-il, payé à l'amiable encore plus cher. Était-ce raisonnable de faire monter à de tels prix un volume qui ne présente par lui-même ni valeur, ni intérêt? Non, certes. Aussi, une réaction inévitable s'est produite. Il ne manquait pas de gens pour annoncer, la veille de la vente, que l'exemplaire Champ-Repus s'effondrerait misérablement. Cette prédiction, cependant, a été démentie. 3.020 francs, c'est encore un prix, c'est même un fort joli prix.

N° 79. — *Le Romant de la Rose,* vers 1500; in-4 gothique, reliure en maroquin doublé de Trautz : 355 francs.

N° 82. — *Les Œuvres d'Alain Chartier,* 1529; mar. olive doublé de mar. rouge, belle reliure de Bauzonnet : 205 francs. L'exemplaire provenait de la bibliothèque Firmin-Didot, où il avait été vendu, en 1879, 520 francs.

N° 83. — *Le Grand Testament Villon et le Petit,* imprimé par Pierre Le Caron, vers 1490; édition très rare : 730 francs.

N° 84. — *Les Œuvres de Villon,* Galliot du Pré, 1532; exemplaire défectueux : 465 francs.

N° 86. — *Le Séjour d'honneur,* par Octavien de Saint-Gelais, 1519; in-8 gothique, reliure de Thouvenin *à la fanfare* : 403 francs. — Cet exemplaire avait été vendu 265 francs chez M. de Lacarelle en 1888. Qu'on nous permette ici une digression : d'où vient l'expression de *reliure à la fanfare?* Charles Nodier nous l'apprend dans la note suivante de sa *Description raisonnée d'une jolie collection de livres,* précisément à l'occasion du présent exemplaire qui lui appartint et qui porte son écusson sur les plats : « La reliure de ce *Séjour d'Honneur* fut exécutée par Thouvenin en 1819 dans un genre de dorure et d'ornementation appelé *à la fanfare,* et il est peut-être bon de dire une fois que cette qualification n'est pas l'objet d'un simple caprice. Enchanté de l'heureuse réussite de cette reliure, une des meilleures que Thouvenin ait faites pour moi, il me prit fantaisie d'en avoir des copies sur quelques livres de format différent. De ce nombre, se trouve un volume facétieux et fort rare intitulé : *Fanfares et Courvées abbadesques des Roule-Bontemps de la Basse-Coquaigne,* qui, malheureusement, ne fait plus et pro-

bablement ne fera jamais partie de ma bibliothèque. Je jouis quelques mois de ce nouveau bijou et puis je me décidai à le vendre avec une grande partie de mes livres, pour me procurer le seul moyen possible d'en acheter d'autres. Son apparition dans la salle des ventes produisit plus d'effet que je me l'étais promis moi-même, et le somptueux bouquin tiré de la foule par la magnificence de son habit, comme tant de parvenus célèbres, s'éleva, du modeste maximum de vingt francs qu'il avait à grand peine atteint jusque-là, au prix énorme de cinq cents francs, qu'il n'atteindrait sans doute plus. C'est donc du livre des *Fanfares* que procède le nom de la dorure *à la fanfare*, dont il est fait aujourd'hui très honorable mention dans les catalogues. »

N° 97. — *Les Œuvres de Coquillart*, édition de 1533; reliure en maroquin doublé de Capé : 325 francs.

N° 99. — *Les Marguerites de la Marguerite*, 1547; exemplaire avec des raccommodages relié en deux volumes par Duru : 420 francs.

N° 112. — *Les Œuvres poëtiques de Pontus de Tyard*, 1573; exemplaire médiocre, relié par Thibaron-Joly : 305 francs.

N° 114. — *Œuvres de Baïf*, 1572 et 1573; 4 vol., reliure de Lortic : 350 francs.

N° 115. — *La Fresnaye Vauquelin*, seconde édition datée de 1612; exemplaire avec des défauts, 450 francs.

N° 141. — *Les Fables de La Fontaine*, édition originale de 1668; in-4 : 490 francs. Le même exemplaire avait été adjugé 515 francs chez M. de Lacarélle, en 1888.

N° 148. — Les *Baisers*, de Dorat, reliure de Lortic : 705 francs.

N° 149. — *Les Fables*, de Dorat, 1773; gr. papier, exemplaire non rogné, mais médiocre : 615 francs. Avait été adjugé en 1879, à la vente Desbarreaux-Bernard, 1.150 francs.

N° 150. — Les *Chansons de Laborde;* exemplaire en vieux maroquin aux armes de d'Espagnac : 3.200 francs. (vendu 1.200 francs chez M. Quentin-Bauchart, en 1872.)

N° 166. — Le *Théâtre de Pierre et Thomas Corneille*, édition elzévirienne en 10 volumes; reliure en maroquin doublé de Cuzin : 1.120 francs. Le même exemplaire avait été coté 3.000 francs en 1887, dans le catalogue de M. E. Paillet.

N° 168. — *Les Œuvres de Molière*, édition de 1666; 2 vol., état défectueux, reliure de Chambolle : 835 francs.

N° 181. — *Les Œuvres de Régnard*, 1707; 2 vol. in-12, belle reliure en maroquin doublé, de Thibaron-Joly : 300 francs.

N° 185. — *Daphnis et Chloé*, 1718; édition dite du Régent, maroquin ancien : 425 francs.

N° 192. — *Le Songe de Poliphile*, première édition italienne, 1499; avec des feuillets refaits : 530 francs.

N° 194. — *Œuvres de Rabelais*, Amsterdam, 1741; 3 volumes en reliure ancienne, maroquin, très ordinaire : 400 francs.

N° 206. — *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, édition de 1753; 2 vol. in-12, reliés en maroquin doublé par Cuzin : 335 francs. L'exemplaire était joli, seulement les gravures, mal coupées, n'avaient pas de marge dans le haut.

N° 210. — *Le Paysan perverti*, de Rétif de la Bretonne, 1776; en maroquin ancien : 650 francs.

N° 211. — *Chronique du règne de Charles IX*, par

259246B

Prosper Mérimée. Paris, 1876; édition de la Société des Amis des Livres : 550 francs.

N° 215. — *Le Décaméron de Boccace*, édition de 1757-61; cinq volumes, en maroquin ancien, exemplaire très médiocre : 380 francs.

N° 219. — *L'Heptaméron*, édition de Berne, 1780; 3 vol. in-8, reliure de Capé : 420 francs.

N° 227. — *Les Contes de La Fontaine*, édition dite des Fermiers-Généraux; 2 vol. in-8, en maroquin ancien, état médiocre : 610 francs.

N° 280. — *Sacre et Couronnement de Louis XVI*, 1777; exemplaire en grand papier, reliure de l'époque en maroquin, aux armes de France : 370 francs.

III

Vente de Mosbourg

(6-10 février 1893.)

La vente de feu M. le comte de Mosbourg a été un évènement bibliophilique. Le catalogue, rédigé par M. Porquet, ne comprenait que 350 numéros; mais on y trouvait réunis la plupart des livres exceptionnels qui avaient attiré l'attention dans les ventes principales des quinze dernières années.

Il ne semble pas que M. le comte de Mosbourg, en formant cette petite et précieuse collection, eût suivi un plan arrêté. Il juxtaposait des merveilles sur les rayons de son cabinet, achetant

au hasard des occasions... les plus chères. D'où le caractère visiblement hétérogène du catalogue, qui ne renfermait pas de séries et qui contenait des articles extraordinaires.

De 1877, époque de la vente Turner, jusqu'en 1892, année de sa mort, M. de Mosbourg fut un fidèle de l'hôtel Drouot. Ce n'est pas sans une certaine mélancolie que nous avons bien des fois admiré ses livres, qui sont restés pendant plusieurs mois exposés à la librairie Porquet, livres splendides, dignes des grands musées et des collections royales. Un bibliophile opulent les avait assemblés; et les voici de nouveau dispersés, ils ne se rejoindront plus.

J'espère qu'on me saura gré, vu l'importance de cette vente, de donner la liste complète des prix d'adjudication notables, c'est-à-dire de tous les prix, sans exception, qui ont dépassé 500 francs, et, au-dessous de ce chiffre, de tous ceux qui peuvent présenter un intérêt et suggérer des réflexions.

N° 4. — *La Sainte Bible*, édition de 1789, an XII; 12 volumes in-4, figures de Marillier, exemplaire avec les figures avant la lettre : 610 francs.

N° 14. — *Les Prières du Salut* pour la Chapelle du Roi, par Prévost; manuscrit sur vélin, dédié à la reine Marie Leckzinska et portant ses armes, dans une reliure ancienne en maroquin : 3.020 francs.

N° 15. — *Heures de Notre-Dame*, 1584; reliure exécutée pour le roi Henri III : 515 francs.

N° 16. — *Preces Piæ;* manuscrit du XV° siècle, sur vélin, orné de 13 miniatures : 2.100 francs.

N° 17. — *D. Hierongmi Stridoniensis epistolæ*, 1588; charmante reliure aux armes de Marguerite de Valois: 2.050 francs.

N° 19. — *Les Confessions de saint Augustin,* édition elzévirienne de 1675; en maroquin ancien, aux insignes de Longepierre, 2.600 francs. L'exemplaire avait été vendu 4.100 francs chez M. de Lacarelle en 1888.

N° 21. — *Sentences...tirées des œuvres de saint Augustin*, 1677; en maroquin ancien, aux armes de la duchesse de Lesdiguières : 580 francs.

N° 22. — *Le Catéchisme,* de Louis de Grenade, traduction de Girard, 1665; 4 vol. in-8, aux armes de Mme de Montespan : 2.000 francs.

N° 23. — *Instruction du Chrétien,* par Richelieu, évêque de Luçon, suivi de plusieurs autres ouvrages du même; exemplaire aux armes du cardinal de Richelieu : 1.525 francs.

N° 24. — *Sermons de Bourdaloue,* 1707-1734; 16 vol. in-8, reliure de Padeloup aux insignes de Longepierre : 3.600 francs (vente de Ganay, 6.000 francs).

N° 25. — *Les Provinciales,* édition elzévirienne de 1657; reliure doublée de Bauzonnet-Trautz : 200 francs. L'exemplaire avait été vendu 1.000 francs chez Benzon, puis 800 francs à la vente Portalis de 1878.

N° 26. — *Les Provinciales,* 1700; 2 vol. in-12, dans une admirable reliure de Boyet, doublée, aux armes de Mme de Chamillart : 9.250 francs. Ce chef-d'œuvre de reliure avait été vendu 10.000 francs en 1882 (vente Ganay); il fait maintenant partie de la précieuse collection de M. le Comte de Sauvage.

N° 27. — *Instruction sur les Etats d'Oraison,* par Bossuet, 1697, édition originale; maroquin ancien aux armes de Bossuet, avec un autographe de l'auteur, 820 francs. (Vente Didot 1882, 1.320 francs).

N° 28. — *Divers écrits,* etc., par Bossuet, 1698, édition originale; maroquin ancien aux armes de la Duchesse de Bourgogne : 700 francs.

N° 29. - *La Manière de prier,* 1603; maroquin ancien aux armes de Mme de Maintenon : 510 francs.

N° 38. — *Constitution des 13 Etats-Unis en Amérique,* 1783; in-4, aux armes du Dauphin : 1.255 francs.

N° 39. — Cicéron *De officiis,* édition elzévirienne de 1642; dans une reliure doublée de Padeloup aux armes du Comte d'Hoym : 3.450 francs. (Vendu 4.000 francs chez M. de Lacarelle).

N° 40. — *Ciceronis... Epistolæ,* 1532; reliure doublée de Padeloup, signée, aux armes du Comte d'Hoym : 820 francs.

N° 58. — *Suite d'Estampes,* gravées par Mme de Pompadour; maroquin ancien : 599 francs.

N° 59. — *Monument du Costume,* 1774-77-83; les trois suites complètes des figures de Moreau-le-Jeune et Freudeberg : 9.000 francs. L'exemplaire avait été vendu 10.200 francs en 1891, vente Muller.

N° 60. — Un exemplaire de la seconde des suites ci-dessus : 725 francs.

N° 62. — *L'instruction du Roy,* de Pluvinel, 1625; 1 vol. in-folio, maroquin ancien : 3.850 fr.

N° 63. — *Le Roy Modus,* 1560; maroquin doublé de Trautz : 700 francs. L'exemplaire avait appartenu à M. Quentin-Bauchart; il fut adjugé lors de sa vente de 1881, 4.000 francs. Trois ans plus tard, à la vente Delbergue-Cormont, il n'atteignit plus que 1.475 francs.

N° 64. — *La Chasse Royale*, 1625; belle reliure ancienne de Derome : 6.950 francs. (Vendu 13.282 francs chez le Comte de Béhague.)

N° 70. — *Anacreontis carmina*, Paris, 1639, édition donnée par le célèbre abbé de la Trappe, de Rancé, à l'âge de 12 ans, puis supprimée par l'éditeur lui-même; exemplaire dans une superbe reliure de Le Gascon, un des trois que l'on connaisse ainsi reliés : 2.715 francs. (Vente Desbarreaux-Bernard, 1879, 2.530 fr.)

N° 80. — *Les Poësies d'Horace*, 1750, 2 vol. in-12; édition très ordinaire, mais reliure ancienne maroquin, aux armes de Mme de Pompadour : 580 francs. L'exemplaire avait été vendu 605 francs chez Firmin-Didot, en 1879.

N° 91. — *Pontani opera*, édition aldine de 1518; maroquin brun avec filets et compartiments; précieux exemplaire de Grolier, portant son nom et sa devise : 4.250 francs. L'exemplaire s'était vendu 5.000 francs à la vente Techener (1887), puis 6.500 francs à la vente Franchetti (1890).

N° 98. — *L'Eschole de Salerne*, édition elzévirienne de 1651 : 10.000 francs. C'est l'exemplaire absolument broché, qui, à raison de la reliure mosaïque de Trautz-Bauzonnet, avait atteint à la vente Béhague, en 1880, le prix énorme de 16.100 francs.

N° 99. — Même ouvrage, même édition ; belle reliure en maroquin doublé de Trautz : 1.010 francs. Cet exemplaire, mesurant 133mm, avait été vendu 3.000 fr. à la vente du Comte d'Es..., le 12 février 1881.

N° 101. — *Les Œuvres d'Alain Chartier*, édition de 1529; l'exemplaire ne mesurait en hauteur que 133 millimètres, mais il était orné d'une riche reliure doublée de Trautz : 725 francs.

N° 102. — *Les poésies de Guillaume Coquillart*, édition de Coustelier, 1723. L'édition n'a par elle-même qu'une valeur minime, mais l'exemplaire était en maroquin ancien, aux armes de la comtesse du Barry; aussi a-t-il trouvé acquéreur à 1.395 francs.

N° 103. — *Le Chevalier délibéré*, d'Olivier de la Marche. Ce livre était un des plus précieux de la vente. En état de conservation parfaite, il est le seul exemplaire, connu jusqu'à présent, de l'édition de 1483, imprimée à Gouda, en Hollande, comme l'établit l'intéressante note du catalogue. L'exemplaire avait appartenu à Colbert et au comte d'Hoym, qui l'avait fait relier en veau fauve à ses armes. Dire qu'on a fait casser cette reliure historique pour la remplacer par une très belle, j'y consens, signée de Trautz-Bauzonnet, je le sais, mais moderne ! Ce livre s'est vendu 13.520 francs. Il avait été adjugé 16.200 francs à la vente de M. de Ganay, en 1881.

N° 105. — *Les Œuvres de Clément Marot*, édition de 1700, qu'on joint aux elzéviers; 2 vol. in-12: 2.600 francs, à raison de la très jolie reliure ancienne, doublée, qui l'orne. Le prix de cet exemplaire avait été de 3.120 francs à la vente Béhague.

N° 107. — *Les Marguerites de la Marguerite;* exemplaire très pur de l'édition de 1547, dans une belle reliure de Trautz, doublée: 1.200 francs. Exemplaire adjugé 4.450 francs à la vente du comte d'Es... le 12 février 1881.

N° 110. — *Les Odes d'Olivier de Magny*, 1559; excellent poète, excellente édition, superbe exemplaire en vieux maroquin. Cependant il ne s'est vendu que 735 francs. C'est un exemple de ce que perdent les livres à passer trop souvent et en quelque sorte à

rouler dans les ventes. Celui-ci affrontait pour la quatrième fois depuis peu de temps le feu des enchères. Après avoir atteint 1.400 francs à la vente Ganay en 1881, il était tombé à 1.115 francs à la vente Lacarelle de 1888, puis à 610 francs à la vente Franchetti en 1890.

N° 111. — *Les Diverses Poésies du Sieur de la Fresnaye-Vauquelin,* 1612; reliure de Trautz : 1.000 francs. Les réflexions que nous avons faites au sujet du numéro précédent s'appliquent à celui-ci. L'exemplaire avait été vendu 3.600 francs chez M. Quentin-Bauchart, puis 1.480 francs chez M. Delbergue-Cormont. N'empêche que 1.000 francs, c'est encore un prix pour cette édition de 1612, qui n'est que la seconde des œuvres de ce poète.

N° 114. — *La Guirlande de Julie.* Un des deux manuscrits calligraphiés par N. Jarry, en 1641, pour Mlle de Rambouillet. L'autre, incomparablement plus beau, appartient à Mme la duchesse d'Uzès : c'est un trésor inestimable. Celui-ci, dépourvu de tout ornement, mais présentant, lui aussi, le caractère d'une relique historique et décoré d'une belle reliure de Le Gascon, avait été acquis environ 15.000 francs à la vente de M. le Marquis de Sainte-Maure-Montausier ; il s'est vendu 19.000 francs.

N° 117. — *La Muse historique,* de Loret, in-4, 1656; reliure ancienne aux armes de Mazarin : 1.205 francs.

N° 118. — *Fables de La Fontaine,* édition originale de 1668, in-4 ; reliure de Trautz : 550 francs. L'exemplaire avait été vendu 2.045 francs, à la vente Silvestre de Sacy en 1879 ; c'était trop. Nous trouvons que le prix actuel, étant données l'importance et la rareté du livre, est trop faible.

N° 119. — *Fables de La Fontaine,* 1678-94, édition originale complète en cinq volumes; splendide exemplaire dans une merveilleuse reliure ancienne de Boyet en maroquin ancien : 10.000 francs. (Vendu 11.950 francs à la vente Turner).

N° 121. — *Fables de La Fontaine,* édition de 1755-59, fig. d'Oudry; 4 vol. in-folio, grand papier de Hollande, reliure ancienne en maroquin aux armes de la comtesse de Montessuy : 7.500 francs. Provenait de la collection Paillet, où il avait été coté 10.000 francs ; avait ensuite passé à la vente Muller, où il fut vendu 6.600 francs.

N° 125. — *Contes de La Fontaine;* 2 vol. in-12, 1762, édition dite des *Fermiers Généraux,* mar. ancien avec dentelles ; 3.000 francs. Cet exemplaire avait été vendu 4.700 francs chez le marquis de Ganay.

N° 126. — *Même ouvrage,* dans la reliure dite *de présent,* dont les ornements furent dessinés par Gravelot : 1.825 francs.

N° 134. — *La Pucelle d'Orléans,* édition de 1774 ; précieux exemplaire en vieux maroquin contenant la suite des 21 dessins originaux de Gravelot : 6.500 francs.

N° 138. — *Les Baisers,* de Dorat ; très bel exemplaire, très belles épreuves, dans un maroquin rouge ancien : 1.775 francs.

N° 139. — Même ouvrage, moins grand de marges (217mm au lieu de 231), dans une reliure plus curieuse que jolie des premières années de notre siècle, signée *Lefebvre :* 805 francs.

N° 140. — *Fables de Dorat;* exemplaire médiocre en maroquin ancien : 1,000 francs.

N° 144. — *Chansons de Laborde;* bel exemplaire avec le portrait, relié en quatre volumes maroquin rouge

ancien, 225mm: 3.910 francs. L'exemplaire avait été vendu 6.400 francs à la vente Em. Martin, en 1877.

N° 145. — *Les Fêtes publiques*, sur l'avènement de Louis XVI, Almanach chantant, suivi de diverses autres pièces; 1 vol. in-18, mar. rouge ancien, aux armes de Marie-Antoinette : 1.200 francs.

N° 148. — *Orlando Furioso*, édition de Birmingham, 1773; 4 vol. in-8, dans une belle reliure de Padeloup, signée, en mar. vert ; 2.500 francs.

N° 160. — *Œuvres de P. et T. Corneille*, édition de 1664-66; 4 vol. in-8, rel. de Trautz : 520 francs.

N° 163. — *Œuvres de Molière*, édition de 1739; 8 vol. in-12, exemplaire en grand papier de la bibliothèque Lamoignon, dans une jolie reliure ancienne d'Engnerran, le relieur attitré de cette importante bibliothèque : 1.605 francs.

N° 164. — *Œuvres de Molière*, édition de 1741, recherchée pour ses figures; 4 vol. in-12, reliure ancienne en maroquin : 510 francs. Cet exemplaire avait été vendu 1.000 francs à la vente Béhague.

N° 166. — *Œuvres de Molière*, édition dite de Bret, 1773; 6 vol. in-8, en maroquin ancien, reliure très fraîche : 1.510 francs.

N° 167. — *Œuvres de Molière*, édition Desoer, 1819-25; 9 vol. in-8, grand papier vélin, avec la seconde suite de Moreau, épreuves avant la lettre et eaux-fortes : 565 francs.

N° 168. — *Les Plaisirs de l'Isle Enchantée*, et autres pièces, 1673-79; 1 vol in-folio, maroquin ancien, aux armes de Louis XIV : 1.300 francs.

N° 169. — *Œuvres de Racine*, 1676, 2 vol., in-12; *Esther* et *Athalie*, éditions originales, in-12; ensemble 2 vol., mar. rouge doublé de mar. bleu (Trautz-Bauzonnet) :

670 francs. L'exemplaire n'était pas très grand de marge (158mm). Tel qu'il était, il se fût vendu le double il y a quelques années.

N° 174. — *Théâtre des Petits appartements,* 1747-1750; 4 vol. in-8, en maroquin ancien, livre très rare : 1.500 francs.

N° 177. — *Les Amours de Daphnis et Chloé,* 1718; édition dite du Régent, exemplaire du Régent, à ses armes, dans une reliure mosaïque de Padeloup : 12.500 francs. Nous racontons plus haut (page 85) l'histoire de cet exemplaire célèbre.

N° 178. — Même ouvrage, même édition ; bel exemplaire dans une très jolie et très fraîche reliure en maroquin rouge, larges dentelles, avec attributs : 1.900 francs.

N° 181. — *Les Amours de Psyché et Cupidon,* par la Fontaine, 1669; 1 vol. in-8, édition originale. L'exemplaire a atteint, grâce à la superbe reliure mosaïque à répétition de Thibaron Joly qui l'ornait, le prix de 2.800 francs.

N° 186. — *Le Temple de Gnide,* édition de 1772; épreuves avant les numéros, superbe exemplaire du tirage in-8, dans une belle et fraîche reliure ancienne en maroquin, sur laquelle malheureusement des armes modernes (celles du duc de Choiseul-Praslin) avaient été ajoutées : 1.520 francs.

N° 187. — *La Plaisante et joyeuse histoire du grand géant Gargantua,* édition Dolet de 1542. Dans le même volume, *Pantagruel,* édition de 1542, et le *Tiers Livre,* 1547 ; vélin blanc ; réunion des trois premiers livres, en éditions très rares, du roman de Rabelais : 8.020 fr. Ce livre précieux avait figuré à la vente Techener de 1887 ; il y avait été adjugé 14.100 francs.

N° 188. — *Œuvres de Rabelais*, édition elzévirienne de 1663; 2 vol. in-12, jolie reliure ancienne en maroquin doublé : 1.000 francs. L'exemplaire n'avait que 127mm de hauteur.

N° 189. — Même ouvrage, même édition; exemplaire mesurant 135mm; reliure de Trautz-Bauzonnet en maroquin doublé : 450 francs. Il s'était vendu 1.700 fr. en 1881, à la vente Ganay. C'est un exemple de la dépréciation des reliures modernes.

N° 193. — *La Princesse de Clèves*, édition originale de 1678, avec la critique; 4 vol., en maroquin ancien : 1.780 francs. L'exemplaire avait été payé 2.200 fr.

N° 194. — Même ouvrage, même édition, dans une reliure de Trautz : 285 francs, au lieu de 1.310 francs chez Sylvestre de Sacy, 1879.

N° 197. — *Mémoires de Grammont*, édition de Londres, 1792; reliure de Thouvenin : 520 francs. L'exemplaire avait été vendu 375 francs chez Sylvestre de Sacy, en 1879.

N° 202. — *Manon Lescaut*, édition de 1797; figures de Lefèvre avant la lettre et eaux-fortes, reliure de Trautz : 1.200 francs. L'exemplaire avait atteint le prix excessif de 4.450 francs à la vente Quentin-Bauchart de 1881.

N° 204. — *Les liaisons dangereuses*, 1796; 2 vol. in-8, exemplaire sur papier vélin, épreuves avant la lettre, reliure de Bozérian : 1.350 francs.

N° 205. — *Les amours de Faublas*, édition de l'an VI; 4 vol. in-8, épreuves avant la lettre, avec des planches doubles offrant des variantes : 1.300 francs au lieu de 3.750 francs à la vente Turner.

N° 212. — *L'Heptaméron*, édition de Berne de 1780-81;

3 vol. in-8, belles épreuves des figures avec quelques eaux-fortes, reliure de Trautz : 505 francs.

N° 213. — *Contes Moraux,* de Marmontel, 1765; 3 vol. in-8, maroquin ancien : 805 francs.

N° 214. — *Le Décaméron,* de Boccace, édition de 1757-61; 5 vol. in-8, belle reliure en maroquin ancien, belles épreuves : 1.195 francs.

N° 215. — Même ouvrage, même édition, texte français, maroquin ancien : 705 francs.

N° 216. — *Le songe de Poliphile,* édition princeps de ce superbe livre donnée à Venise par Alde Manuce en 1499; in-folio, superbe reliure de l'époque : 10.020 francs. L'exemplaire venait de la vente Gosford, 1884, où il avait été vendu 14.800 francs.

N° 217. — Même ouvrage; tradnction française de 1554, relié en veau par Thouvenin, aux armes de la duchesse de Berry, exemplaire médiocre : 325 francs, (au lieu de 935 francs à la vente Firmin-Didot en 1882).

N° 221. — *Don Quichotte,* Paris, 1734 ; 6 vol. in-12, reliure ancienne en maroquin, belles épreuves des figures de Folkéma : 750 francs.

N° 231. — *L'Origine des Puces,* 1759; plaquette gravée, maroquin rouge ancien aux armes de Mme de Pompadour : 2.384 francs. Nous renvoyons à ce qui a été dit plus haut (page 86) sur le prix vraiment excessif de ce livre qui avait été vendu 1.150 francs en 1876 (vente Lebeuf de Montgermont), puis 1.410 francs à la vente Quentin-Bauchart de 1881.

N° 232. — *L'Ecole des Amants,* 1700 : 585 francs. Ce petit livre sans intérêt était, lui aussi, dans une jolie reliure ancienne aux armes de Mme de Pompadour.

N° 239. — *Giordano Bruno,* etc., 1538; exemplaire orné d'une admirable reliure mosaïque de Padeloup :

7.100 francs. Ce volume avait fait partie des collections Girardot de Préfond et Mac-Carthy. En 1888, à la vente Laroche-Lacarelle, il avait été vendu 6.000 francs, puis 8.120 francs à la vente Franchetti, en 1890.

N° 239. — *Les divers et mémorables Propos,* etc., par Gilles Corrozet, Lyon, 1558; petit in-16, reliure en maroquin bleu aux armes de Louis XIII et d'Anne d'Autriche : 2.850 francs. Cet exemplaire provenait de la vente Ganay (1881) où il fut vendu 2.770 francs.

N° 247. — *Œuvres de Voltaire,* 1785-89, édition dite de Kehl; 70 vol. in-8, exemplaire en grand papier vélin, reliure de Bradel, épreuves avant la lettre : 1.600 francs.

N° 261. — *Discours sur l'Histoire Universelle,* de Bossuet, 1681; exemplaire en grand papier, maroquin rouge aux armes du Prince Eugène de Savoie : 1.380 francs. Ce livre avait atteint à la vente Roger de Nord, en 1881, le prix de 2.180 francs. Pourquoi cette différence avec l'exemplaire aux armes de Le Tellier, pour ne citer que celui-là, vendu plus de 5.000 francs chez Turner en 1877 ? C'est que les premiers feuillets du présent exemplaire étaient déshonorés par une tache d'huile. On pouvait du moins penser qu'à la vente Mosbourg le prix de la vente Roger (du Nord) serait retrouvé. Mais un incident se produisit au cours de la vacation : des amateurs crurent comprendre que la tache avait été faite depuis la vente Roger. Seul, un amateur qui avait examiné de près le livre et qui s'était rendu compte que la tache remontait au siècle dernier, ne se découragea pas. Sachant que M. Vigna fils possède, depuis quelque temps, des moyens nouveaux pour combattre l'huile, il poussa l'exemplaire. Sa confiance n'a pas été trompée. M. Vigua s'est mis à l'œuvre. Il n'a pas eu besoin d'enlever

les feuillets : la tache, fort heureusement, ne s'étendait pas jusque dans les fonds. Toute la question était de savoir s'il serait possible, non pas de faire partir l'huile, mais de l'expulser sans altérer le texte imprimé. Des essais prudemment conduits démontrèrent que c'était possible, grâce à la qualité supérieure des encres employées par les imprimeurs français du XVIIe siècle. J'ai assisté à l'opération chez M. Vigna, ou plutôt à une des opérations, car il fallut s'y reprendre à plusieurs fois : sous l'action d'acides, on voyait l'huile se déposer sur un papier buvard placé en dessous des feuillets, sans que la teinte des caractères fût aucunement affaiblie. Actuellement, l'exemplaire est en parfait état, et c'est un des plus beaux, à tous égards, de ce grand livre si recherché des bibliophiles, et si digne de l'être, en condition exceptionnelle. Je relate le fait dans le double but de rendre à l'habileté de M. Vigna la justice qui lui est due et d'apprendre aux amateurs quelles ressources peut offrir, pour le nettoyage des livres, la chimie moderne. Il y a quelques années, ce résultat n'aurait pas pu être obtenu.

N° 265. — *Histoire du Clergé séculier et régulier,* Amsterdam, 1776 ; 4 vol. in-8, exemplaire en grand papier, dans une reliure maroquin rouge de Derome le jeune : 5.200 francs.

N° 266. — *Histoire des Ordres Monastiques,* 1721 ; 8 vol. in-4, exemplaire relié en maroquin ancien, avec les figures coloriées : 1.530 francs.

N° 268. — *Histoire des Variations,* par Bossuet, 1688 ; 2 vol. in-4, édition originale, très bel exemplaire en maroquin ancien, aux armes de Bossuet : 5.100 francs. (Vendu 5.110 francs à la vente Roger du Nord, en 1884.)

N° 269. — Même ouvrage, même édition ; exemplaire

en reliure ancienne, maroquin rouge, aux armes de la « Grande Mademoiselle » : 5.200 francs.

N° 275. — *Julii Cæsaris... quæ extant,* édition d'Amsterdam 1661 ; in-8, charmante reliure de Le Gascon, compartiments, dorure à petits fers, aux armes et au chiffre de Du Fresnoy, le délicat amateur du XVIIe siècle sur lequel il faut lire l'important travail de M. le Baron J. Pichon, publié dans le *Bulletin du Bibliophile* d'octobre 1893 : 2.200 francs. Cet exemplaire avait été vendu 3.419 à la vente Gosford de 1882.

N° 277. — *Procope,* 1509; in-4, veau brun, riches compartiments, volutes et fleurs en or et en couleurs, reliure exécutée pour Th. Maioli, avec son nom et sa devise : 5.300 francs. L'exemplaire avait été vendu 6.700 francs chez Firmin-Didot.

N° 285. — *L'Entrée de Henri II à Paris,* etc; exemplaire célèbre, en papier fort, aux armes de J. A. de Thou, dont l'histoire est rappelée plus haut (page 83) : 13.000 fr.

N° 286. — *L'Entrée de Charles IX ;* exemplaire en vélin blanc aux armes de J. A. de Thou, comme le précédent : 3.900 francs. L'exemplaire avait été vendu 10.200 francs à la vente Destailleur.

N° 288. — *Commentaire de Monluc,* édition originale de 1592 ; 1 vol. in-folio, reliure de Derome le jeune, avec son étiquette : 1.380 francs. Ce très bel exemplaire avait passé dans une vente faite par le libraire Chossonnery les 27-29 mai 1889 ; il n'avait été alors vendu que 500 franes; mais il était, à cette époque, incomplet de deux feuillets qui ont été rajoutés depuis lors.

N° 289. — *Jac. Aug. Thuani historiarum.... pars prima,* 1604 ; 2 vol. in-8, grand papier, vélin blanc, aux armes de Henri IV : 520 francs.

N° 290. — *Journal de Henri III*, par Pierre de l'Estoile; 9 vol. in-8, mar. rouge (rel. ancienne) : 500 francs.

N° 293. — *Œuvres de Brantome*, 1740 ; 15 vol. in-12, maroquin citron, aux armes de Mme de Pompadour : 2.200 francs.

N° 296. — *Histoire de Henri le Grand*, par Péréfixe, édition elzévirienne de 1664; charmant exemplaire relié par Derome, provenant de Pixérécourt : 505 francs.

N° 304. — *Mémoires de Maximilien de Béthune*, 1752; 8 vol. in-12, maroquin citron, aux armes de Madame Sophie de France : 760 francs.

N° 308. — *Mémoires de M. de La Porte*, 1756 ; 1 vol. in-12, aux armes de Mme du Barry : 1.320 francs.

N° 309. — *Mémoires de Retz*, 1731-39 ; 7 vol. in-12, reliés par Derome : 1.650 francs.

N° 310. — *Recueil des Portraits*, (par Mlle de Montpensier), 1659; 1 vol. in-8, maroquin rouge, magnifique exemplaire aux armes de Mlle de Montpensier, portant sur le titre la signature de Charles de Lorraine : 10.685 francs. Ce superbe et précieux livre avait été vendu 14.000 francs à la vente Turner, puis 15.080 fr. chez M. de Lacarelle.

N° 311. — *Mémoires de Mlle de Montpensier*, 1746 ; 8 vol. in-12, aux armes de Madame Sophie de France : 1.010 francs.

N° 314. — *Mémoires de Saint-Simon*, 1856, édition Hachette ; 20 vol. in-8, exemplaire en grand papier, nombreux portraits ajoutés, reliure de Chambolle-Duru : 1.045 francs.

N° 316. — *Le Sacre de Louis XV* ; in-folio, relié en maroquin rouge, larges dentelles, par Padeloup : 750 francs.

N° 318. — *Représentation des fêtes données à Stras-*

bourg, 1744 ; mar. rouge, larges dentelles, reliure de Padeloup : 500 francs.

N° 321. — *Almanach Royal* de 1780 ; exemplaire sur papier de Hollande, aux armes de Marie-Antoinette : 1.025 francs.

N° 322. — *Almanach pour 1781*, manuscrit dans une jolie reliure aux armes de Marie-Antoinette : 1.000 fr.

N° 330. — *Histoire de Gustave Adolphe*, 1686 ; 1 vol. in-12, mar. rouge, aux armes du duc de Montausier : 595 francs. Ce livre intéressant avait été vendu 1.305 fr. à la vente Béhague.

IV

Vente Ch. Bouret.

16-18 Février 1893

La collection formée par M. Bouret était nombreuse, mais présentait un caractère spécial : elle se composait presque exclusivement de livres contemporains. Par exception, l'amateur avait admis sur ses rayons quelques ouvrages illustrés du siècle dernier — les principaux — et quelques spécimens, soigneusement choisis, des publications à gravures sur bois qui parurent de 1830 à 1850. Ce qui l'attirait surtout, c'était le livre neuf, encore imprégné des senteurs de l'encre d'imprimerie. Il

suivait le mouvement littéraire et se procurait, dès leur apparition, toutes les œuvres de quelque mérite ; épris des papiers de luxe, il possédait des exemplaires sur hollande, sur chine, sur wathman, etc., de la plupart des livres connus de notre époque, en éditions originales. Il était à l'affût de toutes les éditions de luxe que publiaient Jouaust, Conquet, Launette et Boudet, Ferroud, Calmann Lévy, Testard, Hachette, Quantin, etc. Il ne lui suffisait pas, le plus souvent, d'avoir des exemplaires exceptionnels de ces éditions, avec des tirages à part et des suites d'épreuves : il cherchait à les enrichir de dessins originaux ; il en faisait ainsi des exemplaires uniques qu'il confiait ensuite, pour les habiller richement, à Cuzin, ou à Marius Michel, ou à Chambolle, ou à Champs. Il jouissait de ses livres d'une façon quelque peu égoïste, ne les montrant qu'à un petit nombre d'initiés et les entourant de précautions minutieuses. Aussi leur fraîcheur était-elle parfaite.

Les prix atteints dans la vente du 16 au 18 février ont été des plus brillants.

Nous glissons rapidement sur les livres à figures du dix-huitième siècle ; leur condition était ordinaire. Par contre, les livres à figures sur bois du milieu de notre siècle étaient fort beaux. Voici les prix d'adjudication de quelques-uns d'entre eux : les *Chansons de Béranger*, édition de 1828-

1833, lithographies coloriées de Henri Monnier, avec nombreuses suites ajoutées, 1.150 fr.; les *Chants et Chansons populaires*, 1843, 520 francs; les *Français peints par eux-mêmes*, 1840-1841 550 francs; le *Journal de l'Expédition des portes de Fer*, 1844, non rogné, dans un simple cartonnage, 450 fr.; le *Paul et Virginie*, de 1838, dans une demi-reliure de Cuzin, 440 francs.

M. Bouret possédait toutes les publications de la *Société des amis des Livres*, dont il était membre. Leurs prix ne cessent pas de monter. C'est ainsi qu'*Eugénie Grandet*, 1883, s'est vendue 750 fr.; *Aline, reine de Golconde*, 1887, 400 fr.; la *Chronique du règne de Charles IX*, 1876, 720 fr.; les *Scènes de la Bohême*, 1879, 745 fr.

Il y avait un exemplaire sur japon de l'*Armée française*, de Detaille; il s'est vendu 1.650 fr. Il y avait toutes les éditions de Jouaust, en grand papier; on a pu constater que les prix accusaient une hausse sensible; la dépréciation causée, il y a deux ans, par la vente en bloc du fonds de la librairie tend à disparaitre.

Il y avait des collections de journaux illustrés. La revue *les Lettres et les Arts*, collection complète de 1886 à 1889, a atteint le chiffre de 930 francs; le *Chat noir*, 1882 à 1891, 485 francs; le *Courrier Français*, depuis sa fondation, 1.000 fr. Après cela, il faut tirer l'échelle!

Un exemplaire des *Quatre fils Aymon*, 1883, dans une reliure en cuir ciselé de Marius Michel, a trouvé acquéreur à 660 fr. *L'abbé Constantin*, illustré par Mme Madeleine Lemaire, sur japon, avec une aquarelle originale, s'est vendu 620 fr.

Les diverses publications de Conquet se sont maintenues à des prix élevés.

Citons enfin, parmi les livres ornés de dessins originaux :

L'*Album Parisien pour 1887*, avec aquarelles originales d'Henriot, 900 francs ; le *Chénier* de 1862, avec dessins et aquarelles de Paul Avril, 2.165 francs ; *Emaux et Camées* de Th. Gautier, édition Conquet, sur papier vélin, avec aquarelles de Fraipont, 1.925 francs ; *Pêcheurs d'Islande*, de Loti, avec les dessins originaux et des compositions inédites de P. Jazet, 1.660 francs ; *Fromont jeune et Risler aîné*, de Daudet, édition Conquet, avec douze dessins originaux d'Emile Bayard, 2.220 francs ; les *Contes du Lundi*, du même, dessins de Draner, 905 francs ; les *Œillets de Kerlaz*, d'A. Theuriet, édition Conquet, dans une superbe reliure de Marius Michel et avec des dessins de Rudaux et de Giacomelli, 2.165 francs ; les *Confessions* de J.-J. Rousseau, édition Launette, avec une très belle aquarelle de M. Leloir, 1.565 francs ; la *Mer*, de Richepin, dessins de Paul Léonnec, 910 francs, etc., etc.

V

Vente de M. le Vicomte de B...

23 février 1893.

Comme pour la vente Bouret, dont il vient d'être parlé, c'est encore M. Durel qui, le 23 février, était assis à la table du libraire-expert, M. Delestre tenant le marteau du commissaire-priseur. Le catalogue comprenait 109 numéros, juste de quoi alimenter une vacation. L'amateur qui avait formé cette collection, — plus exactement ce noyau de collection, — n'avait recherché que les livres à figures. Il en possédait quelques-uns d'un réel mérite. Dans l'ordre des numéros nous citerons :

N° 13 *bis*. — Les *Liaisons Dangereuses*, in-8, 1796; suite de 2 frontispices et de 13 figures par Monnet, Mlle Gérard et Fragonard fils, à l'état d'eaux-fortes : 400 francs.

N° 15. — *Lettres à Emilie*, etc., par Demoustier, 1801; 3 vol. in-8 ; riche reliure de Bozérian ; précieux exemplaire de l'éditeur de l'ouvrage, A.-A. Renouard, qui l'avait enrichi de très nombreuses gravures et eaux-fortes dont le catalogue a donné une énumération detaillée : 2.460 francs.

N° 35. — *Œuvres de Florian*, 1784-1802 ; 13 tomes en 16 vol. in-8, exemplaire en papier vélin, dans une très jolie reliure de Bozérian, contenant plusieurs suites de figures à l'état d'avant-lettres : 810 francs.

N° 42. — *Œuvres de Gresset*, 1811 ; 2 vol. in-8, exemplaire en grand papier avec la suite des figures de Moreau en plusieurs états, depuis l'eau-forte pure : 1.050 francs.

N° 51. — *Contes de La Fontaine*, 1795 ; 2 vol. in-4, non rognés, demi-reliure de l'époque, précieux exemplaire contenant la suite presque complète à l'état d'eaux-fortes des figures de Fragonard : 7.350 francs.

N° 61. — *Les Amours de Daphnis et Chloé*, 1718, édition dite du Régent ; joli exemplaire dons une reliure ancienne en maroquin rouge avec dentelles : 655 francs.

N° 75. — *Ovide* ; suite des figures pour l'édition des *Métarmophoses* de 1767-71 ; 1 vol. in-4, dans une ancienne reliure en maroquin : 560 francs. L'exemplaire provenait de la vente Ch. Cousin (1891) où il avait été adjugé 620 francs.

N° 80. — *Manon Lescaut*, 1797 ; 2 vol. in-12, grand papier vélin avec la suite des figures de Lefèvre à l'état d'eaux-fortes et d'avant-lettres, reliure en maroquin vert de Simier : 2.520 francs.

N° 91. — *Paul et Virginie*, avec la *Chaumière Indienne*, 1789-91 ; 2 vol. in-18, dans leur cartonnage primitif, non rognés ; papier vélin, figures avant la lettre : 1.425 francs. Cet exemplaire avait figuré pour le prix de 1.000 francs seulement dans le catalogue de la librairie Morgand (novembre 1891).

N° 105. — *Romans et Contes*, de Voltaire, 1778 ; 3 vol. in-8, exemplaire richement relié par Chambolle-Duru, contenant la suite des figures avant les numéros et diverses figures ajoutées : 790 francs.

VI

Vente Daniel Héron

Février-mars.

Une masse de livres; tant modernes qu'anciens, beaucoup d'in-folios; de très importantes séries d'ouvrages de géographie, de voyages et sur les beaux-arts; au milieu de cet amoncellement de papier imprimé, un certain nombre de volumes précieux; voilà dans quelles conditions se présentait la vente Daniel Héron, dirigée par le libraire Théophile Belin. Les plus notables adjudications ont été les suivantes :

N° 70. — *Galerie des Peintres Flamands*, par Lebrun, Paris, 1792-96; 2 vol. in-folio, exemplaire avec les figures avant la lettre : 990 francs.

N° 101. — *Iconologie par figures*, de Gravelot et Cochin; 4 volumes in-12, reliure de Bozérian en vélin blanc, figures avant la lettre : 1.400 francs.

N° 138. — *Peintures Hindoues*; recueil de 22 miniatures en 1 vol. in-folio, reliure de Thibaron : 1.000 fr. Cet intéressant recueil provenait de Dupleix, gouverneur de l'Inde française au siècle dernier.

N° 139. — *Peintures indiennes anciennes*; magnifique recueil de miniatures : 1.785 francs. L'exemplaire, bien relié par Simier, provenait de la vente Yemeniz.

N° 182. — *L'Instruction du Roy*, par Pluvinel, 1625; in-folio, reliure de Thibaron-Joly : 435 francs.

N° 201. — *Anacréon, etc,* 1773 ; exemplaire tiré in-4, maroquin rouge, reliure ancienne, belles épreuves : 835 francs. Cet exemplaire avait été vendu 2.450 francs en 1879 (vente Desbarreaux-Bernard) ; puis, à la vente Guy-Pellion, en 1882, il avait été adjugé 1.760 francs. La reliure avait été maladroitement surchargée, postérieurement à son exécution, d'une dentelle à froid.

N° 224. — *Les Satires de Juvénal,* 1796 ; 2 vol. in-folio, maroquin rouge, doublé de tabis *(Bozérian)*, un des deux exemplaires tirés sur vélin : 750 francs. L'exemplaire avait été vendu 1.800 livres en 1798.

N° 234. — *Les Œuvres de Villon,* très joli exemplaire de l'édition de 1532, dans une belle reliure mosaïque de Thibaron-Joly : 1.055 francs. L'exemplaire provenait de Guy-Pellion, chez qui il avait été adjugé 1510 francs.

N° 244. — *Quatre livres de l'amour de Francine,* par Baïf, les *Amours*, du même ; *Ravissement d'Europe,* par le même ; édition originale des trois ouvrages, 1552 et 1555 ; exemplaire de Nodier, reliure de Thouvenin dite *aux écussons* : 500 francs. A la vente de Nodier, en 1844, ce livre avait été vendu 31 francs. Le prix élevé qu'il a atteint à la vente Héron est un témoignage de la faveur de plus en plus marquée qui s'attache à la *provenance* de Nodier.

N° 250. — *Œuvres de Boileau.* Amsterdam, 1718 ; 2 vol. in-folio, réglés, belle reliure ancienne en maroquin : 1605 francs. Voilà un prix certainement inférieur à la valeur vraie du livre. L'édition est magnifique ; ajoutez qu'on n'en connaît jusqu'à présent que quatre exemplaires tirés sur grand papier. Celui-ci est un des quatre, et le plus somptueux de tous. Il appartint à Mac-Carthy et atteignit, à la vente de cet amateur célèbre, le prix de 2.195 francs. Depuis cette vente, on y

avait ajouté un dessin original de Bernard-Picard, l'illustrateur du livre. A la vente J. Renard, de Lyon, en mars 1881, ce même exemplaire n'avait atteint que 1.300 francs.

N° 277. — *Les Saisons*, par Saint-Lambert, 1796; exemplaire unique sur peau de vélin avec 4 dessins originaux de Chaudet; reliure de Bozérian : 520 francs.

N° 279. — *Les Mois*, par Roucher, 1779; 2 vol. in-4, reliure de Derome aux armes de la Comtesse d'Artois : 470 francs.

N° 287. — *Fables de La Fontaine*, 1755-59; 4 vol. in-folio, bel exemplaire en grand papier, avec les remarques, de cette édition ornée de figures d'Oudry, reliure de l'époque en veau écaille : 880 francs.

N° 297. — *Les Contes de La Fontaine*, édition de Didot, 1795; avec les 20 figures de Fragonard en double état avant les numéros, plus un certain nombre d'eaux-fortes de ces figures. L'exemplaire était en feuilles, non rogné : 2.605 francs.

N° 306. — *Les Baisers*, de Dorat; bon exemplaire en grand papier, ancienne reliure en veau : 630 francs.

N° 313. — *Vingt-trois chansons gaillardes et amoureuses*, Venise, 1520; exemplaire unique, d'après la notice développée et intéressante du catalogue, à laquelle nous renvoyons : 550 francs.

N° 315. — *Chansons de Laborde*, exemplaire ordinaire, reliure doublée de Lortic, le portrait de Laborde était remonté : 1.685 francs.

N° 343. — *Œuvres de Molière*, 1734; six volumes in-4, dans une belle reliure ancienne maroquin rouge, mais les figures de Boucher étaient de second tirage : 855 fr.

N° 344. — *Œuvres de Molière*, édition dite de Bret, Paris, 1773; 6 vol. in-8, maroquin rouge ancien : 1.090 francs.

N° 359. — *Les Amours de Daphnis et Chloé*, édition de Didot, an VIII, 1 vol. gr. in-4, exemplaire relié par Simier, contenant en outre de la suite de Prud'hon un certain nombre de pièces ajoutées : 620 francs.

Nos 363 et 366. — *Histoire du Petit Jehan de Saintré*, Paris, Didot jeune, 1791. — *Histoire de Gérard de Nevers*, Paris, Didot jeune, 1792 ; exemplaires en grand papier vélin, avec les figures de Moreau avant la lettre, reliure ancienne en maroquin, ensemble : 955 francs. Ces deux volumes méritaient, vu la beauté et la rareté de la condition, d'atteindre un prix plus élevé ; ils provenaient de la vente Béhague, où ils avaient été vendus, ensemble, 2.000 francs.

N° 375. — *Les aventures de Télémaque*, édition de 1796 ; 4 vol. in-12, un des cent exemplaires sur grand papier vélin, avec les figures de Lefèvre à l'état d'eaux-fortes et d'avant-lettre, reliure moderne : 702 francs.

N° 488. — *Œuvres de Dorat*, 1766-76 ; 18 vol. in-8, dans une reliure ancienne en maroquin, exemplaire en grand papier, contenant les *Baisers* et les *Fables* en grand papier : 2.700 francs.

N° 514. — *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, par Ch. Nodier, J. Taylor, etc., 1820-1846 ; 20 vol. in-folio, demi-reliure : 1.400 francs.

N° 593. — *Cérémonies et Coutumes religieuses* de tous les peuples. Amsterdam, 1723-43 ; 11 vol. in-folio, figures de Bernard-Picart, exemplaire en grand papier dans une reliure ancienne en maroquin aux armes du duc d'Aumont : 2.420 francs.

N° 599. — *La Vie de Saint Jérôme*, manuscrit du XVIe siècle, dont le catalogue donne une minutieuse et intéressante description : 2.125 francs.

N° 657. — *Collection des Tableaux historiques de la*

Révolution française, 1802-1804 ; 3 tomes en 5 vol. in-folio, avec de très nombreuses pièces ajoutées : 2.200 francs.

Le catalogue des livres *modernes* de M. Daniel Héron, vendus les 6, 7 et 8 mars 1893, se composait de 588 numéros. On y remarquait plusieurs des ouvrages édités par la *Société des amis des Livres ;* comme à la vente Bouret, ils ont atteint des chiffres très élevés. Citons : n° 121. *La Chronique* du règne de Charles IX, 1876 : 570 francs ; N° 215. *L'Eldorado,* de Théophile Gautier, 1880 : 426 francs. — N° 408 ; *Les Scènes de la Bohème,* de Murger, 1879 : 540 francs. Or, ces exemplaires étaient simplement brochés !

Les belles éditions de Conquet ont été pareillement disputées et se sont vendues des prix considérables. Ainsi un exemplaire sur japon, broché, de *Mademoiselle de Maupin,* Conquet, 1883, figures de Toudouze en double suite, a atteint le prix de 423 francs. Un exemplaire également sur japon des *Mémoires de Grammont,* avec deux états des planches, a été adjugé 261 francs.

VII

Vente de Fresne.

13-18 mars 1893.

J'ai peut-être tort d'appeler ainsi cette vente, car elle comprenait, à côté des livres de M. le Comte de Fresne, le regretté et distingué secrétaire de la Société des Bibliophiles Français, d'autres livres d'une provenance et d'un caractère différents.

La collection de M. de Fresne était fort jolie. « La bibliothèque, c'est l'homme », aurait pu dire Buffon. Les livres de M. de Fresne avaient quelque chose de correct et d'élégant, dans leur tenue un peu froide, qui évoquait à l'esprit le souvenir de l'homme du monde très accompli et du connaisseur très fin dont ils portaient l'ex-libris PARLANT : un arbre.

M. de Fresne aimait passionnément ce petit musée qu'il avait formé lui-même de toutes pièces. C'était le fruit de quarante années de recherches patientes et laborieuses. Épris de la perfection, il ne s'était jamais lassé de l'améliorer, remplaçant les exemplaires défectueux par d'autres plus beaux, opérant lentement et sainement, mais à l'occasion ne reculant pas devant les gros sacrifices.

Jules Janin, dans le *Livre*, parle de lui, il raconte qu'à la vente La Bédoyère ce « bibliophile ardent » poussa la folie jusqu'à payer 490 francs « un exemplaire en reliure moderne des *Contes de Perrault* de 1781, sur papier de Hollande ». Et le brave Jules Janin d'ajouter : « Il y a des gens heureux à bon marché. « Qu'aurait-il dit s'il avait vu en 1880, lors de la vente Béhague, ce même livre, dans une condition moins belle, trouver acquéreur à 4.200 francs ?

Au-delà d'un certain degré de raffinement, le goût ne va pas sans un peu d'exclusivisme. M. de Fresne était exclusif. Il n'admettait, en fait de livres, que les éditions originales du seizième et du dix-septième siècle ; en fait de reliures, que celles de Trautz-Bauzonnet. Il lui arriva de faire *casser* d'anciennes reliures qui auraient pu et même dû être conservées, pour leur substituer des maroquins travaillés par le grand artiste dont il fut le fidèle client. A peine si quelques livres à figures du dernier siècle trouvaient grâce devant lui : il n'avait et ne voulut avoir que les principaux, tels que les *Chansons de Laborde* en vieux maroquin, et le *La Fontaine* des Fermiers Généraux dans une reliure de l'époque. Quant aux livres modernes, il professait pour eux un souverain mépris ; et nous nous demandons ce qu'il aurait dit si, assistant à sa vente, il avait constaté que des nécessités de

librairie avaient fait introduire dans le catalogue, au milieu de ses chers livres anciens, quelques spécimens, qui étaient d'ailleurs des spécimens hors ligne, des genres dédaignés par lui...

Voici la liste des prix atteints par les principaux livres de la collection de Fresne :

N° 18. — *Horæ*; manuscrit sur vélin, exécuté en Angleterre au XIVe siècle. Nous renvoyons à la description très complète du catalogue : 2.405 francs.

N° 21 — *Horæ*; beau manuscrit français de la fin du XIVe siècle, orné de 18 grandes miniatures : 3.000 francs.

N° 69 et 71. — *Essais de Montaigne*, édition originale de 1580 et édition de 1588, la dernière parue du vivant de l'auteur ; exemplaires reliés par Trautz-Bauzonnet : 1.350 et 1.360 francs.

N° 90. — *Tortorel et Perissin*; recueil d'estampes historiques, au nombre de 40, plusieurs étaient en double état, sur cuivre et sur bois : 523 francs.

N° 112. — *Le Livre du Roy Modus*, édition de 1526, imprimée par Philippe Le Noir ; reliure doublée de Trautz : 685 francs.

N° 113. — Même ouvrage, édition de 1560 ; également dans une reliure doublée de Trautz : 675 francs

N° 115. — *La Vénerie de Jacques du Fouilloux*, seconde édition, 1562 ; reliure de Trautz : 500 francs.

N° 125. — *Le Meutte et Venerie pour le Chevreuil*, de Jean de Ligneville, 1655; reliure de Trautz : 900 francs.

N° 136. — *La Fauconnerie* de François de Saint-Aulaire, 1619 ; belle reliure doublée de Trautz, livre très rare : 2.000 francs.

N° 178. — *Salmonii Macrini... odarum libri tres*, 1546; exemplaire aux armes de François Ier, à qui le livre fut dédié : 1.135 francs. Se trouve actuellement dans le cabinet de M. G. de Villeneuve.

N° 185. — *Le Rommant de la Rose*, édition de Galliot du Pré, 1529; reliure doublée de Duru : 515 francs.

N° 187. — Les *Œuvres d'Alain Chartier*, 1529; bel exemplaire dans une superbe reliure doublée de Trautz : 320 francs.

N° 187. — Les *Œuvres de Villon*, édition de 1532; reliure doublée de Trautz, bel exemplaire : 1.090 fr.

N° 188. — Les *Œuvres de Villon*, édition de 1533, la première qui ait été revue par Marot et celle qui a servi ensuite de modèle pour les impressions postérieures ; exemplaire bien relié par Trautz ; malheureusement les pages avaient été mal coupées à l'origine et dans plusieurs feuillets la marge du haut avait été rognée à la lettre : 500 francs.

N° 194. — *Les Œuvres de Coquillart*, 1532; exemplaire dans une reliure mosaïque exécutée par Trautz pour M. de Fresne en 1874 ; c'est la quinzième dans la liste des vingt-deux reliures de ce genre sorties des mains de l'artiste : 9.000 francs.

N° 196. — *Le Chasteau de Labour*, par Pierre Gringore, édition donnée par le libraire Galliot du Pré en 1532 ; reliure du siècle dernier en maroquin rouge : 980 fr.

N° 201. — *Œuvres de Clément Marot*, édition dite du Rocher, Lyon, 1545 ; exemplaire très grand de marges (haut. 161mm), dans une reliure doublée de Trautz : 855 francs.

N° 205. — *Dispute de Marot et de Sagon ;* recueil très curieux et même unique de pièces relatives à cette dispute célèbre dans l'histoire littéraire du XVIe siècle;

reliure doublée de Trautz-Bauzonnet : 755 francs. Cet exemplaire avait appartenu à Charles Nodier ; lors de sa vente il avait été vendu 300 francs ; il était alors recouvert d'une reliure de Thouvenin.

N° 208. — *Marguerites de la Marguerite*, 1547 ; bel exemplaire dans une reliure doublée de Trautz : 810 francs.

N° 213. — *Le Second Enfer d'Etienne Dolet*, 1544 ; exemplaire jusqu'à présent unique de cette édition, qui est probablement la seconde, comme l'indique l'intéressante note du catalogue : 820 francs. Cet exemplaire provenait de la vente Ganay, où il avait été adjugé 1.000 francs.

N° 215. — *Œuvres de Pernette du Guillet*, 1552 ; seul exemplaire connu jusqu'à présent de cette édition : 3.380 francs. L'exemplaire provenait de la vente Ganay (1881), où il fut vendu 5.100 francs ; il avait ensuite figuré à la vente Techener de 1889, où il fut adjugé 3.750 fr.

N° 216. — *Œuvres de Louise Labé*, 1556 (seconde édition) ; reliure doublé de Bauzonnet-Trautz, exemplaire présentant des raccommodages : 1.000 francs. Avait été vendu 1.800 francs à la vente du baron J. Pichon.

N°s 223 à 226. - *Olivier de Magny. Les Amours*, 1553 : 975 francs. *Les Gayetés*, 1554 : 980 francs. *Les Soupirs*, 1557 : 960 francs. *Les Odes*, 1559 : 555 fr. Tous ces exemplaires étaient reliés par Trautz.

N° 248. — *Les Deux premiers livres des Foresteries* de *Vauquelin de la Fresnaye* ; livre extrêmement rare, dans une belle reliure de Cuzin : 925 francs.

N° 250. — *Les Œuvres de Vauquelin de la Fresnaye*, 1605 ; exemplaire en grand papier, mais avec des raccommodages : 1.410 francs.

N° 271. — *Les premières œuvres poëtiques de Lasphrise*, 1597; très jolie reliure doublée de Trautz : 520 francs.

N° 278. — *Hécatomphile*, 1539; livre très rare, orné de figures sur bois : 1.240 francs.

N° 305. — *Les Baisers*, de Dorat; bel exemplaire, relié sur brochure par Duru : 770 francs.

N° 309. — *Fables de La Fontaine*, édition originale de 1668; in-4, très bel exemplaire, grand de marges (haut. 251 mm) dans une bonne reliure de Trautz : 640 francs. On ne peut qu'être étonné que ce beau livre n'ait pas été vendu un prix plus élevé.

N° 313. — *Fables de La Fontaine*, édition de 1755-59, avec les figures d'Oudry; exemplaire en grand papier dans une belle reliure ancienne : 5.280 francs.

N° 317. — *Contes de La Fontaine*, 1762, édition des Fermiers-Généraux; belle reliure ancienne : 3.000 fr.

N° 326. *L'Eschole de Salerne*, 1651; joli exemplaire, bien relié par Niédrée, de l'édition elzévirienne : 430 francs. Il avait appartenu à Nodier, chez qui il s'était vendu 216 francs.

N° 334. — *Chansons de Laborde*, 1773; 4 t. en 2 volumes, reliure ancienne en maroquin rouge, exemplaire ordinaire comme épreuves : 2.000 francs.

N° 348. — *Maistre Pierre Pathelin*, à Paris, pour Etienne Groulleau; une des rares éditions anciennes de cette farce célèbre, reliure ancienne en maroquin : 1.255 fr. L'exemplaire provenait de la vente Lacarelle, où il avait été adjugé 1.700 francs.

N° 361. — *Les Œuvres de Molière*; 2 vol in-12, édition de 1666, reliure doublée de Trautz, exemplaire en condition ordinaire, haut. 146 mm : 1.335 francs.

N° 363. — *Œuvres de Molière*, 1739; 8 vol. in-12,

figures de Punt, exemplaire dans une reliure ancienne d'Anguerrand : 1.405 francs. Provenait de la vente de Ganay, où il avait été adjugé 1.600 francs.

Nos 366-370. — Diverses pièces de Molière en éditions originales, la plupart dans une condition assez ordinaire, savoir : *Le dépit Amoureux*, 1663 : 326 francs ; *Le Mariage Forcé*, 1668 : 285 francs ; *Le Sicilien*, 1668 : 262 francs ; *Monsieur de Pourceaugnac*, 1670 : 480 fr.

No 372. — *Œuvres de Racine*, 1676 ; 2 volumes : 550 fr.

Nos 377-388. — Editions originales des pièces de Racine, reliures en maroquin rouge de Trautz ; chacune de ces pièces a été adjugé entre 160 et 300 fr. *Les Plaideurs*, très bel exemplaire, grand de marges, ont atteint le prix de 865 francs.

No 389. — *Les Œuvres de Régnard*, 1708 ; deux volumes dans une reliure doublée de Trautz : 499 francs.

No 416. — *Les Songes Drolatiques de Pantagruel*, 1565 ; in-8, belle reliure de Cuzin : 630 francs.

No 441. — *Les Nouvelles récréations* de Bonaventure des Périers, 1561 ; in-4, édition rare, reliure de Trautz : 701 francs. L'exemplaire provenait de la vente Lacarelle, où il avait été vendu 1.100 francs.

No 455. — *Les Contes de Perrault*, 1697 ; véritable édition originale : 5.000 francs.

No 456. — Même ouvrage, édition de 1781 : 1.300 fr. C'est l'exemplaire que le bon Jules Janin ne pardonnait pas à M. de Fresne, tant le prix lui paraissait excessif, d'avoir payé 490 francs à la vente La Bédoyère.

No 458. *Complainte très piteuse de Flamette*, édition très rare donnée par François Juste en 1532 ; in-24, belle reliure de Trautz : 795 francs.

No 485. — *Le Cochon Mitré* (vers 1689) ; dans une reliure maroquin vert de Derome : 455 francs. Cet

exemplaire avait été vendu 47 francs chez Nodier en 1844, 410 francs chez le marquis de Ganay en 1881.

N° 515. — *Les Voyages du Sieur de Champlain*, 1613; 2 parties en 1 vol. in-4, reliure de Chambolle, livre très rare avec cartes et figures : 1.400 francs.

N° 530. — *La Conjuracion de Catilina*, édition espagnole donnée par Harra, Madrid, 1772 ; impression admirable, belle reliure de Derome avec dentelles : 680 francs. Cet exemplaire avait été vendu 470 francs chez M. de Lacarelle, en 1888.

N° 542. — *Les Mémoires de Commines*, édition elzévirienne ; belle et riche reliure de Trautz, exemplaire le plus grand connu (137mm) : 1.505 francs. L'exemplaire venait de M. de Lacarelle ; il avait atteint à sa vente 1.750 francs.

N° 587. — *Almanach Parisien*, 1776 ; 1 vol. in-16, maroquin rouge aux armes de Marie-Antoinette : 1.100 francs.

N° 608. — *Armorial* de Dubuisson, 1757 ; 2 vol. in-12, bel exemplaire en maroquin ancien, aux armes du comte de Saint-Florentin : 1.780 francs.

N° 612. — *Cornelius Nepos*, édition de 1667 ; dans une admirable reliure du temps, aux armes et au chiffre de Du Fresnoy (provenance très recherchée et digne de l'être) : 2.100 francs. L'exemplaire avait été vendu 2.650 francs chez M. de Lacarelle ; à la vente Potier, en 1869, il avait été adjugé 700 francs.

Je rappelle qu'indépendamment des livres ayant composé le cabinet de M. de Fresne, cette vente comprenait des livres illustrés et des ouvrages

modernes d'un genre tout différent. Plusieurs ont atteint des prix élevés, notamment :

N° 299. — La *Henriade*, édition de 1770, avec la suite des figures d'Eisen avant la lettre et des vignettes du même artiste en tirage hors texte, belle reliure de Cuzin : 1.010 fr. Cet exemplaire avait été coté 2.000 fr., dans le catalogue de M. Paillet (*Bulletin de la librairie Morgand*, février 1887).

N° 301. — *La Pucelle d'Orléans*, par Voltaire, édition de 1795 ; 2 vol. in-4, figures de Le Barbier, Marillier, Monnet, Monsiau, épreuves avant lettre et eaux-fortes : 1.155 francs.

N° 303. — *Œuvres de Gresset*, édition de Didot, an II, avec les figures de Moreau en double état, avant lettre et eaux-fortes : 1.950 francs.

N° 365. — *Le Théâtre de Molière*, édition donnée à Lyon par Scheuring, 1864-1870 ; 8 volumes parfaitement reliés par Cuzin, avec des épreuves de choix des vignettes : 2.960 fr.

N° 401. — *Psyché et Cupidon*, édition de 1797 ; figures de Moreau avant la lettre et eaux-fortes : 2.400 francs. Ce superbe exemplaire, très bien relié par Cuzin, provenait de M. Paillet, chez qui il avait été coté 4.000 fr. On a cru pendant longtemps (voir *Bulletin de la Librairie Morgand*, n° 12.137) que cet exemplaire et celui qui appartient à M. Tandeau de Marsac étaient les seuls contenant les eaux-fortes des figures. Mais la bibliothèque de M. de Lignerolle renferme un troisième exemplaire avec ces eaux-fortes.

N° 440. *Sous Bois*, par André Theuriet, édition Conquet et Charpentier, 1883 ; exemplaire sur chine orné

de cinq aquarelles de Giacomelli, belle et riche reliure doublée de Cuzin : 1.010 francs.

N° 453. — *Les Contes drolatiques* de Balzac, 1855 ; premier tirage des figures de Gustave Doré, exemplaire sur chine : 1.565 francs.

N° 462. — *El Ingenioso Don Quixotte*, édition donnée par Harra, en 1780 ; exemplaire de J. J. de Bure, relié par Derome : 1.405 francs.

N° 572. — *Histoire de Napoléon*, par J. de Norvins, 1839 ; premier tirage des figures de Raffet. Exemplaire sur chine ayant appartenu à Raffet et contenant le dessin original d'une des gravures : 2.000 fr.

N° 611. — *Description des Principales Pierres gravées* du cabinet du Duc d'Orléans, 1780-84 ; 2 vol. in-folio, reliure de Derome : 2.700 francs. M. Henri Béraldi, dans son intéressant ouvrage intitulé *Estampes et Livres*, a consacré à cet exemplaire la curieuse et amusante note que voici : « Cet exemplaire a une histoire. « Le Blond raconte qu'il a voulu avoir un exemplaire « exceptionnel comme beauté d'épreuves ; qu'il a « choisi pour cela un papier spécial, très beau et « moelleux, dont il a fini par trouver quatre ou cinq « rames après avoir cherché dans les différents maga- « sins ; qu'il portait les planches une par une chez « l'imprimeur, faisait tirer sous ses yeux, et rempor- « tait les planches ; encore même se servait-il de deux « imprimeurs, pour éviter les infidélités. Le Blond « ajoute encore, entre autres choses, que, page 261 de « son exemplaire, *l'ardeur du faune pour la nymphe est « beaucoup plus prononcée que dans les exemplaires « ordinaires*. (Pour louer son livre, un bibliophile fait « arme de tout !) »

VIII

Vente du 25 mars 1893

Les libraires Em. Paul, Huard et Guillemin (ancienne maison Labitte) ont procédé à une série de ventes du 24 au 31 mars 1893. Les amateurs de littérature dramatique, notamment, y ont trouvé un très grand choix de pièces de théâtre. Le catalogue de la vente du 25 mars (vente de M...) était particulièrement intéressant. On y remarquait même un certain nombre de livres de tout premier ordre. Les plus notables adjudications ont été les suivantes :

N° 2. — *Lettres sur les Spectacles*, par Desprez de Boissy, 1777 ; 2 volumes in-12, aux armes de Marie-Antoinette : 801 francs.

N° 15. — *Ballet comique de la Royne*, à l'occasion des noces du duc de Joyeuse, par Baltasar de Beaujoyeux, 1582 ; in-4, reliure en maroquin doublé de Lortic : 880 francs. Cet ouvrage, le premier de ce genre qui ait été publié sous le titre de *ballet*, est curieux pour l'histoire de la cour de Henri III. L'exemplaire a figuré dans la vente Firmin-Didot de 1881, où il fut adjugé 1.655 fr.

N° 71. — *Debucourt. Modes et manières du jour à Paris* ; collection de 52 gravures coloriées très rares et fort intéressantes pour l'histoire du costume : 2.705 francs.

N° 72. — *Les Baisers*, de Dorat, exemplaire en maroquin ancien, aux armes de Marie-Antoinette : 2.620 fr. L'exemplaire avait fait partie de la collection Double, où il fut vendu, en 1881, 5.000 francs.

N° 75. — *Contes de La Fontaine*, 1762 ; exemplaire en maroquin ancien : 1.245 francs. L'exemplaire était ordinaire comme épreuves ; il était surtout intéressant par sa reliure. Très simple, mais d'une exécution excellente, cette reliure en maroquin rouge portait l'étiquette suivante : *Le Tellier fils, rue du Mont-Saint-Hilaire, Paris*. Dans son ouvrage les *Relieurs français*, M. Ernest Thoinan nous apprend que ce Le Tellier fut reçu relieur en 1758, qu'il épousa la fille d'un autre relieur très connu, Louis Douceur, qu'il obtint, en survivance de son beau-père, le titre de relieur du Roi pour le dépôt des affaires étrangères. Déjà, dans son *Manuel de l'Amateur de reliure*, — un manuel que tout bibliophile est tenu de posséder, — M. Léon Gruel avait donné les mêmes renseignements biographiques ; il y avait joint une reproduction de l'étiquette de Le Tellier fils et avait mentionné comme très bien faite la reliure du présent exemplaire.

N° 78. — *Daphnis et Chloé*, édition de 1718, dite du Régent ; exemplaire en maroquin ancien, aux armes de Montmorency et de Colbert Seignelay : 1.210 francs. Cet exemplaire avait été vendu 2.150 francs à la vente Turner, en 1878, puis 1.310 francs à la vente Le Barbier de Tinan, en 1885. La reliure a été reproduite dans le catalogue Morgand d'octobre 1878, n° 4.085.

N° 81. — *Observations sur les Modes et les Usages de Paris*, pour servir d'explication aux caricatures du « Bon Genre », 1827 ; très rare recueil de gravures de modes : 1.660 francs.

IX

Vente du Baron Ach. S...

24-27 avril 1893.

Cette vente a eu lieu dans des conditions fâcheuses. Elle suivait de trop près un trop grand nombre de ventes importantes. Elle contenait, à côté de livres remarquables, beaucoup d'exemplaires défectueux. On savait, dans le monde des amateurs, que certains ouvrages, jugés indignes de figurer dans la première vente Ach. S..., faite il y a trois ans, y avaient été recueillis. On savait, en outre, qu'indépendamment des livres de cette provenance, le catalogue renfermait des volumes venant d'un peu partout, et notamment des bibliothèques d'amateurs vivants, qui n'avaient pas choisi, pour s'en défaire, les meilleures pièces de leurs cabinets. Toutes ces circonstances réunies ont jeté de la défaveur sur la vente, et il ne faudrait pas considérer comme indiquant les cours véritables certaines adjudications ridiculement basses.

Sous le bénéfice de ces observations, nous relevons les prix suivants :

N° 9. — *Le Nouveau Testament*, édition elzévirienne de 1668 ; 2 tomes en 1 volume, reliure de Boyet, maroq. rouge, doublé de mar. rouge : 1.205 francs.

L'exemplaire avait été vendu 2.400 francs, chez le marquis de Ganay.

N° 24. — *Heures à l'usage de Rome,* édition donnée en 1509 par Gillet Hardouin ; reliure ancienne restaurée : 1.370 francs.

N° 30. — *Heures à l'usage de Rouan,* édition donnée par Simon Vostre en 1508 : 1.870 francs.

N° 35. — *Horæ in laudem Beatiss. Virginis Mariæ,* édition donnée par Geoffroy Tory en 1531 ; très belle édition, reliure du temps avec la marque et les insignes de Geoffroy Tory ; le dos, portant le chiffre de François Ier et la salamandre, était refait : 1.085 francs. Cet exemplaire avait été vendu chez Firmin Didot, en 1879, 2.500 francs.

N° 78. — *Ciceronis de natura Deorum,* etc., 1721-23 ; 3 vol. in-8, reliure de Boyet en maroquin bleu, aux armes du comte d'Hoym : 850 francs.

N° 94. — *Livre de la Génération de l'Homme,* par Guillaume Chrestian, 1559 ; 1 vol. in-8, reliure en veau brun aux armes et avec la devise (*Laurini et amicorum*) du célèbre amateur Marc Lauwereins, ou Laurin ; reliure en mauvais état, le dos était refait : 300 francs.

N° 146. — *Ovidii Artis amatoriæ libri III ;* manuscrit sur vélin exécuté en Italie au xve siècle, avec bordures, encadrements et lettres ornées, reliure mosaïque de Lortic père : 1.210 francs. A la vente Didot de 1881, ce manuscrit avait été adjugé 1.400 francs.

N° 163. — *Œuvres d'Alain Chartier,* édition de 1529 ; reliure ancienne en maroquin citron : 399 francs.

N° 167. — *Œuvres de Villon ;* bon exemplaire, en veau ancien, de l'édition de Galiot du Pré, 1532 : 750 fr.

N° 168. — *Œuvres de Villon ;* très rare édition de 1533, publié par la veuve Jean Trepperel et reprodui-

sant le texte de l'édition ci-dessus : 1.400 francs. L'exemplaire avait été vendu 555 francs, à la vente Franchetti, en 1890 ; mais il avait été, depuis lors, revêtu d'une reliure mosaïque par Mercier, le successeur de Cuzin.

N° 173. — *Les Œuvres de Clément Marot,* édition donnée à Lyon en 1542, par Etienne Dolet ; jolie reliure doublée de Trautz, mais l'exemplaire avait subi des raccommodages, notamment au titre : 310 francs. Ce volume avait été adjugé 340 francs à la vente Delbergue-Cormont, puis 555 francs dans une vente des 2-3 mai 1887.

N° 197. — *Les Fables de Dorat ;* très bel exemplaire dans une reliure de l'époque, en maroquin rouge, 2 volumes : 1.495 francs. C'était l'exemplaire Guy-Pellion vendu, en 1882, 3.000 francs ; il avait ensuite repassé dans la vente des 2-3 mai 1887 et avait été adjugé 1.875 francs.

N° 204. — *Chansons de Laborde,* 4 tomes en 2 volumes, reliure ancienne en veau, condition ordinaire : 1.210 francs.

N° 224. — *Œuvres de Corneille ;* trois volumes dans une reliure doublée de Lortic : 875 francs. Cet exemplaire a une histoire. Il avait été formé par M. Amb. Firmin Didot qui avait juxtaposé le volume de 1644, le second volume de l'édition de 1648, et le troisième volume de l'édition de 1652. C'était donc un recueil factice. A la vente Didot de 1878, époque de la plus grande vogue des éditions originales du XVIIe siècle, les amateurs se le disputèrent et le prix monta à 5.050 francs. En mars 1883, le catalogue Morgand annonçait ce même recueil au prix de 6.000 francs. Puis on l'a vu reparaître à la vente Marquis, en 1890 ;

mais alors changement à vue : on estima, non sans raison, que ce recueil ne représentait, en somme, que trois volumes dépareillés; le prix tomba à 1.650 fr. On vient de voir ci-dessus qu'il est tombé plus bas encore.

N° 261. — *Cleriadus et Meliadice*. Exemplaire *unique, sur vélin*, de la première édition de ce roman de chevalerie, publié en 1495, par Anthoine Vérard. On ne connaît aucun autre exemplaire, même sur papier, de cette édition. Celui-ci provenait de M. Yemeniz, à la vente duquel, en 1867, il avait été vendu 10.000 francs, puis de M. Amb. Firmin Didot chez qui il avait, en 1878, atteint le prix de 19.100 francs. Il a été adjugé, cette fois, 8.650 francs.

N° 272. — *La Plaisante et joyeuse histoire... de Gargantua*, édition très rare donnée à Lyon par Etienne Dolet en 1542 ; 2 tomes en 1 vol. in-16, reliure ancienne maroquin rouge, racommodages au titre : 1.090 francs.

N° 277. — *Manon Lescaut*, édition de 1753 ; 2 vol. dans une très jolie reliure doublée de Cuzin : 500 francs. Cet exemplaire avait été vendu 800 fr. en 1887.

N° 292. — *Tirant le Blanch*, 1490 ; un des trois exemplaires connus de cette édition, la première qui ait paru du texte catalan de ce roman de chevalerie : 10.500 francs.

N° 308. — *Voyages de Gulliver*, 1727 ; édition originale de la traduction française, mar. ancien, aux armes et avec la devise de la comtesse du Barry : 1.500 francs.

N° 313. — *Léon Hébrieu. De l'Amour*, édition de Lyon, Jean de Tournes, 1551 ; reliure ancienne en maroquin, avec les chiffres couronnés de Louis XIII et d'Anne d'Autriche : 780 francs. L'exemplaire avait figuré à une vente faite les 2-4 mars 1887 : 495 francs ; puis à la vente Portalis de 1889 : 820 francs.

N° 326. — *Recueil de pièces curieuses*, La Haye, Adrien Moetjens, 1694-1701 ; 5 vol. in-12, reliure de Trautz-Bauzonnet : 605 francs. C'est le recueil dans lequel parurent pour la première fois, du moins je crois l'avoir établi ci-dessus, page 8, les contes en prose de Perrault, indépendamment d'autres pièces intéressantes. L'exemplaire avait figuré en 1882 dans la vente Bancel (1.070 francs) ; en 1888 dans vente Lacarelle (1.051 francs) ; en 1890 dans la vente Franchetti (510 fr.).

N° 327. — *La Cosmographie Universelle*, 1556 ; in-folio aux armes de Henri II : 2.000 francs.

N° 328. — *Collectiones Peregrinationum* (ou Grands et Petits Voyages), 1590-1613 ; 17 volumes in-folio : 1.500 francs. En 1887, (vente des 2-3 mai) l'exemplaire avait été adjugé 830 francs.

N° 379. — *Cornelii Taciti Opera*, édition elzévirienne de 1672 ; 2 tomes en 4 volumes in-8, reliure de l'époque en maroquin rouge, aux armes et aux chiffres de Du Fresnoy : 3.000 francs.

N° 420. — *Spectaculorum in Susceptione*, etc. ; in-folio de 1550 dans une reliure en veau avec le nom et la devise de Grolier ; les plats étaient bien conservés, mais le dos était refait : 2.100 francs. L'exemplaire avait été vendu 900 francs chez M. de Ganay.

X

Vente Destailleur.

26 et 27 mai 1893.

En 1891, eut lieu la vente des livres précieux et rares de M. H. Destailleur, architecte du gouver-

ment. Ce fut une série de grandes journées pour la bibliophilie. J'en ai rendu compte en temps et lieu. J'ai souvenir aussi d'avoir constaté les mérites du catalogue, rédigé par les soins de la librairie Morgand.

Les 26 et 27 mai 1893, il a été procédé à la vente des dessins originaux que ce même collectionneur éminent avait rassemblés au cours d'une longue carrière qui fut consacrée toute entière à la recherche des curiosités de tout genre. Le catalogue avait été également confié aux soins de la librairie Morgand ; comme le précédent, il constituait lui-même une œuvre d'un haut intérêt. Il présentait, en outre, l'attrait d'excellentes reproductions iconographiques.

De nombreux recueils de dessins d'ameublement, de costumes, de modes, de coiffures, d'orfèvrerie et joaillerie, de serrurerie, de tapisserie et broderie, etc., depuis le XVIe siècle jusqu'à notre époque, appelaient l'attention des amateurs.

On remarquait, en outre, des albums de dessins originaux des maîtres de l'Ecole française au siècle dernier, Cochin, Moreau, Eisen, Marillier, Fragonard, Duplessis-Bertaux, etc. Il y en avait aussi de David, d'Ingres, de Léopold Flameng.

A signaler des recueils de portraits de la plus haute valeur. Un des principaux, le n° 78, contenait 150 portraits, dont les plus anciens avaient

été exécutés aux crayons de couleur, vers la fin du XVIe siècle, et dont le plus récent, représentant Danton, était un pastel d'un effet saisissant : le hideux modèle semblait vivre !

La seconde partie du catalogue était consacrée tout entière à la dynastie de Saint-Aubin.

Une vraie dynastie d'artistes, en effet, ces Saint-Aubin. Le père, Gabriel-Germain de Saint-Aubin, était brodeur du roi. Il eut trois fils : Germain, qui fut un dessinateur habile sur étoffes, et, à ses heures, un graveur ingénieux ; Gabriel, dont la fécondité est restée légendaire : il dessinait partout, dans la rue, à l'église, au théâtre, en marge des livres ; ainsi, la vente Destailleur comprenait une série de catalogues de ventes de tableaux (nos 113 à 123) ornés par lui d'intéressants croquis ; enfin Augustin, le dernier et le plus célèbre des trois frère, qui fut un graveur de premier ordre et un incomparable portraitiste de femmes.

Tout le monde, d'ailleurs, dessinait dans cette maison, les femmes, les enfants, les collatéraux... Le numéro 111 de notre catalogue était un recueil bien connu dans l'histoire artistique sous le nom de « Livre des Saint-Aubin ». On croit que ce recueil fut formé par l'aîné des frères, Germain ; près de quatre cents dessins de tous les membres de la famille y sont assemblés. Beaucoup de ces dessins sont des morceaux de tout premier ordre.

L'ouvrage a été offert aux enchères dans sa première reliure, tel qu'il fut composé au siècle dernier.

Le numéro 112 était un recueil de 116 dessins, dont 97 sont de Gabriel et 19 d'Augustin de Saint-Aubin. MM. de Goncourt en ont décrit plusieurs dans leur livre l'*Art au XVIII*e *siècle* ; le catalogue a fait ici, comme pour le numéro précédent, de nombreux emprunts à ce livre.

Enfin on remarquait sous le numéro 125, un « Livre de Caricatures », dont les Goncourt se sont pareillement occupés. La plupart des dessins de cet album sont de Germain, l'aîné des frères. Au point de vue purement artistique, il y a mieux ; mais au point de vue historique et anecdotique, cette collection de caricatures sur les hommes et les choses de 1750 à 1770 est d'un intérêt extrême. Le sel attique ne domine pas toujours ; telle de ces caricatures est difficile à décrire autrement qu'en latin, quoique les Goncourt, reproduits par le catalogue, s'y soient essayés en français. D'autres sont devenues inintelligibles ; nous avons perdu la clef. Mais il en est un grand nombre visant Louis XV, le ministre d'Argenson, le Parlement et les jésuites, le littérateur Marmontel et le musicien Rameau, surtout la marquise de Pompadour, dont la valeur documentaire est inappréciable. Je renvoie au catalogue pour la description. Voici pourtant une pièce dont ce catalogue ne parle pas et qui me semble une des plus

caractéristiques : une *toupie*, surmontée de la couronne royale, tourne sur un socle au centre duquel on voit les armes de la Pompadour. L'auteur de cette irrévérencieuse allégorie n'ignorait pas à quel risques il s'exposait; car il écrivit au bas du dessin : *Passe-partout de la Bastille*. Notez que Germain de Saint-Aubin travaillait pour la marquise et avait la réputation d'être au mieux dans sa faveur !

Je relève dans la liste des adjudications les prix suivants :

N° 7. — Recueil de dessins sur l'armurerie, l'équitation et la carrosserie, datant des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles : 11.550 francs.

N° 23. — Trente dessins, par Desrais, représentant des scènes de mœurs, modes et coiffures de la fin du dernier siècle : 3.600 francs.

N° 26. — Collection de quarante-trois dessins à l'aquarelle, représentant des costumes de modes, par Horace Vernet, exécutés vers 1820 : 1.280 francs.

N° 30. — Collection de croquis et dessins à la plume, par Louis David : 2.550 francs.

N° 33. — Collection de dessins de vases et sujets d'histoire, par Delaune (XVIe siècle) : 5.200 francs,

N° 36. — Quarante dessins originaux de Duplessis-Bertaux pour le recueil dit des *Petits Conteurs* (1778) : 4.550 francs.

N° 41. — Album formé de 82 dessins de Fragonard, représentant des sujets antiques : 4.500 francs.

N° 77. — *Ornements et Arabesques*, recueil de 64 dessins décoratifs par Peyrotte, 1766 : 3.200 francs.

N° 78. — *Portraits de personnages Illustres* : 12.200 fr.

N° 86. — Recueil de portraits des principaux personnages de la Révolution française; 56 dessins originaux par Denon, Fragonard fils, etc. : 2.800 francs.

N° 98. — Recueil de 98 dessins de Cochin, Eisen, Moreau, etc. : 4.300 francs.

N° 111. — *Le Livre des Saint-Aubin* : 30.000 francs.

N° 112. — Recueil de dessins de Gabriel et d'Augustin de Saint-Aubin : 29.000 francs.

N°s 113 à 123. — Dix catalogues de ventes de tableaux entre les années 1773 et 1781 ; ornés dans les marges de croquis par Gabriel de Saint-Aubin ; le plus important a été vendu 950 francs, et le moindre 105 francs.

N° 124. — *Recueil de plantes copiées d'après nature*; album contenant 250 aquarelles par Charles-Germain de Saint-Aubin : 3.000 francs.

N° 125. — *Livre de Caricatures* : 3.520 francs.

XI

Vente de la bibliothèque dramatique du baron Taylor.

27 novembre. 13 décembre 1893.

Le baron Taylor était, en même temps qu'un bienfaiteur éclairé et généreux des artistes dramatiques, un bibliophile de marque. Il avait rassemblé beaucoup de livres. En 1876, on vendit les plus précieux; M. Paul Lacroix plaça en tête du catalogue une très intéressante préface. Ce qui restait,

c'était une vaste collection — près de 8.000 volumes — de pièces de théâtre ou d'écrits relatifs au théâtre. Il eût été désirable que cette collection ne fût pas dispersée ; et c'est sans doute l'espoir longtemps caressé, mais décu, de la céder en bloc qui a fait différer la vente jusqu'ici. Quoiqu'il en soit, cette vente vient d'avoir lieu. Le catalogue a été rédigé par MM. Leclerc et Cornuau ; il a exigé un labeur considérable et il mérite d'être conservé comme une œuvre bibliographique pleine de renseignements.

Les exemplaires, à de rares exceptions près, étaient en condition ordinaire ; c'étaient de bons livres de travail. Les prix d'adjudication les plus notables ont été les suivants :

N° 258. — *Moralité en vers sur les abus du Temps présent,* à cinq personnages. — Manuscrit de la fin du XIVe siècle, pièce inédite : 305 francs.

N° 304. — *Dialogue nouveau* à trois personnages, 1544 ; seul exemplaire connu de cette pièce : 325 francs.

N° 1540. — *Ballet Comique de la Reine* fait aux nopces de Monsieur le Duc de Joyeuse, etc., (V. ci-dessus, page 137) ; reliure anglaise : 505 francs ; le titre était fortement raccommodé.

N° 1570. — *Le Malade Imaginaire,* édition originale, dans un cartonnage : 401 francs.

N° 1664. — *L'Isle de la Volupté* ; manuscrit du XVIIIe siècle, orné de miniatures au nombre de 42 : 1.000 fr.

N° 2570. — *Traduction du scenario de J. D. Biancolelli,* dit Arlequin ; 2 vol. in-4, curieux manuscrit de Gueulette, achevé en 1764, portraits ajoutés : 810 fr.

N° 2729. — *Six Sonates*, manuscrit autographe de Mozart : 2.750 francs.

N° 2791. — *Comédie Française du faubourg Saint-Germain ;* recueil de 199 dessins de décoration intérieure, plafonds, etc : 1.620 francs

N° 2847. — *Costumes et Annales des grands théâtres de Paris*, par M. de Charnois ; Paris, Janinet, 1786-89 ; 4 vol. in-4, magnifique exemplaire en grand papier dans une reliure ancienne en maroquin : 4.000 francs.

N° 2865. — *Album de caricatures*, par Horace Vernet, recueil de 105 dessins originaux à la sépia ou en couleur : 615 francs.

XII

Les Ventes du 15 décembre 1893.

Deux ventes intéressant les bibliophiles ont eu lieu simultanément, le 15 décembre, dans deux salles de l'hôtel Drouot.

L'une de ces ventes, dirigée par M. Durel, contenait quelques beaux livres modernes. On y remarquait, notamment, les deux volumes que M. H. Béraldi a édités en 1892 et en 1893, et qui sont intitulés : *Paysages parisiens* et *Paris qui consomme*. J'ai signalé, lors de leur apparition, ces deux ouvrages, tirés seulement à 138 exemplaires ; j'ai donné des éloges mérités aux artistes qui se sont surpassés eux-mêmes pour les illustrer, MM. Aug.

Lepère et P. Vidal ; j'ai montré ce qu'il y avait de hardi, de méritoire et d'intelligent dans cette initiative d'un grand amateur se faisant éditeur par amour de l'art... Je suis heureux de constater que la vente du 15 décembre, la première où des exemplaires de ces livres aient figuré, a été un grand succès pour M. H. Béraldi. *Paysages parisiens* et *Paris qui consomme* furent publiés à 150 francs ; leur valeur a presque doublé : chacun d'eux, en effet, vient de trouver acquéreur au prix de 251 francs.

La vente voisine comprenait des suites de dessins originaux ayant servi à l'illustration des ouvrages publiés par l'éditeur Jouaust. La suite la plus importante était celle du regretté Louis Leloir, pour *Molière ;* les trente fort beaux dessins dont elle se composait ont été vendus séparément et le total s'est élevé au chiffre de vingt-deux mille francs. Le prix le plus élevé a été celui de 2.100 francs pour le dessin des *Femmes savantes.*

Beaucoup d'autres artistes contemporains étaient représentés dans cette vente par des œuvres plus ou moins importantes. Les dessins qui se sont vendus le plus cher sont ceux de Hédouin, d'Emile Adan, de Delort et de Le Blant. Un exemplaire unique du *Théâtre de Musset*, 4 volumes tirés in-quarto, avec les seize dessins originaux de Delort, a été adjugé 4.600 francs.

VARIÉTÉS

I

RELIURES A DESTINATION DE CHICAGO

27 janvier 1893.

M. Gruel, le relieur bien connu de la rue Saint-Honoré, vient de convier les amateurs à visiter chez lui un lot de reliures d'art qui, sorties de ses ateliers, prendront prochainement le chemin de l'exposition de Chicago. Le lot est important et surtout il est varié. M. Gruel sera le seul représentant de notre reliure française dans la grande exhibition américaine ; il s'est dit que, dès lors, dans un intérêt général, son rôle n'était pas seulement de montrer quelques œuvres particulièrement

réussies, — comme en décembre dernier, au Cercle de la Librairie, — mais d'envoyer des échantillons de tous genres. Et c'est ce qu'il a fait ; et c'est en quoi la collection qu'il va expédier au delà des mers est extrêmement intéressante.

Il y a des reliures style seizième siècle, imitées de celles de Grolier, qui sont d'une perfection achevée. Je citerai, en particulier, celle qui recouvre un exemplaire du *Livre très fructueux et utile à toutes personnes*, par Fr. Patrice, 1520.

A côté, je remarque la reliure d'un exemplaire des *Emblêmes*, d'Alciat, en maroquin brun, décoration au filet avec petits fers hyssant d'une salamandre ; plus loin, celle d'une *Légende Dorée*, édition de 1484, en maroquin lavallière, ais à biseaux genre monastique, composition de fers à froid... Plus loin encore, il y a, sur un curieux traité de serrurerie daté de 1627, une reliure très richement dorée, dans le style de Le Gascon. Ailleurs, il y a des dentelles genre Derome ou Padeloup. Tous ces styles si divers sont traités avec une égale exactitude et une même science. C'est que M. Gruel est un érudit en même temps qu'un artiste ; ses beaux ouvrages sur l'histoire de la reliure en font foi.

Enfin et surtout il convient de signaler ses travaux en cuir *ciselé et modelé* au burin. Le procédé, à vrai dire, est ancien ; mais depuis trois siècles déjà le secret en semblait perdu. M. Gruel

l'a retrouvé. Après les tâtonnements du début, il l'a perfectionné et il est arrivé à des résultats surprenants. Ce procédé, ainsi que je l'ai noté dans un article sur les reliures exposées au cercle de la Librairie (1), ce procédé n'est pas celui de Marius Michel, lequel consiste à *inciser* le cuir. Non, le genre de M. Gruel est bien à lui, et à lui seul. Les difficultés vaincues sont très grandes et maintenant l'artiste, maître comme il l'est de sa matière, obtient du cuir les reliefs les plus étonnants et les effets les plus gracieux. Deux de ces reliures surtout, celles qui recouvrent une *Imitation de Jésus-Christ*, luxueuse édition donnée par la maison Gruel, et un *Manuel de l'amateur de reliure*, le remarquable ouvrage que nous devons à M. Léon Gruel lui-même, sont des spécimens tout à fait admirables de ce genre de travail.

II

LE CONCOURS DE RELIURE DE L'UNION DES ARTS DÉCORATIFS

§ I. — *Programme et but du Concours*

Mai 1893.

Nos relieurs n'ont pas lieu de se plaindre ; on s'occupe d'eux d'une façon pratique et intelligente.

(1) V. *La Bibliophilie en 1891-92*, page 156.

Si je parlais la langue des poètes du début de ce siècle, je dirais qu'un souffle favorable enfle les voiles de leur art : on s'intéresse à eux, on les encourage, on les stimule. Il y a quelque mois, le Cercle de la librairie leur ouvrait ses salles pour l'exposition dont j'ai, en temps et lieu, rendu compte. Maintenant, c'est l'« Union centrale des Arts Décoratifs » qui institue un concours à leur intention et à leur profit. Le promoteur de ce concours est l'infatigable bibliophile dont je cite souvent le nom, car on le trouve à la tête de toutes les initiatives utiles : M. Henri Béraldi.

Je viens de recevoir le fascicule de l'« Union » comprenant les programmes des concours de 1893. Ils sont conçus d'une façon aussi originale que judicieuse, ces programmes. L'un d'eux a pour objet la composition et l'exécution de lustres de salons disposés pour l'éclairage électrique. Celui dont j'ai à parler spécialement, et qui est développé dans un remarquable rapport de M. Béraldi, prévoit des dessins se rapportant à un seul ou à plusieurs des trois sujets suivants :

« 1° Le décor, traité à filets ou à petits fers, d'une reliure en maroquin pour un volume (supposé de littérature) grand in-8 ;

« 2° Le décor, traité en mosaïque de maroquin avec ou sans dorure, de la reliure de *Salammbô*, de Flaubert, grand in-8 ;

« 3° Un projet de décor uniforme et spécial convenant à la *Revue des Arts décoratifs*. »

Il est stipulé que toute copie ou imitation servile d'un style connu sera rigoureusemement interdite et aussi, — précaution très sage en présence de certaines tendances contre lesquelles j'ai souvenir d'avoir réclamé, — que « l'emploi de la figure humaine comme motif de décor est interdit. »

Le concours, on le voit, n'est pas limité aux praticiens de la reliure. Parmi eux, sans doute, il y a des dessinateurs d'un talent éprouvé qui pourront y prendre part avec les avantages que leur conférera la connaissance approfondie de la *technique* du métier. Mais on fait, en outre, appel à tous les artistes, même à ceux qui n'ont jamais poli une peau ou manié un fer. Le seizième siècle a montré quels admirables résultats pouvait produire, pour l'ornementation du livre, la collaboration d'éminents dessinateurs fournissant les sujets que d'habiles ouvriers exécutaient ensuite. Les âges suivants ne virent plus, ou presque plus, de collaborations de ce genre ; et ce fut très fâcheux. Au siècle dernier, notamment, il y eut des relieurs, tels que les Padeloup ou les Derome, qui ont, dans leurs bons jours, produit des œuvres irréprochables, parfaites, au point de vue métier. Mais leur insuffisance comme dessinateurs ou bien les exposait à des erreurs, ou bien les empêchait de réaliser

des idées neuves. Quand on voit ce qu'ils étaient capables de faire, on regrette encore davantage qu'ils n'aient pas eu derrière eux des artistes pour suppléer à ce qui leur manquait... Cette remarque est de M. Thoinan, l'auteur du livre *les Relieurs français*, que j'ai récemment analysé. Elle est d'une absolue justesse.

Durant ces dernières années, des brèches ont été pratiquées, pour l'avantage commun, dans le mur épais qui séparait, en les isolant les uns des autres, les maîtres du crayon, du pinceau ou du burin, et les relieurs. Je sais d'illustres peintres qui n'ont pas considéré comme indigne d'eux d'étudier des dessins de reliures. Le prochain concours de l'*Union des Arts décoratifs* va, je l'espère, mettre en contact des talents qui sont faits pour s'associer. J'applaudis au projet et j'en espère d'heureux effets.

§ II. — *Les résultats du concours*

4 novembre 1893.

Le concours vient d'avoir lieu ; il a, d'une part, fait éclore des œuvres de mérite ; il a révélé, d'autre part, des tendances qui sont mauvaises, mais qu'on ne pouvait pas combattre tant qu'elles n'existaient qu'à l'état latent, pour ainsi dire. Sous ce double rapport, je considère qu'il aura été d'une réelle utilité.

Le progamme avait été rédigé par M. Henri Béraldi, avec sa haute compétence. Il était très clair ; les « professionnels » ne pouvaient pas se méprendre sur ses termes. Pourquoi les relieurs de métier se sont-ils presque tous abstenus de concourir ? Je l'ignore ; je constate simplement le fait, et, en le constatant, je le regrette. La plupart des projets présentés émanaient de dessinateurs qui, en très grande majorité, ou bien n'ont pas compris le programme, ou bien ne s'y sont pas conformés.

On demandait des projets pouvant être exécutés par les procédés de la reliure d'art. Ces procédés sont rigoureux. Comme il était dit dans l'exposé préalable de M. Béraldi, « aux grandes époques, les « plus beaux décors ont été exécutés avec les outils « les plus simples : fragments de lignes droites, « séries de filets courbes. »

Au lieu de cela, les exposants ont, en grand nombre, produit des compositions qui ne sauraient être réalisées par ces procédés. Certains dessins seraient avantageusement utilisés pour les « plaques » que les éditeurs de livres d'étrennes, notamment, font graver en vue de leurs cartonnages. Il peut y avoir, et très souvent il y a de l'art véritable dans ces plaques ; mais ce n'est plus l'art du relieur.

On serait même tenté de croire qu'aux yeux des jeunes artistes l'idéal de la reliure doive être cherché dans ces couvertures extraordinaires, multico-

lores, flamboyantes, qu'il est d'usage de placer sur les partitions de musique. Fort judicieusement, le programme avait interdit l'emploi de la figure humaine comme motif de décor. A voir les extravagances qui ont défilé devant nous, on se demande ce qui fût arrivé si les scènes à personnages avaient été tolérées ?

Le besoin de faire à tout prix du « moderne » s'est visiblement emparé de la jeune école d'ornemanistes et a inspiré de fâcheux écarts de goût. Par exemple, j'ai remarqué un dessin de pur style japonais, fort bien traité d'ailleurs. Cela aurait pu convenir pour habiller *Madame Chrysanthème*. Mais non, dans la pensée de l'auteur, cette reliure était destinée à... Racine. C'est absurde. J'ajoute, au risque d'étonner les outranciers du « modernisme », que cela n'est pas neuf du tout : au siècle dernier, le relieur Monnier décorait de mosaïques représentant des Chinois un exemplaire de l'*Imitation*.

Et puis, il y a le « symbolisme ». C'est bien périlleux aussi. On rencontre des novateurs qui voudraient que la reliure d'un livre reconstituât l'ouvrage en quelque façon, et au besoin dispensât de le lire. Jusqu'où peut conduire une pareille erreur, certains dessins proposés pour la reliure de *Salammbô*, — c'était un des sujets de concours, — le font toucher du doigt. Flaubert ayant écrit quel-

que part, dans son roman, que les Carthaginois crucifiaient des lions, un concurrent a représenté, non sans talent, des animaux ainsi suppliciés. Qu'on procède de la sorte pour les affiches murales annonçant un feuilleton du *Petit Journal*, soit; mais nous demandons que la reliure reste la reliure.

Je suis heureux de dire qu'à côté de ces singularités, le concours a mis en lumière des œuvres louables. Le dessin de M. Chauvet pour une reliure d'Horace, dessin d'une parfaite harmonie de tons et d'un sentiment esthétique très profond, a été particulièrement remarqué; il méritait le premier prix qui lui a été unanimement décerné dans sa classe.

Le jury, aux travaux duquel on avait fait à l'auteur de la *Bibliophilie* l'honneur de le convier, a été plus embarrassé pour attribuer les prix de la seconde classe, qui comprenait les projets pour *Salammbô*. Il y en avait de très corrects, ceux de MM. Donjibeaud et Millard; ils ont été l'objet de mentions. Il y en avait de considérables, dénotant beaucoup de travail et beaucoup de talent, mais donnant lieu, dans une proportion atténuée, à quelques-unes des observations ci-dessus; c'étaient ceux de MM. Dobrzycki et Gauthier; ils ont fait l'objet de prix *ex æquo*.

Dans la troisième classe, — projet de reliure

pour la *Revue des Arts décoratifs*, — il n'y a pas eu de premier prix. Un dessin, celui de M. Rudnicki, contenait des détails très remarquables; dans l'ensemble, c'était une plaque, et une plaque mal appropriée à son objet : le centre de la composition était rempli par trois énormes paons dont la signification m'échappe. Le jury a décidé que cette œuvre serait, à raison de ses qualités de premier ordre, acquise pour la somme de mille francs, — montant du premier prix prévu au programme, — et conservée dans le musée de l'Union centrale. Mais il a été déclaré que cette *prime* n'était pas un *prix*. J'insiste sur ce point parce que les journaux s'y sont trompés ; j'y insiste surtout pour dégager la responsabilité du jury. M. Rudnicki a obtenu la récompense due à son très méritant effort; mais cette récompense n'autorise pas à dire que l'Union centrale des Arts Décoratifs ait entendu encourager sa manière de comprendre la reliure.

L'Union a une direction à exercer sur les artistes. Elle doit se surveiller elle-même, toute erreur d'orientation risquant d'entraîner des conséquences imprévues... Que son Conseil me permette de le lui dire : il a commis récemment une erreur de ce genre lorsqu'il a acquis, pour le musée, une collection de reliures de M. Wiener, de Nancy, figurant, en maroquin, des forêts, des poissons, des cactus, des femmes à la chevelure

rouge, que sais-je encore ! On pouvait admettre qu'à titre de curiosité un de ces travaux bizarres fût admis aux honneurs du musée. Mais dans l'acquisition du lot, les artistes ont cru voir une indication : ils ont tiré la conclusion que désormais c'était là ce qu'on leur demandait. De là, en grande partie, les extravagances de la présente exposition...

Je ne veux pas terminer sans rendre justice au concours, — distinct de ceux dont je viens de parler — qui a eu lieu entre les élèves des diverses écoles d'art appliqué à l'industrie. Ces jeunes gens ont presque tous fait preuve, dans leurs projets de reliure, d'une habileté de main et d'une science du dessin qui attestent l'excellence de l'enseignement reçu (1).

(1) Au moment où je corrige l'épreuve de cette page, je reçois le Supplément à la *Revue des Arts Décoratifs* contenant les rapports sur les différents concours. Le rapport rédigé par M. Henri Béraldi au nom du jury de la reliure est un morceau d'un haut intérêt, écrit de verve et dénotant une connaissance approfondie du sujet. A ce rapport sont jointes des reproductions de tous les dessins retenus par le jury. Je suis heureux de trouver dans les jugements formulés par M. Béraldi, avec l'autorité qui lui appartient, la confirmation de ma propre manière de voir.

La question de la reliure est également touchée dans le « Rapport général » dû à M. L. Falize, et lui aussi, avec le tact et la sûreté de goût qu'on lui connaît, a cru devoir aboutir aux mêmes conclusions.

Plus sévères encore ont été les appréciations des journaux spéciaux, la *Reliure*, organe de la Chambre syndicale patronale des relieurs, et le *Relieur*, organe du Syndicat ouvrier.

TABLE

Pages

AU LECTEUR V

Essais et notes bibliographiques.

La première édition des *Satires* de Boileau . . . 1
Le premier texte de *la Belle au bois dormant* . . 8

LIVRES NOUVEAUX. — *Comptes-rendus.*

§ Ier. PUBLICATIONS ARTISTIQUES.

Un Voyage de fiançailles au XXe siècle, par Robida, édition Conquet 19
Mariette, par Ludovic Halévy, édition Conquet . 20
Le Roi Candaule, par Th. Gautier, édition Ferroud 22
Le Théâtre en France, de 1871 à 1892, par Albert Soubies, édition Flammarion. 26

Pages

Paris qui consomme, par Ém. Goudeau 28
Le Myosotis, par Hégésippe Moreau, édition Conquet 31
Le petit Chien de la Marquise, par Th. Gautier, édition Conquet 35
La Ciguë, par Ém. Augier, édition Calmann-Lévy. 38
1. *Les trois Mousquetaires*, par Alexandre Dumas, édition Calmann-Lévy ; — 2. *Le Chevalier de Maison-Rouge*, par le même, édition Testard . 39
Par les sentiers, par Maurice Taconet, édition Rouquette 44

§ II. — OUVRAGES ET PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

Les Relieurs français, par M. Ernest Thoinan . . 48
Le Livre et l'Image, revue mensuelle, dirigée par M. J. Grand-Carteret. 55
*Dessins, gouaches, estampes et tableaux du XVIII*e *siècle*, par M. Gustave Bourcard 58
Le Répertoire de la librairie Morgand 62
Les Illustrations des Contes de La Fontaine, par M. Hédé-Haüy 66
Catalogue de la bibliothèque du baron James de Rothschild, par M. Émile Picot 69
*Manuel de l'amateur de livres publiés ou réimprimés au XIX*e *siècle*, par M. Georges Vicaire. . 75

Pages

CHRONIQUE DU LIVRE. — *Les ventes.*

Coup d'œil d'ensemble sur les ventes de 1893 . . 79
Vente Marigues de Champ-Repus 94
— de Mosbourg. 100
— Ch. Bouret 116
— de M. le vicomte de B... 120
— Daniel Héron 122
— de Fresne 127
— du 25 mars 1893 137
— du baron Ach. S... 139
— Destailleur 143
— de la bibliothèque dramatique du baron Taylor 148
Les Ventes du 15 décembre 1893 150

VARIÉTÉS.

Reliures à destination de Chicago. 153
Le Concours de reliure de l'Union des arts décoratifs. 155
Les résultats du Concours 158

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 25 FÉVRIER 1894

PAR

JOSEPH PIGELET

IMPRIMEUR

A CHATEAUDUN

OCT 1 8 1944